MAI : 1950

LE YARD

NUMÉRO : 19

Magazine policier mensuel PRIX 60 FRS

Dans ce Numéro :

DOROTHY C. DISNEY

LE CRIME DU SPIDER

roman policier

suivi
d'un Récit historique, des Chroniques
des Livres, du Cinéma, et
d'une nouvelle de
M.-B. ENDRÈBE

25, r. de l'Échaudé, PARIS

PHOT. AGNÈS-PIERRE LIGEY

** Peut être lu par tous. ** Pour adultes.*
**** Pour lecteurs avertis.*

** LE BONHOMME DE NEIGE, Nicholas Blake (*Le Limier :* 165 frs).

Dans une propriété d'un petit village anglais, nous sommes tout d'abord en compagnie de deux enfants, le frère et la sœur, et déjà, au travers de leurs impressions enfantines, nous entrevoyons que quelque drame a eu lieu dans leur maison, mais qui leur a été caché aussi bien que possible.

En fait, le lecteur oublie bientôt les détails présentés en apparence, fort innocemment par l'auteur, et qui éclairent bien des aspects du drame. Le chapitre se termine sur un coup de théâtre; les enfants regardent par la fenêtre fondre leur bonhomme de neige, et soudain, avec terreur ils s'aperçoivent qu'il contenait un être humain qu'ils connaissent, mais dont l'identité ne nous sera révélée qu'à la fin du livre.

Car l'histoire est alors reprise de bien plus haut et accapare toute notre attention tant elle est contée avec art. L'atmosphère de l'hiver de guerre dans la province anglaise est évoquée avec beaucoup de charme. Les personnages qui y évoluent sont vivants, humains, complexes et attachants. La moins attachante n'est pas cette jeune femme trouvée pendue dans sa chambre. Et bien qu'il ne l'ait pas connue, le sympathique et bouillant détective Nigel Strangeways met d'autant plus d'ardeur dans sa poursuite de la vérité qu'il a l'impression de venger la mort d'une femme que, peut-être, il eût aimé.

Le mystère éclairci est peut-être un peu décevant, mais n'est-ce pas bien souvent ainsi.

Il n'importe guère d'ailleurs et nous louerons cette nouvelle réussite de la collection *Le Limier*. Mais compte-t-elle autre chose que des réussites sous la sagace direction de M. Alexandre Ralli? SAMMY.

** OMBRES, par Dorothy Bowers (traduction de Perrine Vernay). *Le Limier :* 165 frs.

Il sera bien difficile à l'Inspecteur Pardœ et à son assistant, le sergent Salt, de découvrir l'auteur des empoisonnements qui se succédèrent à Cloudy.

Léa Bunting est d'abord empoisonnée, puis sa sœur Kate, toutes deux très riches, enfin le valet des Keir, Mond. Qui est le coupable? Matthew Keir, le jeune mari de la mûre Mrs. Kate Keir, pressé d'hériter de sa femme? Ses neveux Dinah et Nicholas Terris, ses héritiers naturels? Augustus Keir, directeur de revue famélique à la recherche d'un commanditaire? La bohémienne Esther O'Malley, la dame de compagnie Aurélia Brett? Le docteur traitant, Smolet? Tous ont des raisons d'être suspectés, mais la police ne trouve aucune preuve... jusqu'au jour où un renseignement qui paraît de minime importance permet de dénoncer le coupable.

Ombres est un roman bien fait. Par un procédé assez curieux, nous connaissons les faits par petits fragments que le lecteur essaie d'assembler à la manière d'un puzzle. Aussi avançons-nous lentement vers la vérité, car, très sou-

LE YARD

Magazine policier mensuel

SOMMAIRE

CRITIQUE

Le crime du Spider, par Dorothy C. Disney, traduit de ... couverture

ROMAN

Le crime du Spider, par Dorothy C. Disney, traduit de l'anglais par R. de Saint-Prix ..... page 3

NOUVELLE

L'Affaire d'une heure, par M.-B. Endrèbe ..... page 117

LE CINEMA

Noblesse oblige, par Intérim ..... page 127

N° 19 — Magazine policier mensuel présenté par les ***ÉDITIONS DES LOISIRS,*** 25, rue de l'Échaudé, PARIS

ABONNEMENTS : *six mois* : **325 fr.**
un an : **650 fr.**

LE N° **60 frs**

LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

Mr. et Mrs. STORM, un jeune ménage d'artistes.
Mrs. COATESNAH, la châtelaine de Hilltop House.
Laura TWINING, sa demoiselle de compagnie.
Miss BAYNE, une amie de Mrs. Coatesnash.
Le Dr. RAND.
Mr. DARNLEY et Mr. ELLIOTT, deux solicitors.
Elmer LEWIS, un étrange voyageur.
J. STANDISH, le commissaire de police.
Lester HARKWAY, un policier.

La scène se passe à Crockford, dans le Connecticut (Etats-Unis).

DOROTHY CAMERON DISNEY

LE CRIME DU SPIDER

(Death in the back seat)

Traduit de l'Anglais par Robert de Saint-Prix

CHAPITRE PREMIER

Il y a un mois que nous sommes de retour à New-York, Jack et moi. Nos amis viennent nous voir, bavardent avec nous. Mais personne ne fait allusion à notre séjour à la campagne.

Or, je ne peux chasser de ma mémoire le souvenir de ces si lointains et pourtant si récents événements. Je dors mal; je me retourne sur l'oreiller et je revois sans cesse une haute et blanche demeure.

Un rideau qui bouge me fait sursauter. Je ne supporte plus le moindre bruit, le plus petit coup de sonnette; l'obscurité m'épouvante.

Mes nerfs sont malades. Jack, mon mari, qui est un très chic type le sait. C'est lui qui m'a conseillé d'écrire ce récit pour me libérer. J'espère qu'il me sera enfin permis d'oublier lorsque j'aurai couché sur le papier les incidents qui survinrent entre le 20 mars dernier et le 9 avril.

Le 2 janvier, il y a six mois exactement, Jack et moi partions pour Crockford, dans le Connecticut. Nous avions formé le projet d'y vivre très simplement en faisant des économies : Jack peindrait des paysages et moi je me livrerais à mes travaux littéraires. Voici l'annonce parue dans le journal « The Nation » et dont la rédaction nous tenta :

« Agréable maison du XVIII[e] siècle, bien meublée, confort moderne. 35 acres de terre, belle situation près du canal de Long Island. 30 dollars par mois. S'adresser à L. Coatesnash, Hilltop House, Crockford, Connecticut. »

Le prix nous convenant et l'habitation nous paraissant séduisante, notre décision fut bientôt prise.

Crockford, est à plus de cent milles de New-York; il est difficile de s'y rendre autrement que par automobile, quoique un service d'autobus relie le petit village à New-Haven, la ville la plus proche. « L'agréable maison » décrite par l'annonce se trouvait à six milles de Crockford. Nous la visitâmes un après-midi de décembre. Petite, mais belle de proportions, elle s'élevait au pied d'une colline et nous parut ravissante dans ce décor de neige.

Dix jours plus tard, nous emménagions. Au début, nous appréciâmes la solitude de l'endroit, les charmes d'un appareil téléphonique dont on n'entendait presque jamais la sonnerie, la vue sur la route où le passage simultané de deux voitures constituait un encombrement. Tout était nouveau, rafraîchissant : les vastes horizons, l'air vif, le calme des nuits.

Nous nous aperçûmes vite que le « confort moderne », autrement dit la salle de bains et l'éclairage électrique, laissait fort à désirer.

Nous apprîmes bien d'autres choses encore, notamment que l'installation électrique est souvent défectueuse à la campagne. Comment deviner que nous étions destinés à voir baisser le courant à chaque grosse averse et que nous passerions maintes nuits d'orage dans l'obscurité la plus complète? Comment prévoir les dégâts causés par les intempéries aux fils téléphoniques?

Je m'initiai aux mystères de la cuisine devant mon fourneau à pétrole pendant que Jack s'essayait à couper du bois. De petites sources d'irritation se firent jour. Nous découvrions subitement que notre provision de cigarettes se trouvait épuisée à des heures où toute expédition à Crockford restait hors de question; je regrettai mon coiffeur de New-York. Il nous parut aussi que nous avions établi notre budget avec trop d'optimisme; les commerçants du village s'imaginaient évidemment que des citadins ne devaient pas s'étonner des prix qu'ils exigeaient.

Jack s'attaqua bravement au calorifère mais, au bout de deux semaines au cours des quelles nous passâmes alternativement d'une chaleur étouffante au froid le plus déprimant, il dut s'avouer vaincu et nous engageâmes les services de Silas Elkins, qui nous fut recommandé par notre propriétaire. Silas était un grand diable toujours vêtu d'une combinaison de mécano et accompagné d'habitude par un chien jaune à l'aspect timide. Dun coup d'œil je le jugeai incapable et l'avenir ratifia mon verdict; par surcroît, je lui trouvai à l'usage des manières détestables, de l'arrogance et une inconcevable vanité. A part lui, il me donna l'impression de n'admirer qu'un seul être au monde, Luella Coatesnash. Il la citait journellement et fit tout en son pouvoir pour nous forcer à imiter son « modus vivendi ».

— Vous usez trop de charbon, disait Jack.

— Si vous vous couchiez à neuf heures comme tout le monde, vous n'auriez pas besoin de chaleur jusqu'à minuit...

— Mais nous voulons être chauffés jusqu'à minuit et nous ne sommes pas éveillés à six heures, lorsque vous allumez le calorifère.

— Mrs. Coatesnash fait allumer à six heures. Il y a vingt ans qu'elle fait allumer à six heures.

Silas continua donc à régler notre chauffage, partant nos habitudes, à sa façon. Nous nous couchâmes plus tôt et nous levâmes aussi plus tôt. On ne pouvait, hélas! songer à le remplacer, les familles de Crockford ne daignant pas, malgré leur pauvreté, besogner au dehors. Silas était le seul homme à tout faire de la région.

Il était d'une inconscience absolue. Plein de prétentions, il se prenait pour une sorte d'esprit universel. Il donna des conseils à Jack sur l'art de peindre, il m'en proposa sur celui d'écrire... Une autre fois, après m'avoir soutenu à fond qu'il connaissait les mystères de la plomberie, il passa quatre heures d'affilée sans réussir à remettre en ordre un robinet qui fuyait.

Je me surprends à brosser un déplaisant tableau et cependant ce premier mois fut délicieux. Le matin était consacré au travail, l'après-midi aux longues promenades dans la campagne couverte de neige. Le soir nous écoutions la T. S. F.

Par Silas et un certain Brown qui nous apportait le charbon, nous fûmes mis au courant des plaisirs de Crockford : sauteries organisées mensuellement à la maison commune, parties de basket-ball bi-hebdomadaires dans le gymnase de l'école, séances de cinéma tous les mercredi et samedi soir. Une harmonie s'exerçait une fois par semaine et Silas, qui tenait le cornet à piston, ne manquait aucune des séances de cette société musicale. Personne ne nous proposa de prendre part aux réjouissances du village et nous n'en eûmes pas l'idée : aussi gagnâmes-nous,

en toute innocence et à notre insu, la réputation d'être un couple distant et bizarre.

Si nous avions eu des proches voisins, je me serais peut-être donné la peine de faire quelques visites. Mais le cottage était très isolé. L'habitation la plus voisine, qui appartenait à Olmstead, un architecte de New-Haven, n'était habitée que pendant l'été.

Il ne nous restait donc comme voisins que Mrs. Coatesnash, notre propriétaire et Laura Twining, sa dame de compagnie; en réalité, celle-ci servait à la fois de domestique, de cuisinière, de masseuse et de souffre-douleur. A un mille au nord du village, les deux femmes vivaient dans le splendide isolement de Hilltop House.

Bâtie par le premier Coatesnash venu d'Angleterre pour s'établir à la colonie, cette grande maison s'élevait sur l'autre versant de la colline que nous voyions de nos fenêtres; enlaidie par l'apport successif des générations, elle frappait surtout par sa taille. Nous n'y pénétrâmes qu'une seule fois, le jour de la signature du bail, car Mrs. Coatesnash nous fit très nettement sentir qu'elle ne tenait pas à voir fréquenter chez elle ses jeunes locataires.

Pour Laura Twining,, ce fut une autre paire de manches. Nous devînmes ses victimes. J'aimais bien Laura, ou peut-être n'obéissais-je qu'à un sentiment de pitié... Quant à Jack, il ne pouvait la sentir. Mon époux a un faible pour les jolies femmes et la demoiselle de compagnie n'avait rien pour lui plaire avec son nez luisant, ses gros yeux à fleur de tête et l'extrême négligé dans sa tenue.

Presque chaque après-midi elle venait nous voir et nous n'avions pas le cœur de l'éconduire, malgré le fastidieux de sa conversation. Elle était d'un bavardage intarissable et nous rebattit les oreilles d'anecdotes sur son enfance pauvre et ses années de lutte à New-York. Elle s'étendait non moins longuement sur les dix années heureuses vécues auprès de Luella Coatesnash.

— Ce serait parfait si Luella était plus liante. Mais on ne peut guère lui en vouloir; elle a perdu son seul enfant, une fille ravissante et depuis elle n'a plus jamais été la même. Autrefois, paraît-il, elle recevait beaucoup...

En évoquant ces fastes, les yeux de Laura brillaient.

Pendant deux mois, elle vint s'asseoir à notre foyer presque journellement et au bout de ce laps de temps nous nous aperçûmes que nous ignorions tout de la vraie Laura Twining, malgré son bavardage; du reste, elle ne donnait nullement l'impression du mystère.

Je crois que notre aveuglement vient de ce que nous la vîmes jamais dans son cadre naturel.

Il lui était impossible de nous inviter à Hilltop House — personne n'était admis à fouler le domaine sacré sans une invitation en règle de la grande dame elle-même — et Laura était très sensible au côté gênant de cette situation dont elle ne manquait jamais de s'excuser auprès de nous, et fort maladroitement.

J'ai dit que nous pénétrâmes dans Hilltop House à l'occasion de la signature du bail. N'étant pas à même alors d'apprécier la rareté de l'événement, nous ne fûmes guère impressionnés. Bien que fort riche, Mrs. Coatesnash tenait sa maison presque entièrement fermée; je suis convaincue que les deux femmes n'utilisaient pas plus de trois pièces sur les trente qui composaient l'imposante demeure.

Le salon fut ouvert à l'occasion de notre visite. De beaux spécimens d'ébénisterie anglaise et américaine — authentiquement XVIII[e] — le meublaient, mais le tout était dans un état lamentable par manque d'entretien; ici, un pied de fauteuil cassé, là une table en marqueterie

fendue de part en part... de la poussière partout. J'ajouterai que je gardai mon manteau, car il faisait un froid intense dans la pièce.

Luella Coatesnash ne se leva pas. Elle était assise devant l'énorme cheminée où deux malheureuses bûches s'évertuaient à dégeler l'atmosphère. Je vis une femme de soixante-cinq ans environ, assez forte et vêtue d'une robe de taffetas; coiffée haut, à la mode d'autrefois, une rivière de diamants encerclait son cou. A ses pieds, impassible, reposait un mastiff anglais; respirant à la fois le contentement et la gêne, Laura se tenait derrière le fauteuil de sa maîtresse. Elle fit les présentations. D'un geste impérial, Mrs. Coatesnash inclina la tête, nous offrit du thé trop léger et nous demanda trois mois d'avance sur le loyer.

— Vous louez à de si bonnes conditions, Mr. Storm... Trois mois d'avance, c'est l'usage.

— Je n'ai jamais payé plus de deux à New-York.

— Nous ne sommes pas à New-York.

Jack fit mine de discuter, mais je fronçai les sourcils et il se démunit à contre-cœur des quatre-vingts dollars. Notre hôtesse s'adoucit; du pied, elle donna un léger coup au mastiff.

— Ivan, ce sont des amis.

L'inquiétant animal se leva lentement, détendit ses membres. C'était le chou-chou de la maison, évidemment, et je soupçonnai qu'il faisait meilleure chère que Laura.

Mrs. Coatesnash caressa la tête massive.

— Ivan est le plus beau mastiff du pays. Nous en avons toujours élevé dans notre famille et cela depuis la confédération des Etats.

Elle se lança dans des considérations d'ordre généalogique et nous fit passer un examen en règle. Ah! nous étions originaires de l'Ohio! Pour cette femme, hors la Nouvelle-Angleterre point de salut et elle nous le laissa vite entendre... Nous étions gens de rien à ses yeux et elle manifesta même des craintes voilées sur l'avenir du cottage, nous recommandant spécialement le mobilier.

— Je vous rendrai responsable, Mr. Storm.

Je rougis et Jack ne prit pas la peine de dissimuler son irritation. Laura intervint.

— Mr. Storm est un artiste, Luella... Il aura certainement le plus grand soin de vos beaux meubles... Il fait de la peinture.

— Je possède une collection de tableaux, dit Mrs. Coatesnash.

— Comme c'est intéressant, murmura Jack.

La vieille dame lui lança un coup d'œil soupçonneux, puis elle nous proposa de visiter sa galerie. Nous venions d'accepter l'invitation, lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit et Mrs. Coatesnash regarda la pendule en hâte.

— Je vous demande de m'excuser, nous verrons les tableaux un autre jour... J'attends une visite.

Agacée par tant de sans-gêne, je me levai sur-le-champ. Au même instant, une voix amusée nous parvint à l'entrée.

— Allons, Luella, ne faites donc pas de cérémonies... Puisque vous comptez visiter la galerie, je vous accompagnerai.

Encore quelques secondes et je voyais Annabelle Bayne pour la première fois. Mince, brune, étonnamment vivante, elle pouvait avoir trente ans et détonnait dans le sombre décor. Bien prise dans son tailleur de tweed, un affreux petit chapeau à la mode ne parvenait pas à rendre vulgaire son visage expressif aux lèvres peintes.

Je la reconnus immédiatement. Romancière de talent, Annabelle Bayne s'était spécialisée dans la description des mœurs de petites villes et je m'étais laissé dire que ses amis eux-mêmes redoutaient la cruauté de ses traits. Les habitants de Crockford la détestaient cordialement.

Je fus très surprise de constater que des liens d'amitié l'unissaient à Luella Coatesnash, mais j'en eus la preuve car les deux femmes s'embrassèrent affectueusement. Annabelle se montra aimable envers nous. Elle traita Laura très cavalièrement :

— Donnez-moi vite une tasse de thé... J'ai besoin de me caler l'estomac en prévision de la visite aux tableaux.

Laura ne dit rien, mais je vis que ses lèvres tremblaient et je décidai qu'Annabelle Bayne n'était pas très sympathique. La visite de la galerie, dont Jack et moi nous serions bien dispensés, fut languissante. Très lourde, Mrs. Coatesnash marchait en s'appuyant sur une canne; Annabelle la soutenait de l'autre côté. Le chien les accompagnait, silencieux.

L'ensemble des peintures ne valait rien — Mrs. Coatesnash les jugeait toutes dignes du Metropolitan (1) — quoique une ou deux toiles méritassent de se trouver en meilleure compagnie. Devant un paysage, je fis halte et reculai d'un pas pour mieux le contempler. La vieille dame me surprit en disant :

— Ne bougez pas, Mrs. Storm... Là...

Instinctivement, je bougeai. Elle heurta le sol de sa canne, d'un air exaspéré.

— ... Vous avez tout gâché... C'est parti...

— Comment?

— Il m'a semblé, l'espace d'un moment, que vous ressembliez à ma fille. Mais je vois que la pose, seule, m'a donné cette impression. Jane était beaucoup plus jeune.

J'ai vingt-deux ans, mais la réflexion ne me fit pas plaisir. Annabelle dit alors vivement :

— Vous avez oublié, Luella, que Jane serait beaucoup plus âgée maintenant.

Les deux femmes échangèrent un regard que je ne pus comprendre mais qui me gêna; pourquoi, je n'aurais sur le dire. Mrs. Coatesnash fit demi-tour et revint dans le salon.

La visite était terminée.

Nous ne tardâmes pas à prendre congé de notre hôtesse qui nous rappela que les réparations du cottage seraient à notre charge. Dans l'auto, sur la route du retour, Jack donna libre cours à sa mauvaise humeur :

— Quelle après-midi! Je bénis le ciel de ne pas vous avoir épousée pour vos ancêtres!

— Mrs. Coatesnash ne vous a pas plu?

Je posai la question d'un air innocent.

— Cette vieille toupie! Elle est désagréable, snob et d'une rapacité... Avez-vous vu la manière dont elle a empoché l'argent du loyer? Je suis convaincu que ces billets ne reverront pas le jour de sitôt.

— Que pensez-vous d'Annabelle Bayne?

— Elle a du chic et je la trouve, en tout cas, plus agréable à regarder. Mais Annabelle nous est indifférente, tandis que Mrs. Coatesnash... Elle s'efforcera de nous rendre la vie odieuse.

— C'est impossible, puisque nous ne la verrons jamais.

Je découvris très vite le bien-fondé de l'observation de Jack. Luella Coatesnash était de ces personnes qui cultivent avec soin l'art de se faire rendre des services par les autres. Nous étions à peine installés dans le cottage que nous nous vîmes confier des commissions : au moment où nous allions partir en auto pour le village, prière nous était faite d'acheter pour le compte de Hilltop House dix livres de sucre ou une jarre d'huile, ce qui économisait à notre propriétaire la légère dépense qu'entraînerait

(1) Musée de New-York.

la sortie de sa propre voiture. Avions-nous projeté de passer la journée à New-Haven? On nous portait inévitablement une lettre à mettre à la poste. La vieille dame se rendit deux fois à New-York pour consulter son homme d'affaires; à chaque occasion, Laura Twining vint nous prier de nourrir Ivan et de veiller à ce qu'il prît de l'exercice.

— Luella a pensé que le chien ne vous dérangerait pas trop... Il s'agit de deux jours seulement.

Or, le chien nous dérangeait parfaitement. Ivan et moi vivions sur un pied de neutralité armée et je n'étais pas sûre qu'il se souvînt des injonctions de sa maîtresse, à savoir que nous étions des amis. De plus, l'entretien de cette bête exigeait une nourriture spéciale que nous achetions; il ne fut jamais question de nous rembourser.

En me rappelant cette époque, je ne parviens pas à concevoir notre soumission. Peut-être faut-il l'expliquer par le fait qu'il est plus facile de dire « oui » que de refuser.

Je m'étends sur cette situation parce qu'elle prit une grande importance plus tard; elle explique que nous ne fûmes pas surpris par le coup de téléphone, détail que nous eûmes beaucoup de mal à faire admettre à la police.

En février, nous apprîmes par Silas que nos voisines partaient pour l'étranger. Mrs. Coatesnash avait retenu ses services pour traire ses trois vaches, faire un peu de jardinage et surveiller Hilltop House; il devait loger dans une petite bicoque attenante à la maison et réservée à l'usage des serviteurs.

— Alors, vous ne travaillerez plus pour nous? dit Jack.

Silas se gratta le menton.

— J'avais pensé garder ma place...

— Mais n'aurez-vous pas trop à faire?

— La matinée me suffira pour les vaches et le jardin. A midi, je serai libre.

Jack eut une inspiration subite.

— Combien Mrs. Coatesnash vous paye-t-elle, Silas?

L'homme répugnait visiblement à répondre et Jack dut répéter sa question.

— Elle me donne le logement pour rien et la moitié du bénéfice produit par la vente du lait.

Jack exprima son indignation.

— ... Mrs. Coatesnash est peut-être un peu serrée, dit Silas d'un air pincé, mais elle est juste. Elle est trop raisonnable pour jeter son argent aux quatre vents. Elle a été très bonne pour moi.

L'affaire ne nous regardant en rien, Jack haussa les épaules et se tut.

La veille de la fermeture de Hilltop House, Laura Twining vint nous voir. Elle portait une robe neuve en popeline grise soutachée de dentelle dont la fausse élégance trahissait son instinctif mauvais goût. Je lui trouvai moins d'entrain qu'à l'ordinaire.

— Les bagages m'ont donné beaucoup de mal, dit-elle en lissant ses cheveux. Vous allez me manquer, vous deux...

Saisie de remords, je m'efforçai de la remonter et je versai le thé.

— N'êtes-vous pas heureuse à l'idée de faire un beau voyage?

— Je n'aime pas Paris.

— Vous y êtes donc allée?

— Neuf fois.

Nous laissâmes voir notre surprise et Laura s'expliqua. La fille de Mrs. Coatesnash, morte maintenant depuis longtemps, était née à Paris. Chaque année, la mère traversait l'Atlantique pour passer quelques jours attristés dans le quartier où l'enfant avait vu le jour.

Jack détestait trop Mrs. Coatesnash pour se laisser émouvoir.

— Vous avez de la chance. Vous devez connaître Paris comme votre poche.

— Le Paris que je vois me rappelle Crockford. Luella a horreur de sortir, aussi nous n'allons nulle part... Jamais de théâtre ni de cinéma.

Pour la première fois, Laura reconnaissait en notre présence que la vie avec Mrs. Coatesnash manquait de charme. Effrayée par ses propres paroles, elle essaya de les tempérer.

— ... Il est certain que Luella se montre parfois difficile, mais moi-même... Luella me dit que je suis très ennuyeuse. J'ai probablement mis votre patience à l'épreuve bien souvent.

Nos dénégations manquèrent un peu de chaleur. Un affreux silence s'établit et les yeux de Laura s'embuèrent.

— ... Je regrette de vous avoir importunés. C'est mon rôle ici-bas, semble-t-il... Non, je vous en prie, ne vous dérangez pas. Il est temps que je parte.

Ceci se passait le mardi. Mercredi, comme nous allions partir pour notre promenade quotidienne, une vieille limousine chargée de bagages nous dépassa sur la route. L'air important, Silas conduisait. Derrière les vitres, nous reconnûmes Luella Coatesnash, Ivan, Laura Twining. Mrs. Coatesnash répondit d'un léger signe de tête à notre salut, Ivan aboya et la voiture fila sur New-Haven. Je n'ai jamais pu me rendre compte si Laura Twining nous avait vus, car elle ne fit aucun signe de reconnaissance. A huit heures, ce soir-là, le paquebot « Burgoyne » quitta New-York pour Cherbourg.

Le départ des deux femmes nous laissa indifférents, car elles ne tenaient aucun rôle dans notre existence.

CHAPITRE II

Il pleuvait, le 20 mars, le jour où nous reçûmes le fameux coup de téléphone, cinq semaines après le départ de Mrs. Coatesnash et de Laura Twining. Nous achevions de déjeuner, lorsque la sonnerie retentit. Je décrochai le récepteur, j'entendis d'abord un bourdonnement, puis une voix masculine inconnue et peu distincte.

— Ici, New-York...

— Allo... Qui est-ce?

La voix sourde reprit enfin sur un ton impératif :

— Je désire parler à Jack Storm.

Assez surprise, je passai l'appareil à mon mari. Je transcris aussi fidèlement que ma mémoire me le permet les paroles que prononça Jack.

— Comment?... Pourquoi?... Mais elle est en Europe... Voulez-vous répéter votre nom? Oh! je comprends... Bon, j'irai.

Jack s'assit, l'air médusé.

— Qui est-ce?

— Un nommé Elmer Lewis. J'ai promis d'aller le prendre à New-Haven en voiture.

— Qui est Elmer Lewis?

— J'ai compris qu'il est un ami de Mrs. Coatesnash. Il quitte New-York par l'express de trois heures et il veut être arrivé à Crockford à six heures.

— Voyez-vous cela! Et pourquoi faut-il que vous alliez le chercher à New-Haven?

Jack haussa les épaules d'un air résigné.

— Je me posais la même question. Malheureusement, j'ai été pris de court et je n'ai pas eu l'idée de refuser... Mrs. Coatesnash lui a probablement dit que nous assurions gratuitement le service...

— Que vient-il faire à Crockford?

— Il m'a dit qu'il devait y traiter une affaire pour le compte de la vieille dame.

— Elle est en Europe.

— Je le lui ai fait remarquer. Il prétend avoir reçu une lettre d'elle ce matin; j'imagine qu'elle lui a conseillé de s'adresser à nous. Mrs. Coatesnash sait que nous sommes des poires.

Je regardai les vitres ruisselantes de pluie. Sans éprouver d'aucune façon la prémonition d'un danger, je n'avais guère apprécié le timbre de la voix au téléphone et j'estimai que cet étranger abusait vraiment de notre complaisance.

— Eh bien! vous n'irez pas, Jack, et Mr. Lewis frètera un taxi. C'est de la folie de faire cinquante milles par ce temps.

— Soyez raisonnable, chérie. Si je savais où joindre Lewis, je lui téléphonerais... Du reste, il doit être en route pour la gare. Je ne puis l'exposer à attendre des heures à New-Haven.

— Pourquoi pas?

Jack refusa de m'écouter. Aussi, pour ne pas rester seule, je décidai de le suivre lorsqu'il se mit en route à quatre heures. Le trajet fut pénible dès le début, car la violence de l'orage avait rendu la route à peu près impraticable. Lorsque nous eûmes couvert une quinzaine de milles, la pluie diminua d'intensité et nous pûmes marcher un peu plus vite. Jack me fit observer ironiquement qu'il s'en voudrait de faire attendre Lewis.

— A propos, comment allez-vous le reconnaître?

— Il m'a dit qu'il trouverait la voiture.

— Mais il ne l'a jamais vue!

— C'est vrai, ma parole!

Mon époux fronça les sourcils.

— ... Bizarre. Il a décrit le modèle de l'auto, sa couleur. Il en connaissait la marque, il m'a parlé du spider...

J'exprimai ma surprise.

— Mrs. Coatesnash lui aurait donné par écrit un signalement complet? Cela paraît invraisemblable.

— Je ne vois pas d'autre explication. Cette femme redoutable pense à tout, vous savez, elle veille aux moindres détails. J'avoue que, pendant un instant, tant de précision m'a semblé étrange.

Je ne cessai de m'en étonner. Non pas qu'un sentiment d'inquiétude m'eût envahi. Plus j'y songeai néanmoins et plus je retins l'impression confuse que cette voix sourde, voilée, n'était pas naturelle et que je l'avais déjà entendue.

Nous arrivâmes enfin à New-Haven. La pluie était devenue bruine, mais les rues transformées en lac disaient la violence de l'orage. Bien qu'il ne fût pas encore cinq heures, la nuit était tombée; nous nous dirigeâmes vers la gare brillamment illuminée. Jack rangea la voiture et partit en reconnaissance.

Quelques minutes s'écoulèrent. Puis j'observai un homme d'âge moyen qui était sorti de la gare et qui marchait lentement le long du trottoir. Très grand, très maigre, il me frappa par l'air d'autorité qu'exprimait son visage émacié, pâli par la vie sédentaire.

Il me reste à décrire ses vêtements, dont l'inélégance venait encore souligner le fantastique du personnage : un long manteau taillé à coups de serpe battait ses talons, laissait entrevoir un costume bleu élimé et une chemise surmontée d'un faux-col en celluloïd, fort sale du reste. Il

tenait une valise à chaque main et portait en guise de couvre-chef un vieux melon.

L'homme avançait lentement et il inspectait à mesure toutes les automobiles rangées sur la chaussée; parvenu à ma hauteur, il s'arrêta enfin. Je vis ses yeux, d'un bleu intense, étinceler derrière d'épaisses lunettes; il posa ses valises sur le sol.

Je compris immédiatement que je me trouvais en présence d'Elmer Lewis et qu'il était étonné par l'absence de Jack. Rien ne m'empêchait de lui parler. Je m'abstins néanmoins, car j'éprouvai pour cet homme une antipathie aussi nette qu'inexpliquée.

Au bout de quelques instants, j'aperçus Jack qui revenait et je dus prendre sur moi pour refréner l'envie absurde qui me vint de m'élancer au-devant de lui afin de m'opposer à la rencontre... Jack monta sur le marchepied. L'autre s'avança immédiatement.

— Me voici, dit-il.

Jack s'efforça d'exprimer une certaine cordialité dans son accueil.

— Mr. Lewis?

— Oui, répondit l'étranger en échangeant avec mon mari une molle poignée de main. Vous m'avez fait attendre dix minutes au moins.

Surpris, Jack répondit, néanmoins, avec politesse :

— Je regrette : je vous cherchais dans la gare. Voici ma femme, Mr. Lewis.

— Parfaitement. J'observe Madame depuis un bon moment.

— J'ai failli vous parler, dis-je.

— Vous avez mis le temps à vous décider, répondit-il d'une voix nasale.

Ces paroles peu gracieuses jetèrent un froid. Jack fit diversion en ouvrant le spider et en proposant au voyageur de le débarrasser de ses bagages. Mais celui-ci refusa et déposa lui-même une de ses valises à mes côtés et l'autre dans le spider; puis il monta lestement. Or, il pleuvait toujours et l'air était chargé d'humidité. Jack, dont les instincts hospitaliers survivaient encore, protesta faiblement.

— Vous feriez mieux de monter devant, la pluie vous transpercera.

— Je ne crains pas la pluie.

— Il y a place pour trois devant, dis-je à mon tour.

— Non, merci, je suis très bien ici.

Très agacé maintenant, Jack me jeta un coup d'œil, puis haussa les épaules.

— Où faut-il vous déposer?

— A Crockford.

— Mais où?

Les lèvres minces découvrirent une rangée de dents très blanches.

— Vous ne le savez donc pas?

— Comment le saurais-je?

Pour la première fois, Lewis sembla hésiter. Mais il se reprit bien vite.

— Je vous donnerai les instructions nécessaires dès que nous arriverons chez vous.

— Le cottage se trouve à six milles au delà de Crockford.

— Dans ce cas, j'irai jusque-là avec vous. Je désire voir votre maison. Mrs. Coatesnash m'en a prié.

Médusé, Jack monta sur le siège. Il mit en marche brutalement.

— Excusez-moi, Lola... Ce démarrage de novice était destiné à Lewis... J'espère qu'il se rompra le cou.

Nous traversâmes la ville et gagnâmes la route. La nuit était désolée, le vent mugissait et poussait notre petite voiture; quelques gouttes de pluie frappaient la vitre. Pendant un moment, nous n'échangeâmes pas une parole.

— Pourquoi Mrs. Coatesnash lui a-t-elle demandé d'aller voir le cottage? grommela Jack. Nous avons payé le loyer, il n'a rien à y faire.

— Cela me dépasse.

De loin en loin, une voiture nous dépassait. L'obscurité nous enveloppait de toutes parts. Il m'arriva de poser la main sur la valise de Lewis pour modifier ma position et de jeter par la même occasion un regard dans le spider : l'étranger m'observait fixement, à demi soulevé sur son siège... Je poussai une exclamation étouffée.

— Qu'avez-vous, Lola?

— Rien.

Je répugnais à reconnaître la frayeur que provoquaient en moi les yeux de Lewis. Puis je l'aperçus dans le rétroviseur et je constatai que l'étrange personnage était resté dans la même et incommode position, à demi soulevé. Il gardait l'une de ses mains enfoncée dans la poche de son manteau, de l'autre il se soutenait. Les yeux bleus ne quittaient pas la valise posée entre mon mari et moi.

Je tirai le rideau de la petite fenêtre.

— Cet homme me rend nerveuse, il ne cesse de regarder à travers la vitre. Dépêchons-nous.

Jack sourit avec indulgence.

— ... Plus vite, Jack.

— L'état de la route ne permet guère une plus grande vitesse, répondit mon mari assez surpris dans le fond, car je représente d'habitude l'élément pondérateur du ménage.

— Cela ne fait rien, Jack, essayez... Les magasins seront fermés et j'ai besoin d'œufs pour demain matin.

— J'irai les chercher à la première heure...

— Je vous en prie, Jack!

La voiture fit un bond et l'aiguille du compteur marqua successivement quarante-cinq, cinquante, cinquante-cinq à l'heure (1). A quelques milles de Crockford, nous entendîmes, dominant la plainte du vent, la pétarade d'une motocyclette qui nous poursuivait et bientôt le policier qui la montait parvenait à notre hauteur. Jack me regarda.

— Vous l'avez voulu, Lola!

Il fallut stopper au bord de la route. Le motocycliste s'arrêta. Je le reconnus aussitôt et m'apprêtai à faire du charme : Lester Harkway était déjà une vieille connaissance. Il touchait toujours très poliment sa casquette lorsque nous le rencontrions sur la route.

— Vous marchiez à quarante-cinq, dit-il d'un air sévère. Avez-vous perdu la tête?

— Il est tard, répondis-je sur un ton que je m'efforçai de rendre suppliant. J'avais hâte de rentrer et c'est moi qui ai pressé Jack d'accélérer.

— Vous m'aviez l'air pressés, en effet. J'ai bien envie de vous coller une contravention.

Affectant une colère qu'il n'éprouvait guère, Harkway, j'en étais convaincue, nous aurait certainement laissé partir après un sérieux avertissement. Mais, hélas! Elmer Lewis intervint alors en témoignant d'un manque de tact qui devait être congénital chez lui. Le corps penché en avant, il informa Harkway en des termes d'une insultante brièveté qu'il n'avait que faire d'un « flic à la manque ». La réaction fut immédiate et le sang irlandais de Harkway ne fit qu'un tour : il rédigea sur-le-champ la contravention et remit le billet à Jack.

— Je regrette, dit-il, mais je n'admets pas l'insolence de votre ami. Vous devriez lui faire payer l'amende...

— Parfaitement. Donnez-moi ce papier, dit Lewis qui tendit la main.

(1) 1 mille : 1.609 m. 3.

Furieux, Jack sortit de la voiture, il arracha le billet des mains de Lewis.

— Mêlez-vous donc de vos affaires!

— A votre guise. Mais n'oubliez pas que je suis pressé et que je n'entends pas rester ici toute la nuit.

— Espèce de...

Harkway avança vivement pour séparer les deux hommes, mais fort heureusement il n'eût pas à s'interposer. Lewis saisit le veston de mon époux et il remonta sur son siège. Jack a de l'emprise sur lui-même et il se rendait compte qu'une rixe, quoique excellente pour détendre les nerfs, n'arrangerait rien. Mon ami le policier m'adressa un sourire et enfourcha sa machine. Jack reprit le volant et n'ouvrit pas la bouche jusqu'à Crockford.

La rue était encombrée devant notre épicerie attitrée. Jack stoppa brusquement de l'autre côté, plus sombre, de Main Street, sous un orme immense qui ombrageait l'église.

— Donnez-moi la liste des provisions que vous comptiez commander demain, me dit-il.

— Qu'allez-vous faire?

— Quelques achats... et autre chose aussi. Rassurez-vous, je me sens très calme, mais j'entends me débarrasser de cet individu. Dans cinq minutes, vous me verrez revenir chargé de provisions et déclarer à Mr. Elmer Lewis que le spider m'est indispensable pour y ranger les paquets. Je suis à bout de patience.

Jack traversa la rue. Je sortis aussi de la voiture. Ma frayeur avait disparu et je me sentais simplement soulagée à l'idée que nous ne reverrions plus Lewis. En posant le pied sur le sol, je me retournai et j'annonçai mon intention d'attendre dans le « drug store (1) ». Je ne lui laissai pas le temps de protester ou de me poser des questions, car j'avais la nette impression qu'une scène se préparait et je ne tenais pas à y participer.

Le « drug store » se trouvait au bout du pâté de maisons. Assise à une table, je consommai une glace au chocolat en observant la porte, espérant apprendre bientôt que l'odieux personnage avait déguerpi. Cinq minutes s'écoulèrent. Machinalement, je me rappelai l'impression précédemment éprouvée d'une voix déguisée au téléphone...

Quelque chose me troublait au sujet de cette voix... Mais quoi? Soudain je compris : la voix de Lewis était différente de celle du téléphone! Une autre personne avait téléphoné à Jack!

Je me levai d'un bond et sortis en courant de la boutique. Un peu plus loin, sur le côté opposé de la rue, se trouvait l'épicerie Hahneman; chargé de provisions, Jack en sortait, suivi par un commis qui ployait aussi sous les paquets. Au risque de me faire écraser, je traversai la rue à toutes jambes et je me précipitai vers mon mari qui, m'ayant aperçue, fit halte au bord du trottoir.

— Lewis ne vous a pas téléphoné! Je le sais. C'était quelqu'un d'autre...

Jack hocha la tête d'un air de pitié.

— L'imagination vous perdra, mon petit... Admettons que Lewis n'ait pas téléphoné : il a pu prier un secrétaire, un employé de le faire pour lui.

Je dus en convenir, l'explication simple m'avait échappé. Jack, Dennis Cark le garçon épicier, et moi traversâmes la rue pour nous approcher de la voiture. Très raide, Lewis était assis sur le siège arrière — raide, immobile dans l'ombre du grand orme. Puis les phares d'une automobile qui passait illuminèrent le siège et le voyageur. Nous vîmes une tache rouge sombre sur le drap; une tache rouge, humide, marquait le manteau.

— C'est du sang, dit Dennis Cark.

(1) « Les drug stores » américains vendent des produits pharmaceutiques et de la parfumerie; on y trouve généralement un bar automatique.

D'un bond, Jack sauta sur le marchepied. Les paquets de provisions roulèrent à terre. Il se pencha sur Lewis.

— Reculez, Lola, dit-il ensuite d'une voix tremblante d'émotion. Cet homme est mort... il a été tué... je le crois du moins, car je ne vois pas d'arme.

CHAPITRE III

Je n'ai qu'un souvenir vague des minutes qui suivirent. Mes oreilles bourdonnèrent. La foule — une de ces foules qui semblent surgir de nulle part — apparut immédiatement et Jack lança un avertissement :

— Que personne n'approche!

A moi, il dit :

— ... Allez chercher la police.

.....

Je trouvai John Standish chez lui; il commençait de dîner. Le commissaire de police était un homme entre deux âges, d'aspect massif, aux manières lentes. Ce soir-là, sa lenteur m'exaspéra, quoique son calme, je m'en rends compte, fît du bien à mes nerfs surexcités.

Autour de la voiture, la foule avait grossi. Deux policemen, prévenus par Standish, s'efforçaient de la maintenir. Le commissaire explora l'auto, le siège du spider, le trottoir et il examina le corps avant de se tourner vers Jack.

— Il s'agit certainement d'un crime. Dites-moi ce que vous savez... Qui a tué cet homme?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Jack d'une voix fatiguée. Je n'étais pas là lorsque le meurtre eut lieu.

— Où étiez-vous?

— Dans l'épicerie, de l'autre côté de la rue. Ma femme était dans le « drug store ». Lewis se trouvait seul dans la voiture.

— Combien de temps est-il resté seul?

— Dix minutes, maximum. Dès que je découvris le meurtre, j'envoyai ma femme vous chercher.

— Lewis? Vous dites qu'il s'appelait Lewis?

— Elmer Lewis. Un ami de ma propriétaire, Mrs. Luella Coatesnash; j'étais allé le prendre à la gare de New-Haven cet après-midi.

— D'où venait-il? Quelle est son adresse? A-t-il des parents que nous puissions prévenir?

Je me rendis compte soudain du peu que nous savions sur Lewis. Je vis que Jack hésitait, puis il se lança dans un long compte rendu de la communication téléphonique. Standish eut soudain conscience de la foule qui nous entourait et il interrompit le récit de mon mari...

Le commissaire posa alors quelques questions d'ordre général. Avait-on remarqué l'auto pendant notre absence? Non. Avait-on entendu un coup de feu? Non, et ceci ne m'étonna pas : les conditions matérielles, atmosphériques, l'endroit même où nous avions rangé la voiture, en un mot l'ensemble des circonstances se prêtait admirablement au drame; de plus, le bruit de la circulation, particulièrement intense le vendredi soir, aurait couvert une détonation et les quelques piétons qui se hâtaient de

rentrer chez eux n'eussent guère prêté attention à un petit roadster gris garé à l'ombre de l'orme.

Standish songea ensuite que l'une des personnes de l'assistance connaissait peut-être Lewis. Un à un, les villageois s'avancèrent et furent confrontés avec le mort, mais sans succès.

Le Dr. Rand arriva ensuite. Le coroner de Crockford était un homme de soixante ans, aux mains fines.

Il éclaira le spider avec sa lampe de poche.

Sous la vive lumière, Elmer Lewis paraissait étrangement vivant. Derrière les lunettes à monture d'acier, les yeux ouverts regardaient fixement, les lèvres minces étaient légèrement entr'ouvertes. Assis dans une position d'abandon, l'homme avait une main dans la poche, l'autre posée sur ses genoux. Seule la tache qui étoilait son manteau expliquait qu'il ne nous attendait plus pour insolemment exiger d'être mené jusqu'au cottage...

Le coroner se mit au travail. Il déboutonna le manteau, le gilet, la chemise. L'angle de pénétration de la balle lui permit de la retrouver aussitôt sur le plancher de la voiture; il ramassa le bout de plomb maculé de sang et il le tendit à Standish.

— Voici la pièce à conviction n° 1. Le pauvre type est mort sur le coup. Cela s'est passé au cours de la demi-heure qui vient de s'écouler. Vous pouvez l'emmener à la morgue maintenant.

Le Dr. Rand prit une couverture dans l'auto et il recouvrit le corps. Au même instant, nous entendîmes un grand bruit de ferraille : c'était l'ambulance, qui vint se ranger le long du trottoir. Après que les employés eurent enlevé le corps, Standish se hissa sur le siège libre, à présent, du spider, et il dit :

— Voulez-vous me mener jusqu'au poste de police?

Le poste en question se trouvait de l'autre côté du square, mais néanmoins le trajet me parut très long. Au moment où nous sortions de la voiture, Standish remarqua la valise que Lewis avait déposée entre Jack et moi. Il s'en empara et la transporta dans le poste.

Le bureau du commissaire était fort modeste. Nous prîmes place sur deux chaises et notre hôte s'installa devant sa table. Il regarda Jack, qui me parut tout à coup très fatigué :

— Ma femme a été très secouée... Nous sommes éreintés, elle et moi, nous n'avons pas dîné. Ne pourriez-vous remettre à demain les questions que vous comptez nous poser?

Standish le dévisagea froidement.

— Il s'agit d'un meurtre, Mr. Storm.

— Bon. Mais alors faites vite.

L'autre prit son temps. Il aiguisa son crayon, téléphona à Minnie Gray, la femme d'un policeman qui faisait fonction de sténographe. Puis il daigna s'occuper de nous.

— Je désire tout d'abord éclaircir plusieurs points. Ce coup de téléphone, par exemple. Vous dites qu'il venait de New-York?

— La communication fut demandée à New-York vers trois heures, répondit Jack. Je ne peux préciser l'heure exacte, car je n'ai pas regardé ma montre. Lewis a pris le train de trois heures quinze...

— L'avez-vous vu descendre du train à New-Haven?

— Non. Mais il m'avait annoncé son intention de prendre celui de trois heures quinze; le train venait d'arriver lorsque j'entrai dans la gare... Lewis m'attendait avec ses bagages... J'en conclus...

— J'ai besoin de faits, non d'hypothèses. D'abord, qui est Lewis? Que venait-il faire à Crockford?

— Il ne nous l'a pas dit. D'après ce que j'ai pu comprendre, Luella

Coatesnash l'avait prié de visiter notre cottage. Je ne sais rien d'autre, car je ne lui ai parlé que pendant quelques minutes, devant la gare.

— Vous n'avez pas conversé pendant le trajet?

— Lewis était dans le spider.

— N'y a-t-il pas assez de place devant pour trois personnes?

— Lewis choisit le spider. Il insista même pour s'y asseoir.

— Sous la pluie?

— Parfaitement. J'essayai de l'en dissuader, mais rien n'y fit.

La pipe de Standish s'éteignit. Il la ralluma. Voyant son air sceptique, je jugeai bon d'intervenir.

— Lewis a peut-être choisi le siège arrière précisément parce qu'il ne désirait pas nous adresser la parole.

— C'est possible.

Standish s'adressa de nouveau à Jack :

— ... Revenons à ce coup de téléphone. Il faudra en retrouver l'origine.

— Je pense que le central téléphonique note toutes les communications interurbaines?

— Je m'en occuperai plus tard. Pour l'instant, je désire être renseigné par vous.

— Alors, demandez à Lola, c'est elle qui répondit à l'appel. Lewis parlait lorsque je pris le récepteur, Lewis ou plutôt son secrétaire.

— Son secrétaire! Vous n'avez donc pas parlé à Lewis? Vous m'en aviez donné l'impression.

— Bien involontairement.

— Donc vous n'avez pas parlé à Lewis?

— Je ne le crois pas.

— Comment?

Jack fit un geste impatient.

— L'homme du téléphone déclara qu'il était Lewis, mais, plus tard, lorsque je fis la connaissance du personnage, le timbre de la voix de Lewis était plus élevé, plus nasal aussi.

— Pourquoi croyez-vous avoir parlé au secrétaire de Lewis?

— Parce que j'ai imaginé...

— Laissez là l'imagination et tenons-nous aux faits.

D'un geste brusque, Standish approcha son siège du mien.

— ... Mrs. Storm, je vous prie de me répondre de façon précise. En prenant le récepteur cet après-midi, avez-vous entendu le bruit d'une pièce de monnaie qui tombe — nous pourrions apprendre ainsi qu'on s'est servi d'un appareil automatique. Avez-vous entendu un bout de conversation qui nous aiderait à situer la localité d'où vint l'appel?

— Non.

— Décrivez-moi exactement ce que vous avez entendu.

Je commençai mon récit, puis je m'interrompis, car une pensée soudaine me remplit d'horreur : je me rendis compte que je n'avais, à aucun moment, entendu une voix de femme. Or, les employées du téléphone sont toujours des femmes.

Je contrôlai à nouveau mes souvenirs, mais le résultat resta le même : les mots « Ici, New-York », avaient été prononcés par une voix d'homme et une voix masculine avait réclamé Jack à l'appareil...

— Vous vous rappelez quelque chose, Mrs. Storm?

— J'en ai peur... Les téléphonistes sont toujours des femmes, n'est-ce pas?

— Je le suppose... certes. Pourquoi cette question?

Les deux hommes me regardèrent avec surprise.

— L'appel téléphonique n'est peut-être pas venu de New-York, car je n'ai pas entendu la voix d'une téléphoniste...

— Mais, Lola, vous m'avez laissé comprendre...

— Chut! Jack. Je crois maintenant qu'on m'a trompée... qu'on a cherché à me faire prendre cet appel pour un appel venant de New-York... et je l'ai cru. Ne me regardez pas ainsi, vous deux...

Je sentais venir la crise de nerfs et Jack s'approcha plus près de moi. Il me serra le bras, ses yeux me disaient : « Du calme, du calme... » Je fis un effort de volonté et parvins à décrire de façon cohérente et claire la fameuse communication sans, hélas! convaincre Standish. Il me le fit bien voir.

— Dois-je comprendre que vous n'avez pas entendu la voix d'une téléphoniste?

— Oui.

— Vos soupçons n'ont pas été éveillés par cette voix masculine qui annonçait New-York? N'avez-vous pas pensé qu'on cherchait à vous induire en erreur?

— Pas sur le moment. Je n'avais aucune raison de soupçonner quoi que ce soit.

— Avez-vous entendu deux voix, Mrs. Storm, ou une seule?

— Je ne m'en rends pas compte. Il m'a semblé, alors, en entendre deux, mais je croirais volontiers maintenant qu'il n'y en avait qu'une.

— Pourriez-vous identifier la voix que vous avez entendue?

— Peut-être, je ne l'ai pas reconnue...

Je choisis avec soin les mots suivants :

— ... J'ai l'impression que la voix était déguisée.

J'avais espéré une réaction, mais je n'en obtins aucune. Par la froideur de son attitude, Standish mettait nettement en doute la véracité de ma déclaration. Il résuma la question en ces termes :

— Voici donc où nous en sommes : nous ignorons l'heure de l'appel téléphonique et le nom de la personne qui téléphona; nous ne savons pas si l'appel vint vraiment de New-York, ou si l'on comptait seulement vous en donner l'impression... Je crois que nous aurons du mal à remonter à la source de cette communication.

Sous l'urbanité de ses manières, je sentis qu'il n'appréciait guère le témoignage du ménage Storm. Il revint à Jack.

— Vous avez dû trouver la route longue, cet après-midi? Il est pénible de conduire sous la pluie...

— En effet.

— Croyez bien que je ne conteste pas l'exactitude de votre déposition, mais j'avoue ne pas très bien comprendre que vous ayez entrepris une aussi longue course pour rendre service à un inconnu. Cela paraît bizarre.

— Bizarre ou non, répliqua Jack d'un ton sec, je vous ai expliqué comme j'y fus amené. J'ai été pris par surprise et j'avais été si souvent chargé d'ennuyeuses commissions pour le compte de Mrs. Coatesnash que j'acceptai machinalement.

— A quelle heure êtes-vous parti de chez vous?

— A quatre heures.

— Quelqu'un peut-il le confirmer? Avez-vous rencontré des personnes de connaissance sur la route?

— Non, personne à l'aller. Au retour, nous fûmes arrêtés pour excès de vitesse, près de Crockford.

— Ah! Par qui?

Avant que Jack pût répondre, Minnie Gray entra. Petite, timide, l'air effaré, elle mit un temps interminable à s'installer, à choisir un crayon, un bloc et à tirer sa jupe.

— Ne parlez pas trop vite, Mr. Storm. Je ne prends pas plus de soixante mots à la minute...

Nous ignorions que Standish outrepassait ses droits en nous soumettant à un interrogatoire officiel. Le fait de voir consigner par écrit ses moindres

paroles troubla Jack, lui fit choisir ses phrases. Abusant de notre ignorance d'artistes, le commissaire posa des questions qu'aucun avocat-conseil n'eût permises et mon mari fournit des réponses qui, imprimées noir sur blanc, donnaient une impression très différente de celles qu'il désirait communiquer.

— Commençons par l'épisode de la contravention, reprit Standish.

Jack parla de la poursuite du policier et de l'intervention de Lewis. Comme on lui demandait de reproduire la conversation mot à mot, il ne put éviter de déterminer avec précision la désagréable scène.

— Vous étiez très en colère?

— Irrité plutôt, répondit Jack après un moment d'hésitation. Les manières de Lewis étaient... déplaisantes. Je vous ai dit sa conduite à la gare et son intervention, ensuite, me valut une contravention. J'étais mécontent, certes. N'importe qui, à ma place...

— Vous vous êtes disputé avec lui?

— Nous avons échangé quelques paroles sans aménité, mais c'est tout.

— Pourquoi l'avez-vous supporté? Si j'ai bien compris, Lewis se conduisit mal dès le début. Pourquoi ne l'avez-vous pas prié de sortir de votre voiture?

— Nous n'étions plus qu'à cinq milles du but et il pleuvait. Je décidai d'attendre jusqu'à Crockford et de me débarrasser de lui dès que nous aurions atteint le village. Je crois vous l'avoir déjà dit.

— Pourtant, lors de votre arrivée à Crockford, vous l'avez laissé dans votre voiture et vous êtes entré dans une épicerie.

Jack sourit.

— Je suis doué, pour mon malheur, d'un stupide sens de l'humour. Je comptais revenir de l'épicerie en déclarant à Lewis que le spider m'était nécessaire pour y ranger ma provision d'oignons. Cela peut vous paraître absurde, mais c'est la vérité.

Standish s'abstint de tout commentaire. Il téléphona sur-le-champ au poste de police de New-Haven et pria qu'on lui envoyât sans délai Lester Harkway. Puis il posa de nouveau sur Jack un regard dépourvu d'expression.

— A quelle heure fûtes-vous arrêté?

Jack tira la feuille de contravention de sa poche, il la consulta.

— Voici... à 5 h. 30 de l'après-midi. Nous étions alors à cinq milles de Crockford.

— Voulez-vous me remettre ce papier, je vous prie?

Standish étudia la feuille et la glissa dans son tiroir. Je compris qu'il entendait tout vérifier par lui-même. Puis il reprit l'interrogatoire, avec plus de vigueur; on sentait qu'il voulait nous faire avouer qu'une violente altercation avait dressé Jack et Lewis l'un contre l'autre. Il usa de méthodes strictement policières : sans tenir compte des réponses de mon mari, il répétait sans cesse les mêmes questions... le supplice de la goutte d'eau. A la fin, Jack perdit patience.

— Où voulez-vous en venir? Vous cherchez à transformer une dispute sans importance en mobile meurtrier? C'est une confession que vous espérez?

— Je cherche la vérité.

— Et vous vous y prenez d'une manière rudement déplaisante!

Jack se leva brusquement, pâle de fureur.

— ... Si vous insinuez que j'étais assez en colère pour tuer Lewis — ce que je n'ai pas fait — si vous supposez que j'étais armé — ce qui est faux — pourquoi n'allez-vous pas plus loin? Croyez-vous qu'un assassin doué de sens commun laisserait le cadavre de sa victime en pleine rue pour se rendre ensuite dans un magasin et y faire des achats? Ou me prenez-vous pour un criminel doublé d'un fou?

La voix plaintive de Minnie rompit le silence chargé d'électricité.
— Parlez moins vite, Mr. Storm. Je n'ai pas pu tout noter...
Jack la regarda. Il reprit pied.
— ... Vous m'en voyez fort heureux.
Mon mari s'assit de nouveau. Comme il se rendait compte que son intempestive sortie ne pouvait que le desservir, il se mit en devoir de prononcer, bien à contre-cœur, quelques mots d'excuse.
Mais, au même instant, on frappa contre la porte et une voix surexcitée dit :
— Vous êtes là, Standish? J'ai une nouvelle importante à vous apprendre...

CHAPITRE IV

La porte s'ouvrit et Harold Blair entra. Le principal lieutenant de Standish était gros, rougeaud et il affectait les manières d'un détective de roman. Il prit l'air important et déclara :
— J'ai découvert un indice intéressant.
L'indice — qu'il lança sur la table — n'était autre qu'une petite douille de cuivre, la douille de la balle qui avait tué Elmer Lewis.
Standish prit dans son tiroir la balle récupérée par le Dr. Rand et il la rapprocha de la douille.
— Où avez-vous découvert cette douille?
— Dans Main Sreet, à gauche de la voiture.
Jack se tourna vers Standish.
— Le point de chute de la douille n'indique-t-il pas l'endroit d'où le coup fut tiré?
— Approximativement.
— Le meurtrier se tenait sous le grand orme, dit Blair vivement.
— Précisément, dit Jack. Il y faisait sombre, la circulation rendait la rue bruyante : ce sont des circonstances qui permirent à quelqu'un de s'approcher doucement de la voiture, de faire feu sur Lewis et de s'échapper ensuite sans que personne s'en aperçoive. Lola et moi n'étions plus sur la scène depuis dix minutes au moins.
Standish écouta en silence. Son expression m'inquiéta et je compris ce qu'il pensait : rien ne prouvait que nous étions loin de la voiture au moment fatal.
— Croyez-vous qu'il sera possible de retrouver l'arme?
Le commissaire m'adressa un sourire, comme on sourit à une enfant.
— J'en doute. Le pistolet automatique est d'un modèle courant, les usines du Connecticut doivent en sortir des centaines par mois.
— Je songeais à une expertise. La science ne permet-elle pas de décider si une balle a été tirée ou non par une arme donnée?
— Il faut d'abord mettre la main sur l'arme en question et là gît la difficulté. Dès qu'un homme en tue un autre il s'empresse, d'habitude, de se débarrasser de l'instrument qui a servi.
Je me mordis la lèvre pour ne pas lui faire remarquer que Jack n'avait guère eu le temps de jeter le revolver en lieu sûr. A cet instant, Standish pria mon mari de se lever et il passa rapidement ses mains sur son corps... Je fus soumise au même examen. Inutile d'ajouter qu'il ne trouva rien.
— Je suppose que vous fouillerez aussi l'épicerie et le « drug store »?
— C'est déjà fait, dit le commissaire.

Il y eut un long silence. La pluie battait les vitres; dans l'âtre, le feu pétillait. Jack reprit d'une voix calme :

— Je voudrais préciser ma position. Si je suis ici pour vous assister, c'est parfait. Par contre, si vous me soupçonnez, je réclame la présence d'un avocat.

— Vous n'en avez pas encore besoin... Ecoutez-moi bien, Storm, car je vais vous parler très franchement. Je ne vous prends pas pour un assassin; d'autre part, vous n'avez pas eu le temps de vous débarrasser de l'arme. Mais... je suis convaincu que vous nous cachez quelque chose. Dans votre intérêt, je vous conseille de me dire toute la vérité.

Las de répéter d'inutiles protestations, Jack se borna à faire un signe de dénégation. Sur ces entrefaites, Lester Harkway fit son apparition, apportant avec lui la fraîche odeur de la pluie. Standish le mit au courant des événements de la soirée. J'eus l'impression que chaque mot nous désignait. « Nous » avions reçu un mystérieux coup de téléphone dont il était, en apparence, impossible de retrouver l'origine. « Nous » étions partis en voiture pour New-Haven par un après-midi d'orage pour rendre service à un inconnu — cet homme nous avait fortement déplu et fut retrouvé, assassiné, dans « notre » voiture. Résumé impartial, certes, du point de vue de Standish, mais qui, néanmoins, retentit à mon oreille comme une accusation.

— En quoi puis-je vous être utile, chef? demanda Harkway.

— Je désire entendre votre version sur l'altercation survenue sur la route.

Après une légère hésitation et avec souci très net de ne pas colorer les faits, Harkway s'exécuta. Il corrobora le récit de Jack, ce dont je lui fus très reconnaissante. Standish remua sur son siège.

— A votre avis, cette querelle n'était donc... qu'une querelle? Rien de sérieux?

— Qu'entendez-vous par là?

— Vous a-t-elle paru assez sérieuse pour être reprise plus tard... ici, dans le village, par exemple?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Storm était en colère, Lewis se conduisit comme un imbécile... Quant à vous dire s'ils ont remis cela après mon départ...

Il haussa les épaules. Graduellement, la querelle avait été réduite à ses justes proportions, celles d'une altercation sans importance entre deux hommes impatients, et je respirais mieux.

Harkway marqua un temps.

— Je ne sais trop comment m'expliquer, mais j'ai ressenti une bizarre impression au sujet de Lewis... Je peux me tromper...

— Continuez.

Je ne me souviens plus avec précision des mots qu'employa le jeune policier, mais il s'exprima très maladroitement : en deux mots, Harkway pensait que l'intervention de Lewis témoignait nettement d'une intention bien définie de se rendre désagréable.

— Lewis agit comme s'il voulait faire du vilain, chef. J'ai pensé qu'il provoquait Storm.

Je partageais l'opinion du policier, quoiqu'elle ne fît qu'épaissir le mystère.

Standish s'adressa à Jack.

— Vous croyez qu'il vous cherchait querelle?

— Il est certain que son atitude fut très étrange...

Harkway interrompit.

— Ce gars-là sonnait faux. Il n'avait sûrement pas la conscience tranquille malgré son arrogance. Ma lanterne a éclairé son visage lorsqu'il s'est penché sur le siège et il a sauté comme s'il touchait un fer rouge.

Il a relevé le col de son manteau, il a tiré son chapeau sur ses yeux... par crainte, sans doute, que je le regarde de trop près.

— Lewis nous a fait la même impression, à Lola et à moi, dit Jack. L'expression est heureuse, cet homme-là sonnait faux, en effet, et je m'étonne qu'il fût des amis de Mrs. Coatesnash.

Standish décrocha le récepteur du téléphone. Il se mit en communication avec le bureau de poste de New-Haven et il envoya la dépêche suivante :

« Luella Coatesnash,

« Hôtel St. Clair, 67, rue Mortange, Paris, France.
« Câblez immédiatement police Crockford adresse Elmer Lewis ainsi que raison de son voyage ici. »

Il avait à peine raccroché que la sonnerie retentit. Standish échangea quelques mots avec son interlocuteur, puis il nous annonça la visite imminente du Dr. Rand.

Le médecin qui assurait aussi les fonctions de coroner à Crockford, arriva quelques minutes plus tard. Il posa sur une chaise un paquet de vêtements humides et il tendit à Standish un rapport officiel que celui-ci rangea sur sa table, sans en prendre connaissance?

— Avez-vous trouvé des papiers d'identité sur le corps? demanda-t-il.

— Pas l'ombre, répondit Rand dont les yeux brillèrent. Rien, pas une lettre, pas une carte de visite.

— Des marques sur les vêtements?

— Pas de marques de blanchissage, pas d'étiquettes de tailleur; celles-ci ont, d'ailleurs, été coupées avec des ciseaux. On serait tenté de penser que Lewis avait prévu notre curiosité et qu'il avait pris ses précautions pour nous bafouer... J'ai soigneusement examiné le corps et j'avoue que mon étonnement n'a fait que croître. Les mains de Lewis sont très blanches et douces, un peu trop soignées pour mon goût. Quant à ses sous-vêtements, voyez vous-mêmes, ils sont de première qualité; j'en dirais autant de ses souliers, qui me paraissent être l'œuvre d'un grand bottier de Londres.

En me rappelant le manteau dépourvu d'élégance, le complet élimé, je ne pus retenir un mouvement de surprise. Standish se mit à examiner les vêtements en les déployant sur la table. Le médecin reprit :

— ... Regardez le chapeau, le vaston, le manteau... Ce sont, au contraire, des articles de très mauvaise qualité, achetés à bon marché.

— Avez-vous découvert autre chose?

— Cet homme a subi l'opération de l'appendicite, il y a quelques années et si j'en juge par l'état de la cicatrice il eut affaire au meilleur chirurgien des Etats-Unis... Autre chose : Lewis portait tout récemment encore une petite moustache, on voit très nettement une marque plus claire sur sa lèvre supérieure.

— Vous en êtes certain?

— Oui, répondit le médecin en souriant. Autre chose encore : les lunettes paraissaient anodines, mais à les examiner mieux on constatait que les verres n'étaient que du verre à vitre.

— Peut-être les mettait-il pour se protéger contre le vent.

— Lewis les portait en sortant de la gare, dis-je.

— Je n'en doute pas, dit le Dr. Rand. Il est étonnant de constater à quel point une paire de lunettes peut modifier l'aspect d'une personne. Rapprochez-les de l'absence de moustaches, du complet, du chapeau... Et la montre complète le tableau.

— Quelle montre? demanda Standish.

— Mais celle de Lewis, parbleu! Ou plutôt la montre qui se trouvait dans son gilet.

Le Dr. Rand tira de sa poche une montre de platine, très mince et incrustée de petits diamants. Un coûteux bibelot. Le médecin ouvrit le boîtier et nous vîmes, gravées sur le métal, deux initiales, H. D.

— Ce ne sont pas les initiales d'Elmer Lewis! s'écria Standish. Autrement dit, cet homme n'était pas Lewis.

— A moins qu'il n'ait emprunté ou volé cette montre. Quant à moi, mon siège est fait.

Le nôtre l'était aussi : Elmer Lewis avait formé le dessein de se présenter à New-Haven sous les espèces d'un individu sans passé. Un chiffre oublié trahissait maintenant son intention sans en expliquer la raison.

Après avoir posé la montre près des lunettes, Standish se leva lourdement. Il soupesa ensuite la grosse valise de Lewis et vérifia la serrure; elle était fermé à clef et résista aux efforts qu'il fit pour l'ouvrir. Jack dit tout à coup :

— Où est l'autre valise?

— Laquelle?

— Celle qui se trouvait dans le spider. Ne vous ai-je pas dit qu'il y avait deux valises, une à nos côtés et une derrière avec Lewis?

Standish se tourna vers le coroner.

— Avez-vous vu cette deuxième valise quand vous avez examiné le corps?

— Non.

— Qu'est-elle devenue, alors?

La question s'adressait à l'assistance entière. Personne n'eut l'imprudence de répondre.

— ...Vous, Harkway? Avez-vous vu cette valise quand vous avez arrêté la voiture?

— Ma parole, je ne m'en souviens pas.

— Qu'est-ce que cela signifie! Elle ne s'est pas envolée, pourtant!

La colère du commissaire se résolut en action. Il saisit un coupe-papier et il s'attaqua à la valise qu'il avait posée sur une chaise. Une des serrures céda. Il introduisit la lame du coupe-papier sous le couvercle; l'autre serrure sauta et le couvercle s'ouvrit brusquement.

Stupéfaits, nous contemplions le spectacle en silence : la valise en peau de porc était remplie de billets de cent, dix et vingt dollars. Les liasses, soigneusement rangées, étaient encore entourées par les bandes de papier qui sont en usage dans les banques.

— Il y en a pour un million, murmura Harkway très impressionné.

Le chiffre était exagéré, mais après vérification, Standish nous annonça vingt minutes plus tard que la valise contenait exactement cent huit mille dollars.

CHAPITRE V

A minuit passé. Standish leva enfin la séance. Inutile d'ajouter que Jack n'avait pu expliquer les cent huit mille dollars. Pourquoi Elmer Lewis transportait-il avec lui une fortune dans une simple valise?

Infatigablement, Minnie Gray nota les questions de Standish à ce sujet et les réponses de Jack.

— Vous dites que Lewis lui-même plaça la valise sur le siège de votre voiture?

— Oui.

— Vous n'en soupçonniez pas le contenu?

— Certes pas!

— Il s'agit d'une somme importante, Mr. Storm. Lewis ne vous a donné aucune indication sur l'emploi qu'il comptait en faire?

— Je viens de vous dire que j'ignorais le contenu de la valise.

— Vous avez déclaré que Lewis la surveillait en se soulevant de temps à autre sur le siège du spider... Il regardait à travers la vitre ménagée dans la capote. N'en avez-vous pas conclu qu'il nourrissait certaines inquiétudes au sujet de son bien?

— Nous avions l'impression qu'il était un peu timbré. Agacée, ma femme tira le rideau.

— Parlez-moi de la valise disparue. Pouvez-vous la décrire? Etait-elle semblable à celle-ci?

— Je n'y ai pas fait attention. Il me semble qu'elle était un peu plus petite.

— Etait-elle lourde?

— Je n'en ai soupesé aucune, je ne peux donc établir de comparaison.

Les yeux de Standish se posèrent à nouveau sur la valise, sur les liasses de billets de banque. Le commissaire reprit au bout d'un instant :

— Il est possible que Mrs. Coatesnash puisse nous expliquer la présence de ces billets. Je le souhaite.

— Vous paraissez en douter. Elle est pourtant mieux placée que moi pour vous éclairer. Elle connaissait Lewis, c'est à lui qu'elle a écrit, il est venu de New-York traiter une affaire pour son compte.

— Mrs. Coatesnash nous renseignera certainement. Je regrette seulement de la savoir si loin.

L'interrogatoire continua. Quelques heures plus tard, Jack se révolta :

— Ecoutez, je ne peux plus rien vous apprendre... Mais je proteste énergiquement contre vos méthodes. Vous pourriez diriger vos recherches autrement. Ma femme et moi sommes éreintés...

— Il est rare que des témoins importants apprécient les méthodes de la police. A vous parler net, votre déposition ne me satisfait guère...

Là-dessus, Standish cessa de le tourmenter.

Il ne pouvait raisonnablement espérer une réponse à son câble avant samedi, vers midi. Après nous avoir avertis que nous aurions à subir d'autres interrogatoires, il repoussa son siège.

Jack se leva, il étira ses membres ankylosés. Dans la petite pièce, l'atmosphère chargée de fumée devenait irrespirable. Au dehors, j'entendis le bruit de la charrette du laitier.

Je pris mon manteau, mais Standish prévint mon geste.

— Un instant, Mrs. Storm. Je suis obligé de vous demander de patienter encore un peu.

Jack pivota sur ses talons.

— Comment? Nous sommes arrêtés?

— Je suis obligé de prendre des précautions, répondit le commissaire d'un air faussement jovial. Votre mari et vous représentez pour l'instant les principaux éléments du dossier.

Il donna un coup de téléphone. En témoignage de sympathie, le Dr. Rand offrit à Jack son flacon de whisky et il en but ensuite une lampée. Comme l'attente se prolongeait, l'un des policiers s'en fut chercher des sandwiches et du café.

Le juge Calkins arriva enfin. Cet aimable vieillard nourrissait de vifs préjugés contre les Italiens, les indigènes de l'Europe centrale et les habitants de New-York. Tiré de son lit, il avait hâte d'y retourner. Il

décida donc sur-le-champ d'exiger de nous une forte caution pour assurer notre présence à Crockford. Or, nous n'aurions pu réunir le quart de la somme et je me demandais déjà où je passerais la nuit lorsque, à ma grande surprise, le Dr. Rand nous vint en aide.

— Votre chiffre est ridicule, dit-il au juge, mais comme je crois à la déveine et à la foncière honnêteté de ces petits, je me porte caution pour eux.

— Avec quoi?

— Avec ma maison. Elle est belle, richement meublée. J'excepte ma bibliothèque, bien entendu.

Le juge et le médecin étaient liés d'amitié. Ils discutèrent courtoisement sur la valeur de l'immeuble, mais l'issue nous fut favorable : nous étions libres. Je devinai que Standish n'apprécia guère l'aimable intervention du Dr. Rand; il nous donna ses ultimes instructions d'un air bourru. Nous devions rentrer chez nous, nous devions y rester en attendant d'être rappelés au poste de police, interdictions nous était faite de parler de l'affaire avec des étrangers...

Le Dr. Rand, qui nous accompagna dans la rue, refusa d'écouter nos remerciements.

— J'ai été très heureux de vous rendre service. Du moment que votre conscience est nette, vous n'avez rien à craindre.

— Nous en acceptons l'augure.

— Cette maison, reprit le médecin d'un air pensif, est tout ce que je possède, j'y ai vécu très longtemps et j'y suis attaché.

Il partit sur ces mots. Nous nous regardâmes, Jack et moi. Dans le village aux volets clos, plus une lumière à cette heure, le dernier bec de gaz étant éteint à minuit. Je me sentais défaillir sous l'effet de la fatigue. Jack me prit le bras.

— Standish n'a pas cru un traître mot de ce que je lui ai dit.

— En tout cas, nous ne sommes pas en prison. Ce médecin, je l'adore...

— Je trouve grotesque, dit Jack avec amertume, qu'on nous oblige à fournir une caution. Standish sait très bien que nous ne filerons pas. Où irions-nous?

— A New-York.

— Bah! On nous arrêterait sur le quai de la gare. Ces messieurs ne seraient que trop ravis de nous voir commettre un impair de ce genre. La valise remplie d'argent a fait un mauvais effet... Elle fournit le mobile.

— Un mobile pour qui? m'écriai-je. Pour vous? Mais vous ne connaissiez pas cet homme et vous ne saviez pas ce qu'il transportait! Pourquoi l'auriez-vous assassiné?

— Comment prouver que je ne le connaissais pas et que j'ignorais la présence de cette somme dans la valise?

La police ayant mis l'embargo sur notre voiture, nous nous rendîmes à pied jusqu'au garage pour y louer un taxi. Il était deux heures passées lorsque nous arrivâmes à destination. La pluie ne tombait plus et une brise légère faisait osciller la cime des arbres; les champs paraissaient tout blancs sous la lune. Je descendis de voiture et je me heurtai à cette paix, à ce silence redoutable de la campagne... J'en vins à regretter de ne pas être restée à Crockford. Notre maison me produisit une pénible impression de solitude désolée. Y trouverai-je enfin le repos?

Jack me guida jusqu'à la porte de la cuisine. Comme nombre de campagnards, nous nous servions de la porte de service. Jack tira sa clef et il entra le premier; j'attendis dans l'obscurité qu'il atteignit l'interrupteur... Soudain retentit le bruit d'une collision, suivi d'un cri de douleur.

— Qu'y a-t-il?

— Je me suis heurté à cette sacrée porte!

Il alluma et contempla d'un air furieux la porte qui menait à la cave. Puis son regard courroucé se posa sur moi.

— ... Pourquoi diable l'avez-vous laissée ouverte?

— Mais je ne l'ai pas laissée ouverte, Jack...

Nos nerfs étaient à vif. Nous nous trouvâmes bien vite embourbés dans une sotte querelle de ménage.

— Si, Lola. Pourquoi le niez-vous? Vous êtes descendue pour surveiller le calorifère...

— J'ai fermé la porte lorsque je suis montée, je m'en souviens. Vous avez dû descendre plus tard.

— Non!

— Si!

Furieux, Jack partit en caressant son front meurtri. Presque déshabillé lorsque je le retrouvai dans la chambre à coucher, il se mit au lit sans prononcer une parole. Quelques instants plus tard, je posai une main timide sur son épaule.

— Jack, je suis certaine d'avoir fermé cette porte.

— Oui, c'est entendu. Vous l'avez fermée et le chat l'a ouverte.

Il s'assoupit presque aussitôt. Les rayons de la lune éclairaient la pièce, la nuit était calme. Je désirais ardemment dormir, mais l'état d'épuisement où je me trouvais me rendit le sommeil impossible. Et je ne pouvais cesser de penser à cette porte, je me voyais accomplissant le geste de la fermer, après ma brève visite à la cave... Mon regard erra autour de la pièce et, en désespoir de cause, se porta sur les portes. Il y en avait trois : celle de la salle de bains, celle du living-room et celle de la penderie. J'observai cette dernière; Jack avait suspendu sa cravate à la poignée et cravate et poignée dessinaient une curieuse ombre portée sur le sol. Je fixai l'ombre et, petit à petit, une torpeur m'envahit, mes paupières s'alourdirent... Soudain je me sentis glacée par la surprise. L'ombre portée remuait! Je regardai fixement. Plus de doute... l'ombre avançait dans la direction du lit.

Je restai immobile pendant un instant. Mon cœur battait à se rompre, une sueur froide m'inondait... Je regardai l'ombre à nouveau, puis la porte de la penderie. Celle-ci s'ouvrait lentement...

Je criai.

Le vantail fut violemment poussé et un homme au visage sombre bondit à travers la pièce. Il disparut dans le living-room. Rejetant les couvertures, Jack se mit sur son séant.

— Qu'y a-t-il?

— Un homme caché dans la penderie... un nègre...

La porte de la cuisine claqua. L'instant d'après, Jack sautait du lit et partait au pas de course. Vêtue seulement d'une mince chemise de nuit, je descendis dans la cour.

Deux hommes couraient sous le clair de lune. L'inconnu profitait de son avance; il courait comme un animal, rasant la terre. Handicapé par un mauvais départ et pieds nus, Jack perdait du terrain. Au moment où j'atteignis la barrière, le nègre disparut dans les bois qui bordaient le chaume. Jack repartit de plus belle.

— Revenez!

Sans même se retourner, mon mari accéléra l'allure. La terreur me cloua sur place, puis, refrénant mon premier réflexe, qui fut de le poursuivre, je revins en toute hâte vers le cottage, ce dont Jack daigna me savoir gré plus tard. Je compris qu'il était inutile de chercher à joindre Standish dont six milles me séparaient et lorsque la téléphoniste me répondit d'une voix somnolente, je demandai Silas. Au deuxième

appel il répondit... Folle d'anxiété je lui enjoignis de venir me retrouver le plus tôt possible.

— Dès que j'aurai mis quelques vêtements, Mrs. Storm.

Le pavillon était distant de trois quarts de mille environ. J'enfilai une robe de chambre et, par acquit de conscience, je téléphonai au poste de police et chez Standish — mais je n'obtins aucune réponse. Puis je courus dans le champ de chaume. Je criai le nom de Jack aussi fort que je le pus tout en attendant la venue de Silas... Quelques minutes plus tard j'aperçus sa lanterne, sur la route. Il se glissa à travers la barrière de barbelés et je l'entraînai vers le bois.

— Qui était dans la penderie?

— Je ne sais pas, un nègre.

— Il n'y en a pas beaucoup dans la région...

— Cela m'est égal! m'écriai-je, exaspérée par sa stupidité. Je veux retrouver Jack et vous allez m'aider.

Sur ces entrefaites, Silas manifesta une vive répugnance à entrer dans le bois; il me proposa de retourner chez lui pour y chercher son chien. Je m'élançai seule et je suppose que mon geste lui fit honte car il me suivit. Nous battîmes les fourrés en appelant sans cesse. Je m'étais munie d'une lampe électrique et Silas, armé d'un bâton, balançait sa lanterne... Les branches mortes craquaient sous nos pieds, la plainte du vent sifflait dans les cimes des arbres... Terrifiés, Silas et moi nous nous serrâmes l'un contre l'autre.

Cinq minutes plus tard, mon compagnon trébucha contre deux jambes humaines. Inanimé, sanglant, Jack avait été brutalement poussé dans un bouquet de bruyères.

Je m'agenouillai. Jack avait du sang sur les joues, sur le front; d'une pâleur mortelle, il ne donnait aucun signe de vie. Il ne m'entendit pas l'appeler par son nom.

CHAPITRE VI

A nous deux nous transportâmes Jack jusqu'au cottage et nous le mîmes au lit. Sa pâleur se fit moins intense. J'enroulai ses pieds dans une couverture, j'ajustai des oreillers sous sa tête et j'eus enfin la joie de l'entendre pousser un faible gémissement. J'envoyai Silas faire chauffer une bouillote d'eau et j'en baignai le front du blessé.

— Eh bien! dit Silas, nous l'avons ramené de loin.

— « Nous? » Ah! oui...

Notre homme à tout faire était imperméable à l'ironie. Il s'approcha de la penderie, il en inspecta l'intérieur avec curiosité en observant que l'inconnu avait choisi une bien étrange cachette — détail qui m'avait déjà frappée.

— Téléphonez au docteur Rand, dis-je assez sèchement.

Je continuai mes soins. Le vilain aspect de la plaie, les cheveux blonds tout poissés de sang chassèrent de mon esprit ma première hypothèse. Je m'étais tout d'abord imaginé que Jack était tombé contre un arbre, idée que l'obscurité des bois rendait vraisemblable. Je reconnus vite que la blessure n'était pas due à un accident, mais à un brutal attentat.

Silas revint me dire que le médecin viendrait immédiatement. Il nous

recommandait de placer de la glace sur la tête du patient et une bouteille d'eau chaude à ses pieds.

Quelques minutes plus tard, Jack ouvrit les yeux. Trop malade pour nous parler de son aventure dans les bois, il eut néanmoins la force de protester contre la visite du docteur.

— J'irai bien demain matin...

Une violente nausée l'interrompit.

.....

Le docteur Rand hocha la tête.

— Vous l'avez échappé belle, jeune homme. Un peu plus bas et vous y passiez...

Il me donna des instructions tout en me rassurant sur le sort de mon mari. Jack irait le voir le lendemain pour se faire radiographier par mesure de prudence, mais, en principe, aucune complication n'était à craindre. Puis il demanda :

— Comment est-ce arrivé?

— Je courais dans le bois. Je m'arrêtai pour écouter et quelqu'un me frappa.

— Par derrière?

— Oui.

— Vous n'avez pas vu l'assaillant?

— Non.

Silas mit son grain de sel.

— Mrs. Storm dit que c'était un nègre.

Le docteur Rand se tourna vivement vers Jack.

— Je croyais que vous n'aviez rien vu?

— Lola pense, répondit Jack, que c'était un nègre.

Le choix des termes me surprit. Connaissant Jack, je compris qu'il cachait quelque chose. Le médecin s'adressa à moi.

— Vous avez vu cet homme?

— Lorsqu'il sortit de la penderie. Il traversa la pièce en courant et j'eus la rapide vision d'une face toute noire.

Un silence tomba. Le regard du docteur Rand se posa de nouveau sur la blessure.

— J'ai l'impression de vous avoir rendu un piètre service ce soir. J'aurais mieux fait de vous laisser là-bas... Certes, mais cela n'a peut-être aucun rapport.

Le ton de la conversation déconcerta Silas qui crut bon d'intervenir.

— Quel rapport, Docteur? De quoi parlez-vous?

— N'interrompez pas, Silas.

Au médecin, Jack dit :

— Quel rapport établiriez-vous? Personne ne veut ma mort.

— On a pourtant essayé de vous tuer.

J'accompagnai le docteur Rand jusqu'à la porte et je lui demandai de m'expliquer son affirmation.

— Après tout, Jack n'a pas d'ennemis...

— Détrompez-vous, il a un ennemi mortel. Quoi que vous puissiez imaginer, votre mari n'a pas été victime d'un attentat spontané. Il n'a pas été frappé au moyen d'une pierre ou d'une branche arrachée sur place... L'assaillant s'est servi d'un instrument lourd, contondant, un instrument métallique.

— Comment le savez-vous?

— J'ai retrouvé des traces de rouille dans la blessure.

Paroles qui m'inquiétèrent profondément. Satisfait de l'effet produit, le médecin me conseilla d'aller prendre quelque repos. Je revins dans la chambre à coucher. Très pâle encore, Jack donnait des ordres à

Silas qui examinait consciencieusement le plancher de la penderie. A part quelques vêtements tombés des porte-manteaux et qui gisaient pêle-mêle, rien n'indiquait que cet endroit eût servi de cachette à un homme noir, si près de notre lit... Je mis un terme aux recherches.

Moyennant quelque cinquante « cents » en supplément, Silas accepta de passer le reste de la nuit sur le sofa du living-room. Il me parut mal à l'aise et je me réjouis de penser qu'il ignorait tout du crime. Dénué de courage, il était assez fin cependant pour comprendre qu'il lui manquait de nombreux éléments d'appréciation et ceci le démoralisait encore davantage; il me demanda la permission de laisser l'électricité allumée dans le living-room et aussi dans la cuisine. Je réussis enfin à le faire partir.

Jack m'adressa un sourire. Puis il me présenta ses paumes ouvertes et le sourire disparut.

— Regardez mes mains, Lola.

— Elles sont dégoûtantes!

— Ce n'est pas de la saleté. C'est de la suie!

Je ne comprenais pas. Les paumes de ses mains étaient noires.

— Mais, Jack... Il n'y a pas de suie dans les bois... Comment avez-vous fait?

— C'est un souvenir de l'homme qui m'abattit. J'ai dû le saisir dans un geste instinctif de défense... J'en suis même certain. D'ailleurs, regardez la poignée de la porte du placard... la poignée intérieure.

J'obéis. La poignée de porcelaine blanche était maculée de noir. Je la touchai du doigt et je constatai que j'enlevai ainsi des parcelles de suie.

— Ce n'est pas un nègre que vous avez vu, reprit Jack, mais un homme qui s'était grimé les mains et le visage avec du noir de fumée.

Je passai une mauvaise nuit. A l'aube, je me levai et je traversai le living-room sur la pointe des pieds. Le sofa était inoccupé. J'entendis Silas qui remuait dans la cave. Je criai :

— Que faites-vous?

— Je cherche des indices.

— Je ne suppose pas que vous en ayez trouvés?

La voix de Silas monta vers moi.

— J'ai découvert le moyen qui permit à cet individu de s'introduire ici.

Je descendis immédiatement l'escalier de bois aux marches instables. La cave du cottage était un infâme réduit qui, depuis des générations servait de débarras à la famille Coatesnash. Le sol disparaissait sous des objets hétéroclites que la vieille dame estimait trop bons encore pour être jetés. On y voyait des lampes, un antique lavabo... Sur des étagères, des bouteilles, de la vaisselle ébréchée; dans un coin, un tapis roulé.

Je trouvai Silas qui observait attentivement une pile de charbon qui s'élevait contre le mur jusqu'à une petite fenêtre et je compris immédiatement où notre intrus s'était si heureusement grimé. De la poussière de charbon...

Fait étrange, j'eus l'impression que Silas était arrivé à la même conclusion. Nous avions l'intention de faire seulement part à la police de ce que nous savions au sujet du déguisement. Je me demandai si cet homme était aussi stupide que nous le croyions... Avait-il aperçu les mains de Jack, la poignée maculée de noir?

— C'est par là qu'il est entré, Mrs. Storm. Il a cassé ce carreau, il a déverrouillé la fenêtre et il s'est laissé glisser sur le tas.

Je m'approchai et Silas me montra les traces de l'effraction, les bouts de verre qui étincelaient sur l'herbe, au dehors. Ma gorge se serra et je me sentis envahie par une affreuse sensation de peur...

Je sus néanmoins que jamais plus je ne me sentirais en sécurité dans cette charmante petite maison. Je réussis enfin à retrouver ma voix.

— Il faut montrer ceci à la police, Silas.

Je montai ensuite auprès de Jack que je trouvai éveillé. Il réclama du café. Nous déjeunions en tête à tête lorsque Silas entra, porteur d'un dernier renseingnement et non des moins inquiétants : notre tisonnier avait disparu.

— Vous l'avez peut-être égaré.

— Ce n'est pas mon habitude, Mr. Storm. Je gardais ce tisonnier près du calorifère. Il y était hier, il n'y est plus aujourd'hui.

Après le déjeuner et malgré les protestations de mon mari, j'emmenai Silas faire des recherches dans les bois. Nous ne retrouvâmes pas le tisonnier. Je ne confiai pas à mon compagnon le but que je m'étais proposé, mais l'avertissement eût été inutile : il ne doutait pas plus que moi que notre propre tisonnier fût bien l'arme métallique et lourde qui avait assommé Jack.

Dans la lumière du jour (il était huit heures du matin), le bois de la veille ne paraissait guère mystérieux, encore moins redoutable. Les arbres, des ormes et des chênes, formaient une haie qui séparait deux grands prés, le nôtre et celui de la propriété Olmstead. Comme nous tracions de patients méandres à travers les troncs dénudés tout en examinant le sol humide, je dis à Silas :

— Quand les Olmstead vont-ils ouvrir leur maison?

— En mai. Mrs. Olmstead m'a demandé de commencer le jardin en avril.

N'ayant rien trouvé au bout d'une demi-heure, nous reprîmes le chemin du cottage. Une voiture passa rapidement devant nous sur la route et s'engagea dans l'allée d'accès de notre demeure.

John Standish en sortait quand nous arrivâmes dans la cour. Il ne savait rien encore de l'attentat et restait absorbé par le meurtre.

— Bonjour, Mrs. Storm. Votre mari est-il levé? Je voudrais lui poser quelques questions supplémentaires.

— Pourquoi venez-vous?

— La deuxième valise a réapparu ce matin. Une femme qui suivait la route en auto après Durham a trouvé une valise jetée derrière un poteau indicateur. Nous croyons qu'il s'agit de la valise disparue.

Je le regardai sans comprendre.

— Durham! Mais cette ville se trouve à plusieurs milles au delà de New-Haven. Nous n'y sommes pas passés.

— C'est ce que je désire établir si possible.

Standish marqua un temps. Il espérait, sans doute, que je me dédirais sous l'effet de la surprise. Mais il en fut pour ses frais.

— Nous ne nous sommes pas même approchés de Durham. Que contenait la valise?

— Un pyjama d'homme, un peignoir de bain, des pantoufles, des objets de toilette, un magazine et deux chemises propres.

— Pas de lettres? Rien qui puisse identifier Lewis?

Le commissaire fit un signe de dénégation.

— Je crains que l'identification du meurtrier ne soit laborieuse. Les difficultés viennent précisément de l'invraisemblable attitude qu'adopta Lewis.

Un grognement me rappela Silas. Bouche bée, il nous regardait d'un air stupéfait.

— De quel meurtrier parlez-vous?

— Un homme a été assassiné hier soir, répondis-je sèchement. Dans le spider de notre voiture.

Silas se laissa tomber sur le marche-pied de l'auto.

— Si j'avais su je n'aurais jamais passé la nuit sur votre sofa!

Je racontai à Standish l'incident de l'inconnu caché dans la penderie. Le policier m'écouta avec intérêt et décida, avant de questionner Jack, de visiter la cave. Silas refusa énergiquement de l'accompagner.

— J'ai à faire... Je ne veux pas être mêlé à des histoires d'assassinat.

Il partit dans la direction de la maison Coatesnash. L'égoïsme de cet individu m'écœura : nous l'avions traité avec bonté, mais il se souciait de notre sort comme d'une guigne... Je haussai les épaules.

Standish et moi nous rendîmes dans la cave. Après un bref examen, le policier monta les marches qui conduisaient à la pelouse et je le suivis. Il regarda les débris de verre éparpillés sous la fenêtre de la cave, il jeta un coup d'œil au tas de charbon; puis il ramassa un morceau de vitre et il le mit dans sa poche.

— Pourquoi faites-vous cela?

— On ne sait jamais. Cela peut servir.

Je renonçai à exprimer mon étonnement et je le suivis dans la maison.

Il salua Jack d'un air jovial, puis il examina la porte de la penderie et la poignée.

— Pas d'empreintes... comme sur la voiture où les seules qui ont été relevées proviennent de vous et de votre femme.

Son regard se posa sur le lit et sur la tête bandée de Jack.

— Avez-vous vu le médecin?

— Nous avons fait venir le docteur Rand hier soir.

Standish partit immédiatement pour téléphoner au docteur. Je le soupçonnai d'avoir fortement mis en doute l'agression, malgré les bandages de mon mari, la poussière de charbon sur la poignée et la vitre cassée. Lorsqu'il revint après un court entretien avec le docteur Rand, je compris que je ne m'étais pas trompée : son attitude était devenue nettement plus amicale.

— Le docteur affirme que vous avez été attaqué et qu'il ne peut être question d'un accident... mais dans quel dessein? Voilà ce qu'il nous faut élucider.

— Et ce ne sera pas facile, dit Jack.

— Au contraire, il me semble que je devrais y arriver assez vite. Un homme au visage noirci se cache dans la penderie, détale à toutes jambes. Vous le poursuivez. Dans les bois, vous vous arrêtez pour écouter, vous esquissez peut-être le geste de vous retourner : immédiatement le faux nègre vous estourbit par derrière. Pourquoi? Parce qu'il a peur de vous affronter de face.

— Si je comprends bien, dit Jack, cet homme redoutait que je ne le reconnusse?

— Précisément.

J'éprouvai une affreuse impression à entendre cette conclusion.

— Dans ce cas, pourquoi a-t-il couru à travers champs? Le clair de lune m'a permis de le voir très distinctement et Jack l'a vu aussi. Pourquoi n'est-il pas allé vers la route? Il y fait beaucoup plus sombre.

Standish fronça les sourcils.

— Il était pressé de s'échapper.

— La distance est la même. On court plus facilement sur une route que sur le chaume.

— Peut-être n'a-t-il pas réfléchi.

Jack vint à mon secours.

— C'est bizarre, mais je crois qu'il a réfléchi. Il courait droit devant lui, comme s'il s'était fixé un but.

— Il habite peut-être dans les environs. A qui appartient l'habitation

voisine? Aux Olmstead? Ils passent l'hiver à New-Haven, n'est-ce pas? A tout hasard, je vais visiter cette maison.

— Tout cela me paraît dépourvu de sens, dit Jack qui eut un geste nerveux. Pourquoi pénétrer ici avec effraction, pourquoi se cacher dans la penderie...

— Vous ne vous connaissez pas d'ennemis?

Jack sourit.

— Non.

— Il ne s'agit donc ni d'une vengeance, ni d'un vulgaire cambriolage. Vous êtes venus en taxi et puisque vous êtes entrés par la porte de derrière, un voleur n'aurait pas manqué de filer par la porte principale. Or, le gentleman au teint noir s'est conduit contrairement à toutes les règles : il s'est terré.

Je frissonnai.

— Il nous attendait.

— Non, Mrs. Storm. Je crois qu'il attendait une autre personne.

— Elmer Lewis! s'écria Jack.

— Mais Lewis était mort lorsque nous sommes arrivés! Il était mort à Crockford, assassiné!

— Votre homme l'ignorait peut-être. Vous m'avez dit que Lewis insista pour vous accompagner jusqu'au cottage. Il est possible qu'il comptait y retrouver quelqu'un.

— Un individu caché dans une penderie et armé d'un tisonnier? Allons donc...

Standish sourit.

— La vie est quelquefois étrange, Mrs. Storm. Après tout Lewis avait un ennemi, pourquoi pas deux?

— Cela me paraît un peu fort, dit Jack. Deux complots le même soir pour attenter à la vie d'un seul homme! Lewis m'a paru bizarre, certes, mais il était le contraire d'un imbécile. Pensez donc qu'il a eu soin, avant de se mettre en route, de retirer les étiquettes de ses vêtements, de se raser les moustaches, de se munir de lunettes... Il me semble qu'il aurait pu prendre quelques précautions élémentaires pour se protéger.

— Il l'a fait, grommela Standish. Je ne vous l'ai pas dit hier soir, mais l'ami Lewis était armé. La poche de son manteau renfermait un revolver et sa main droite — rappelez-vous — resta enfoncée dans cette poche. Lewis s'attendait à du vilain mais, à mon sens, il ne prévit pas ce qui survint. Il redoutait des difficultés ici et non pas en route.

Une voiture — la nôtre, par le fait — venait de stopper bruyamment dans la cour. Blair en sortit et quelques instants plus tard le second de Standish entrait dans notre chambre.

— Eh bien?

Blair tira deux enveloppes de sa poche et il les tendit à son supérieur. L'une contenait le câblogramme de Mrs. Coatesnash, l'autre celle du chef de la sûreté parisienne. Standish déchiffra hâtivement les deux messages. Incapable de réprimer son impatience, Jack tendit la main et le policier lui remit l'une des feuilles. Je lus par-dessus son épaule :

ELMER LEWIS NE S'EST JAMAIS OCCUPE DE MES AFFAIRES. J'IGNORE COMPLETEMENT CE MONSIEUR. PRIERE CABLER EXPLICATIONS.

LUELLA COATESNASH.

CHAPITRE VII

Il y eut un silence qui se prolongea pendant un long moment. Jack et moi ne quittions pas des yeux la formule imprimée qui aggravait encore le danger de notre situation. Sans être surprise, j'éprouvai un sentiment de colère et aussi beaucoup de découragement.

— Et l'autre câble? demanda Jack en rendant celui de Mrs. Coatesnash à Standish.

— C'est un rapport confidentiel de la police française qui se borne à confirmer ce que vous venez d'apprendre. Mrs. Coatesnash a été interviewée à son hôtel ce matin. Elle ne comprend rien à l'affaire et ne peut expliquer comment Elmer Lewis, un inconnu, s'est servi de son nom.

— Voilà qui me paraît difficile à croire.

Un étranger au pays se permettait de critiquer une Coatesnash! Quel mauvais goût! L'ineffable policier en second auquel Luella n'avait sans doute jamais adressé la parole, se hérissa comme un chat en bataille; Standish prit un air froid et distant. Nous eûmes ainsi un aperçu de ce qui nous attendait dans les jours à venir : chaque fois que nos intérêts affronteraient ceux de Mrs. Coatesnash, la partie serait perdue d'avance.

— Je connais Luella Coatesnash depuis mon enfance. Elle est parfois bizarre, mais il ne me viendrait pas à l'esprit de mettre en doute son intégrité.

Jack se souleva sur son lit.

— Lewis nous a cependant attirés à New-Haven en se servant de son nom! Voilà qui est plus que bizarre...

— C'est vous qui l'affirmez, interrompit Blair.

— Ma femme l'affirme aussi! Pourquoi n'essayez-vous pas de découvrir l'employée qui nous a transmis la communication? Ces filles-là écoutent toutes les conversations...

— Nous avons déjà fait le nécessaire. Le central téléphonique n'a transmis aucune communication interurbaine hier après-midi. Les appels ordinaires ne sont pas notés, mais les deux employées n'ont aucun souvenir d'avoir sonné votre numéro. Or, toutes deux connaissent fort bien leur métier.

Standish lança un coup d'œil désapprobateur à son subordonné.

— Nous ne mettons pas en doute pour l'instant que ce coup de téléphone fut effectivement donné et que Elmer Lewis annonça son intention de venir à Crockford pour le compte de Mrs. Coatesnash. Nous admettrons que Lewis ait menti pour des raisons personnelles... Voyons... où en sommes-nous?

— Au même point qu'hier, dis-je.

— Pas tout à fait, reprit Jack d'un air faussement ingénu. Nous avons innocenté aujourd'hui Mrs. Coatesnash et cela sur la foi d'une seule déposition non contrôlée... L'exploit est digne de mentions, avouez-le!

Standish répondit avec patience.

— Comment voulez-vous que Mrs. Coatesnash reconnaisse le nom d'Elmer Lewis si l'homme l'a emprunté pour les besoins de la cause? Peut-être le connaît-elle sous son vrai nom. D'autre part, elle peut n'avoir jamais entendu parler de lui.

— La famille Coatesnash est une des plus marquantes du Connecticut.

Il serait simple pour un étranger de se renseigner sur Mrs. Coatesnash, d'apprendre son absence et d'en profiter.

— Mais il serait moins facile d'apprendre que nous sommes ses locataires, interrompis-je. Elmer Lewis le savait, il était renseigné sur notre cottage, il connaissait la marque et le modèle de notre voiture...

Standish se tourna vers moi.

— Il est beaucoup plus simple que vous semblez l'imaginer de se renseigner sur quelqu'un. Permettez-moi de vous éclairer : vous habitez Crockford depuis janvier — depuis trois mois — et vous êtes retournés à New-York pendant cette période. Combien de fois?

— Cinq ou six fois.

— Vous avez vu des amis, vous êtes allés au théâtre, au restaurant, dans des réunions. Vous avez parlé. De quoi? De votre vie à la campagne, de votre propriétaire, de ses excentricités... Nombre de gens ont pu savoir que vous viviez dans ce cottage et d'autres vous ont vus circuler dans le roadster gris.

— Mes amis...

— Permettez. Vos amis ont parlé et de bouche en bouche ces renseignements, anodins en eux-mêmes, ont pu arriver aux oreilles de personnes qui ne sont pas vos amis... Etes-vous aussi sûre, maintenant, que Elmer Lewis, un étranger, ne pouvait en savoir long sur votre ménage et sur Mrs. Coatesnash? Assez pour donner ou faire donner par un complice le fameux coup de téléphone?

Troublée par la logique de ce raisonnement, je ne trouvai rien à répondre.

— Vous oubliez un détail important, dit Jack. Jusqu'à hier soir notre maison, notre voiture et notre propriétaire ne représentaient d'intérêt que pour nous. Nos amis sont bavards, certes, mais ils ne manquent pas de sujets de conversation plus palpitants.

Voyant qu'il avait marqué un point, Jack s'empressa de profiter de son avantage. Campagnard dans l'âme, Standish se plaisait à imaginer New-York sous l'aspect d'une ténébreuse métropole où fleurissaient à l'état endémique les plus louches et criminelles machinations.

— Je propose que nous examinions à nouveau la bizarre conduite de Lewis. Nous avons posé en principe qu'il redoutait quelque chose : ainsi s'expliquent le revolver, le faux nom, le déguisement. Mais je ne comprends pas le reste. Pourquoi n'a-t-il pas pris un taxi à la gare? Quel but poursuivait-il en nous induisant par un subterfuge à le chercher à New-Haven? En s'asseyant dans le spider Lewis ne songeait certes pas à simplifier la besogne du meurtrier.

Standish parut impressionné.

— Tout cela est très extraordinaire, je le reconnais. Nous devrions en savoir plus à cette heure. Je suppose qu'il avait de la fortune... Comment se fait-il que ses amis, ses parents ne se fassent pas connaître? Même à New-York, on ne disparaît pas ainsi en transportant cent mille dollars papier.

— Etes-vous sûr qu'il habitait New-York?

— Il en venait. Le chef de train se le rappelle, le porteur aussi. Lewis lui permit de se charger d'une valise et a tenu à porter l'autre, sans doute la valise au trésor.

Standish énuméra ensuite les mesures prises. La presse avait été alertée et le village était déjà rempli de reporters venus de Boston, de New-York et de Philadelphie. La police de New-York avait vérifié, mais sans succès, les faits et gestes de quelques « Elmer Lewis » inscrits dans le Bottin. Leur enquête auprès des grandes banques n'avait pas été plus heureuse. A Crockford, tous les commerçants avaient défilé

***

le corps, exposé chez l'entrepreneur de pompes funèbres, sans parvenir à l'identifier.

— Je persiste néanmoins à croire, dit Jack, que Lewis n'était pas inconnu à Crockford et je suis convaincu que Mrs. Coatesnash le connaissait, sinon sous ce nom, du moins sous quelque autre. Avez-vous prié ses amis de se rendre chez l'entrepreneur?

— Certainement pas, dit Standish. Je n'en vois pas la nécessité. Je me suis mis en rapport avec Darnley et Elliot, les hommes d'affaires new-yorkais qui s'occupent de ses intérêts. Mr. Darnley ne se trouvait pas à NewYork; Mr. Elliott m'a très aimablement proposé de me recevoir quand je le voudrais.

— Soit, dit Jack que l'irritation gagnait, laissons Mrs. Coatesnash. Mais si Lewis ne connaissait personne à Crockford que vint-il y faire? Vous n'imaginez pas qu'il a été tué par un passant?

— Un maniaque, peut-être...

— Un maniaque assez avisé pour jeter son dévolu sur un homme chargé de cent huit mille dollars, interrompit Jack. Lewis a été tué par quelqu'un qui le savait porteur de cette somme et qui entendait s'en emparer. Il a manqué son coup, je n'en veux pour preuve que la valise disparue hier soir et ressuscitée ce matin : elle a été volée par erreur, c'était l'autre qu'il visait. N'est-ce pas votre avis?

Standish ne put s'empêcher de sourire.

— Vous avez l'esprit logique, jeune homme.

Il hésita un moment.

— ...Dans un sens, la deuxième valise n'a pas été une mauvaise affaire pour vous, car je ne vois vraiment pas comment vous auriez pu la déposer à Durham, à moins de vous supposer un complice.

— Je ne m'étonne pas que vous soyez perplexe, dit Jack sèchement. Nous avons retrouvé Lewis à cinq heures et nous sommes arrivés à Crockford peu après six heures. De six heures et demie à deux heures du matin, vous ne nous avez pas quittés. Notre voiture est restée dans le village, nous sommes venus ici en taxi. Durham est distant de cinquante milles. Sans doute avez-vous demandé au chauffeur s'il nous a menés à Durham?

Le sarcasme de mon mari manqua son but.

— Parfaitement. Et j'en ai conclu définitivement que vous n'êtes pas allés à Durham.

Après nous avoir posé quelques questions sur nos relations à New-York, Standish et le fidèle Blair nous quittèrent. En bon mari, Jack s'empressa de passer son irritation sur moi.

— C'est dans le milieu de Luella et non dans le nôtre qu'il faut chercher... Un imbécile le comprendrait. Elle est peut-être un personnage à Crockford, mais elle pourrait être mêlée à quelque louche combinaison ayant cent mille dollars pour enjeu.

Bouillonnant d'indignation, Jack essaya de s'installer pour dormir, mais il ne put trouver ni repos ni sommeil. J'essayai de le distraire, en vain. Vers le milieu de l'après-midi il m'annonça qu'il entendait câbler à Laura Twining.

— Pourquoi faire? Elle montrera la dépêche à Mrs. Coatesnash.

— Ce n'est pas certain. Laura est une sotte, elle affecte l'attitude de l'esclave dévouée, mais j'ai toujours eu l'impression qu'elle nourrissait à l'occasion des pensées de révolte. Nous ignorons son attitude actuelle. J'aimerais qu'elle me confie ses soupçons si elle en a.

— Un câble coûte cher.

— Ce serait peut-être de l'argent bien placé.

— De plus cela nous obligerait à nous rendre au village. Or, il faut que vous restiez couché.

— Quelque chose me dit, grommela mon époux, que moins je resterai au lit mieux cela vaudra.

Je répugnai à aller au village et je me rendis vite compte que mon instinct ne m'avait pas trompée. La manifestation à laquelle Jack et moi fûmes soumis dépassa les limites de l'indécence. Les fenêtres s'ouvrirent, les boutiquiers surgirent sur le pas de leurs portes, les passants s'arrêtèrent, les automobilistes tendirent le cou. Au total, rien que des regards froids, inamicaux.

Au bureau du télégraphe, nous découvrîmes que notre course était inutile. La porte fermée nous rappela que le service télégraphique cesse le samedi à midi dans le village de Crockford.

— Nous câblerons lundi, dit Jack.

— Nour aurions dû rester à la maison.

— Des bêtises... Que nous importe l'attitude de tous ces crétins!

Nous vîmes soudain un visage aimable, celui du docteur Rand. Il nous avait aperçus par sa fenêtre qui donnait sur le square et il s'empressa de venir gronder Jack parce que celui-ci s'était levé. Le médecin l'entraîna chez lui pour le radiographier et me le rendit quelques instants plus tard, l'air moins morose. Hélas! l'incident qui survint ensuite dans l'épicerie fut plus caractéristique du sentiment général : Elsie Crampton achetait des légumes au moment où nous y entrâmes; elle tressaillit en nous reconnaissant et s'empressa de quitter la boutique en abandonnant trois livres de choux sur la balance.

Quelques minutes plus tard, le bureau de poste était pris d'assaut par la moitié de la population du village; ces gens-là s'étaient sans doute découvert un besoin urgent de timbres au moment même où nous allions chercher notre correspondance au guichet. L'employé tendit une lettre à Jack. Je reconnus sur l'enveloppe au timbre français l'écriture pointue et démodée de Luella Coatesnash. Elle ne nous avait jamais écrit. En quel honneur cette missive?

Nous sortîmes du bureau et nous lûmes la lettre dans la voiture, à l'abri des regards indiscrets. Mise à la poste dix jours plus tôt, verbeuse, s'étendant complaisamment sur les beautés de Paris, elle ne nous disait rien de ce que nous aurions tant voulu savoir; une lettre amicale, rien de plus.

— Trop amicale, grommela Jack. Pourquoi diable nous écrit-elle?

Moi aussi je n'en revenais pas, car nos relations avec notre propriétaire n'avaient jamais été très cordiales. Malgré le voisinage, elle ne s'était pas donné la peine de venir nous voir une seule fois en deux mois et maintenant elle nous traitait de « Chers jeunes amis »!

Comment expliquer ce changement d'attitude?

Nous mîmes la lettre de côté et nous l'oubliâmes. Ce fut une erreur. Je crois que si nous avions attaché plus d'importance à ce petit mystère, si nous avions davantage cherché les raisons qui pouvaient pousser Luella Coatesnash à nous écrire, si nous nous étions rappelé plus exactement sa mentalité, nous nous serions évité, ainsi qu'à d'autres, beaucoup de soucis et pire encore.

Le chemin du retour nous fit passer devant les pompes funèbres. Le corps était toujours exposé à l'intérieur du magasin dans l'espoir d'une identification possible et quelques personnes se pressaient sur le trottoir pour regarder à travers les vitres.

— Voilà Harkway, dit Jack tout à coup.

Le policier quittait le magasin. Il nous héla et Jack stoppa.

— Des nouvelles?

— Rien encore. A moins que vous n'appeliez une nouvelle le fait que j'ai été chargé de l'affaire. Standish et moi allons travailler ensemble.

Harkway parlait gaiement, très fier de sa promotion dont le sens ne

m'échappait pas. Il fallait, pour qu'un policier d'Etat s'occupe d'une affaire criminelle, que la police locale réclame de l'aide ou se montre incapable de progresser. Cela voulait dire aussi que Jack et moi ne cesserions d'être maintenus en observation par deux organisations policières rivales.

Fier de sa nouvelle autorité, Harkway nous interrogea au sujet de l'agression commise contre Jack. Standish l'avait mis au courant, mais il désirait voir par lui-même la penderie, la vitre brisée et les empreintes de pas dans le champ. Nous ne pûmes que nous incliner lorsqu'il proposa de nous accompagner.

Au moment où il montait en voiture une femme sortit de chez Brownlee. Le costume de tweed, le chapeau à la mode me parurent familiers. La femme frôla l'auto, nous jeta un regard rapide et passa son chemin. L'affront était manifeste, car je venais de reconnaître Annabelle Bayne.

— C'est étrange... dit Jack, je n'aurais pas cru que la myopie d'Annabelle Bayne fût aussi accentuée.

Il sourit, mais j'éprouvai une désagréable sensation : si désagréable que j'oubliai de me demander ce qu'Annabelle faisait chez l'entrepreneur des pompes funèbres.

Le crépuscule s'étendait sur la campagne lorsque nous nous engageâmes sur la route qui menait au cottage. En passant devant la maison des Olmstead dont les volets clos accentuaient l'apparence mélancolique, nous vîmes John Standish qui fouinait dans la cour.

Il s'approcha de la voiture pour nous parler et l'accueil qu'il fit à Harkway me confirma dans l'opinion qu'il n'avait guère apprécié l'idée d'une aide étrangère.

Harkway engagea la conversation d'un air un peu trop jovial.

— Avez-vous découvert quelque chose, Chef?

— Rien. Je pensais qu'on était peut-être entré dans la maison hier soir, mais il faut croire que non. J'ai examiné les portes et les fenêtres.

Standish était visiblement découragé de n'avoir relevé aucune trace d'effraction et il écarta d'emblée une hypothèse qui lui était venue sans se douter qu'il avait effleuré une partie de la vérité. L'individu caché dans la penderie s'était bien enfui dans la direction de la maison des Olmstead...

Harkway, Jack et moi continuâmes notre route. Le jour tombait rapidement. Les deux hommes voulurent se rendre immédiatement dans le champ, mais j'insistai pour qu'ils fissent d'abord un examen des lieux. Ils regardèrent donc sous les lits, ils inspectèrent tous les placards et ils ne sortirent que lorsque je me déclarai satisfaite.

Le silence régna dans la maison. Je me mis à peler des pommes de terre pour le dîner. Jack et Harkway suivaient les empreintes de pas et se dirigeaient vers le bois, je pouvais les voir par la fenêtre de la cuisine. Ils avaient à peine couvert quelques yards que la sonnerie du téléphone retentit : quatre appels stridents, répétés deux fois. Je courus vers l'appareil. Une voix répondit à la mienne, une voix que je reconnus avec terreur : celle de la veille! Bouleversée, je perdis momentanément l'usage de la parole. Puis je bégayai :

— Attendez un instant... Je ne vous entends pas.

Le téléphone se trouvait près d'une fenêtre qui donnait sur le champ. Je couvris l'instrument avec ma main droite et de l'autre je frappai à coups redoublés sur la vitre. Jack m'entendit, il fit brusquement volte-face et il se mit à courir vers le cottage. Harkway sur ses talons.

La voix reprit :

— Ecoutez. J'ai encore du travail pour vous et votre mari et je ne veux pas que la police s'en mêle. Prenez garde... Ne dites rien, surtout au flic que vous avez ramené de Crockford cet après-midi.

Jack et Harkway firent irruption dans la pièce. Je répondis, dans le même temps que je tendais le récepteur au policier :

— Quel travail? Je ne comprends pas...

Ma ruse échoua, car l'inconnu raccrocha aussitôt et Harkway n'entendit rien.

CHAPITRE VIII

Groupés autour de l'appareil, nous observâmes le silence pendant quelques instants. Puis Harkway dit :

— Mais il n'y a personne au bout du fil, Mrs. Storm. Qui a téléphoné? Pourquoi nous avez-vous appelés?

— C'était la même voix qui m'a parlé hier!

Le policier essaya immédiatement de joindre l'opératrice, mais plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'il obtînt une réponse, le service à la campagne n'était jamais fameux. Il fut alors trop tard pour établir l'origine de l'appel; les deux jeunes filles préposées au central téléphonique de Crockford ne purent donner aucun renseignement précis, excipant de la bousculade à laquelle elles se trouvaient toujours soumises vers l'heure du dîner. Harkway raccrocha non sans leur avoir enjoint de surveiller attentivement notre numéro et de prêter l'oreille à toute conversation d'apparence suspecte.

L'air très déçu, il se tourna vers moi.

— Répétez-moi exactement ce que vous a dit cet homme.

— On m'a prévenue que Jack et moi devions nous attendre à recevoir de nouveaux ordres. C'est tout.

— Quels ordres?

— Je l'ignore. A ce moment la communication fut interrompue.

Harkway eut un geste de dépit.

— Enfin... il est inutile de gémir. Mais c'est malheureux tout de même... Revenons à la voix, Mrs. Storm. Vous sentez-vous en mesure de l'identifier, cette fois? Vous a-t-elle paru plus familière?

Je répondis négativement. Ma conviction du début s'était faite plus forte encore : cette voix, habilement changée pour les besoins de la cause, je l'avais déjà entendue ailleurs. Mais mon esprit refusait d'aller plus loin. En réfléchissant, je me souvins tout à coup d'un détail qui me parut important.

— J'allais oublier... L'inconnu connaissait votre présence, car il m'a recommandé de ne rien dire au « flic ». Comment savait-il que vous étiez ici?

Les yeux de Jack étincelèrent.

— Il a dû nous voir ensemble tous les trois au village...

Nous essayâmes de nous remémorer les noms des personnes que nous avions vues cet après-midi, mais nous nous aperçûmes vite de l'inutilité de nos efforts.

— Cela peut être n'importe quel habitant du village, dit Harkway.

— Oui, répéta Jack. Je n'ai cessé d'être convaincu qu'il s'agit de quelqu'un du village.

Harkway regarda pensivement son complet de serge bleue.

— Et quelqu'un qui a su reconnaître le policier sous mes vêtements civils!

Il partit sur ces mots.

Le dîner manqua d'entrain. Souffrant encore de la tête, ce fut à peine si Jack toucha la nourriture; je mangeai aussi du bout des lèvres. Ce second coup de téléphone succédant si rapidement au premier, l'insolence de mon correspondant anonyme m'avaient profondément troublée. Après le repas, je m'installai sur le divan.

— Etre relancée au téléphone par un assassin, dis-je au bout d'un moment, ne répond pas exactement à mon idéal de vie bucolique et calme!

— Si cela peut vous consoler, répondit Jack avec un demi-sourire, ce n'était sans doute pas l'assassin qui téléphona. C'était notre ami au visage noir, l'homme de la penderie.

— Comment le savez-vous?

— Résolvez seule ce petit problème, Lola. Il est simple.

Je compris vite. La même voix avait lancé les deux appels. Lewis était au courant du premier coup de téléphone. Il nous avait rencontrés à la gare conformément aux instructions données par fil et sans le drame de sa mort il serait venu jusqu'au cottage. Les deux appels émanaient donc du même individu mystérieux qui attendait sa victime, accroupi derrière mes robes.

— Quoi qu'il en soit, reprit Jack, l'homme de la penderie reste une énigme. Lewis n'avait probablement rien à lui refuser, car il faudrait supposer une grande force de persuasion à l'inconnu pour qu'il parvienne à convaincre notre voyageur de bourrer une valise de billets, de parcourir vingt-cinq milles en compagnie d'étrangers et de venir enfin se jeter dans la gueule du loup.

— Vous croyez que cet homme comptait voler Lewis?

— Le voler et l'assassiner.

Je frissonnai.

— ...Je comprends votre sentiment, chérie, mais je crois que Lewis ne valait pas plus cher.

— Vous ne l'avez vu qu'une fois.

— Cela m'a suffi. Il m'a fait très mauvaise impression et de plus un honnête homme ne voyage pas déguisé, sous un faux nom. Il nourrissait quelque vilain dessein que le sort a contrecarré. Mais dans l'alternative, Elmer Lewis n'aurait pas hésité à tuer, j'en suis persuadé. Avouez, Lola, que vous n'êtes pas loin de partager mon avis.

Je fus obligée d'acquiescer. Je me souvins de la réelle aversion que cet homme m'avait inspirée dès le début et je dus convenir qu'on pouvait facilement lui supposer deux ennemis mortels, l'un qui l'avait assassiné et l'autre qui s'était embusqué dans le même dessein. Mais là s'arrêtait mon raisonnement : je n'apercevais aucun lien entre ces deux brumeux personnages, aucun moyen de les identifier; et j'en gardai une indéfinissable sensation de malaise.

Jack me trouva si nerveuse au moment du coucher qu'il me proposa de faire venir Silas de nouveau. Une lampe électrique à la main, Jack me précéda. Je me souviens des senteurs de la nuit comme si je m'y trouvais encore, je me rappelle les silhouettes noires des buis et des ormes qui ornaient les pelouses de l'habitation Coatesnash; on les apercevait en contournant la colline. Des ombres monstrueuses enveloppaient la maison, elle paraissait sinistre, déserte et pourtant redoutable.

Une grille de fer barrait l'allée d'accès, mais elle était purement décorative, car de maigres buissons encadraient les montants de pierre. Jack écarta des branches et par la baie ainsi pratiquée je m'introduisis dans la propriété... Que dirait Mrs. Coatesnash si elle nous voyait! Instinctivement, nous nous hâtâmes de passer devant la maison et nous nous dirigeâmes vers la loge.

Nous dûmes réveiller Silas qui dormait profondément. Il refusa catégoriquement de nous suivre.

— Non, Monsieur, il n'y a rien à faire... Je reste ici.

— Nous prêterez-vous Reuben?

Silas jeta un coup d'œil au petit chien jaune qui nous avait accueillis en aboyant. Jack tira de sa poche un dollar et la cupidité l'emporta. Nous emmenâmes le chien.

Trop fatiguée, je dormis mal, mais je dormis néanmoins.

. . . . . .

Le lendemain — un dimanche — me donna définitivement l'horreur de la presse.

Je n'ai guère parlé des journaux de la métropole. De copieux articles épiloguèrent sur la mort de l'inconnu au cent huit mille dollars; des correspondants spéciaux s'abattirent sur le village, établirent leurs quartiers dans le meilleur hôtel, trouèrent d'innombrables draps en fumant au lit, prirent d'assaut le téléphone et rétablirent définitivement les affaires chancelantes de Mr. Bemis, le marchand de spiritueux. Jouant tous aux détectives amateurs, ils se rendirent parfaitement insupportables.

L'enquête marqua un temps d'arrêt ce jour-là. Sandish et Harkway abandonnèrent le poste de police et s'enfermèrent dans une salle de l'auberge. Le docteur Rand, traité d'« excentrique aux cheveux blancs » par les feuilles publiques, se barricada chez lui et connut la paix.

Quant à Jack et moi, nous subîmes une véritable vague d'assaut, suivie d'un siège. Comme nous refusions d'accorder la moindre entrevue, les reporters se mirent en mesure d'user notre résistance. La sonnette du téléphone retentit si souvent que je fus obligée de décrocher l'appareil, on carillonna sans arrêt à notre porte de dix heures à midi... Une partie de cartes fut engagée dans le garage et je n'ose dire le nombre de bouteilles vides que nous y découvrîmes plus tard.

Nous réussîmes à nous échapper par la porte de derrière. Nous n'avions pas été interviewés, mais on nous avait photographiés : j'ai encore sur le cœur un certain cliché qui me représente en train d'ajuster mon bas. Nous restâmes dehors jusqu'à la tombée du jour et au retour nous constatâmes avec plaisir que la faim avait eu raison de ces messieurs.

Lundi matin, à huit heures, nous reçûmes un coup de téléphone du « Globe ». Cette feuille, une des plus entreprenantes de New-York, avait appris la qualité d'artiste de Jack et désirait que mon mari exécutât pour elle des croquis représentant les diverses personnalités de l'affaire — les deux enquêteurs, le coroner, nous-mêmes et, si possible, un dessin de mémoire de la victime; agacé, Jack allait refuser lorsque j'intervins.

— Demandez le prix qu'ils offrent.

Les négociations reprirent et le directeur du journal souligna que le croquis représentant Elmer Lewis pouvait entraîner une identification. L'argument impressionna Jack et j'avoue que la somme proposée me séduisit. Mais notre enthousiasme tomba quand le « Globe » stipula, en outre, que Jack devait livrer les croquis lui-même : il nous paraissait peu probable que les autorités nous permissent de quitter le pays.

Nous nous rendîmes néanmoins dans le village. Le Dr. Rand se montra de très bonne composition, mais la décision finale dépendait de Standish. Jack lui exposa l'affaire et, à ma réelle surprise, le commissaire autorisa l'expédition.

— Emmenez votre femme si vous le désirez, ajouta-t-il, mais soyez de retour demain à midi.

Je n'en demandai pas davantage. Jack exécuta les croquis, je les trouvai réussis et le cœur léger nous partîmes sur-le-champ pour la grand-ville.

Nous arrivâmes vers le milieu de l'après-midi à la gare de Grand Central. Dès que je respirai à nouveau l'atmosphère fumeuse et familière de la 42e rue, je me rendis compte à quel point New-York manquait à

mon bonheur. Je retrouvai avec joie les grands buildings, je reconnus les mêmes femmes élégantes, emmitouflées de fourrures, les mêmes businessmen affairés aux vêtements bien coupés, les mêmes vendeurs de journaux annonçant à grands cris les éditions du soir. Nous étions encore une fois chez nous, perdus dans la foule anonyme, la foule américaine, la plus tolérante qui soit... Je rencontrai le regard de mon mari.

— C'est épatant, dit-il.

— Epatant!

Il héla un taxi et donna l'adresse du « Globe ». Quant à moi, je me rendis chez un coiffeur. Nous nous retrouvâmes plus tard dans un hôtel pour le thé; tonifié par l'air citadin, Jack me parla avec chaleur de l'accueil enthousiaste qui lui avait été réservé au journal.

— Je me sens très en forme, dit-il. Bravo! Ces ondulations vous vont à ravir. Vous êtes ravissante. Ceci posé, j'ai une idée qui pourrait contribuer à résoudre le mystère de la mort d'Elmer Lewis. Vous souvenez-vous de cette firme d'hommes de loi que Standish citait l'autre jour? La maison Hiram Darnley et Franklyn Elliott, chargée des intérêts de Mrs. Coatesnash. J'ai pensé que nous pourrions aller faire une visite à ces messieurs.

— Pourquoi?

— Pour leur parler de Lewis. A Crockford, Mrs. Coatesnash est une huile, mais à New-York, elle ne compte pas plus que le commun des mortels. La maison Darnley et Elliott est une firme respectable — je me suis renseigné au « Globe » — et je ne crois pas que ces gens-là entraveraient le cours de la justice s'ils soupçonnaient leur cliente. De toutes façons, notre démarche ne peut rien aggraver.

— Certes, répondis-je.

A quoi tiennent les choses...

Les bureaux de Darnley et Elliott occupaient le vingtième étage d'un grand building. Les tapis épais, le choix des gravures qui décoraient les murs et, luxe suprême, le soleil qui entrait par les fenêtres, témoignaient à la fois de la fortune et du goût des patrons.

Dans la pièce de réception, une très jolie secrétaire tapait des lettres. Jack demanda Mr. Hiram Darnley.

— Mr. Darnley n'est pas à New-York.

— Dans ces conditions, voulez-vous m'annoncer à Mr. Elliott?

La jeune personne sourit.

— Mr. Elliott n'est pas en ville, non plus. Nous l'attendons à quatre heures.

Je doutais déjà de notre mission, mais Jack avança une chaise et me fit signe de m'asseoir.

A quatre heures précises, la porte s'ouvrit et un homme de petite taille, assez gros mais très alerte, pénétra dans la pièce. La secrétaire se leva.

— Bonjour, Mr. Elliott. Ces personnes vous attendent.

— Je ne peux être dérangé en ce moment. J'ai trop à faire... Priez-les de passer un autre jour.

Elliott disparut et la jeune fille nous adressa un regard apitoyé. Jack, qui n'avait pas bronché depuis l'entrée du solicitor, me dit soudain à voix basse :

— Avez-vous reconnu Elliott? Je l'ai vu à New-Haven ce matin, à la gare... Il prenait le train de Crockford.

Une sonnerie téléphonique retentit sur le bureau de la secrétaire. Elle écouta, prononça quelques mots. Puis, à Jack :

— Rappelez-moi votre nom, je vous prie? A quel sujet voulez-vous voir Mr. Elliott?

— Je m'appelle Jack Storm. C'est personnel.

La jeune fille transmit ce renseignement, puis elle raccrocha, l'air étonné.

— Mr. Elliott peut vous accorder un quart d'heure.

La secrétaire nous fit entrer dans une pièce richement meublée. Franklyn Elliott, jambes croisées, était assis derrière un magnifique bureau ancien.

Il n'était pas seul. Une femme aux cheveux grisonnants, visiblement une employée, pleurait, assise sur une chaise. Elle pétrit son mouchoir, se leva et sortit en titubant. Elliott ne jugea pas nécessaire de fournir une explication.

J'observai son visage rond, d'aspect assez agréable. Il portait la tête haute, une tête un peu forte pour son corps et chauve.

— Veuillez vous asseoir. Que puis-je faire pour vous?

Nous nous assîmes. Jack hésita. L'air poliment intéressé, le solicitor attendait. A cet instant, il le reconnut plus tard, mon mari se sentit violemment tenté de partir sans prononcer le moindre mot et je l'eus volontiers suivi, comprenant, mais un peu tard, l'absurdité de notre démarche. Exprimer nos soupçons concernant Luella Coatesnash à cet homme! Mais il ne dirait rien, même et surtout s'il détenait quelque renseignement accablant pour sa cliente et partant utile pour nous...

— Eh bien! Mr. Storm?

Jack se décida enfin.

— Je suppose que vous avez lu les journaux. Un homme prétendant se nommer Elmer Lewis a été assassiné dans ma voiture; il transportait une forte somme. A l'heure actuelle, je suis le suspect numéro 1. Le crime remonte à deux jours et la police, jusqu'à présent, n'a rien pu faire... Elle n'a même pas identifié la victime.

— Vous faites erreur, Mr. Storm.

— Comment?

— Elmer Lewis est identifié.

— Quand? Par qui? Comment le savez-vous?

Elliott nous regarda fixement.

— Je reviens de Crockford où j'ai identifié le corps cet après-midi même. Elmer Lewis était Hiram Darnley, mon associé.

CHAPITRE IX

Nous n'appréciâmes le talent d'Elliott que dans le train qui nous ramenait à Crockford. Il avait appris par notre bouche tout ce que nous savions, mais nous n'avions rien pu lui soutirer. Pourquoi Hiram Darnley s'était-il fait passer pour Elmer Lewis, pourquoi transportait-il cent huit mille dollars en billets, pourquoi prétendait-il traiter une affaire pour le compte de Mrs. Coatesnash — autant de questions auxquelles Elliott répondit en excipant de son ignorance. Jack essaya de le faire parler, mais sans succès.

— Votre associé ne se confiait donc pas à vous?

— J'étais malheureusement absent lorsque Hiram quitta le bureau vendredi.

— Vous ignorez donc le but de son expédition à Crockford.

— Totalement. Mais je me suis empressé de questionner la secrétaire de Hiram, Miss Willetts. Vous l'avez vue, la nouvelle l'a bouleversée. Elle prétend qu'il n'a reçu aucune communication de Mrs. Coatesnash au bureau.

— Et chez lui?

— Il habitait le Chatham Club. Je pense que la police procédera aux vérifications nécessaires. Pour ma part, je doute fort que Mrs. Coatesnash ait communiqué avec Hiram après son départ de New-York. Nous l'avons vue tous deux le jour de son embarquement — par le fait j'assistai au départ du bateau — et à ce moment ses affaires étaient parfaitement en ordre. C'est notre maison qui s'occupe de ses intérêts et il me semble incroyable que Mrs. Coatesnash ait pu charger mon associé d'une mission confidentielle; d'autre part, je n'imagine pas qu'il ait pu vous le laisser entendre. Tout cela me paraît fantastique et une pareille conduite ne ressemble guère à Darnley.

— L'argent, dit Jack. D'où venait-il?

— Sans doute de son compte en banque.

Jack hésita.

— Ceci est très important pour moi, Mr. Elliott. Serait-il possible que l'argent appartînt à Mrs. Coatesnash?

L'urbanité d'Elliott subit une éclipse.

— Certainement pas! Ce que vous suggérez est invraisemblable! En premier lieu, nous n'avons pas la procuration de Mrs. Coatesnash, Hiram ne pouvait donc rien tirer sur son compte. En second lieu, il possédait une belle fortune personnelle.

Lassé tout à coup par nos questions, Elliott se leva pour nous indiquer que sa patience et l'entrevue étaient parvenues à leur fin. Il nous accompagna jusqu'à la porte.

— Le meilleur conseil que je puisse vous donner, Mr. Storm, est de laisser la conduite de l'enquête aux mains de la police. Les amateurs ne parviennent qu'à agacer les personnes qui n'ont ni le temps ni le goût de se prêter à ces fantaisies.

Découragés, Jack et moi nous rabattîmes sur les journaux. Quoique les manchettes annonçassent la nouvelle de l'identification, les articles consacrés à la carrière de l'homme de loi ne présentaient aucun intérêt. Hiram Darnley aurait mené une vie exemplaire. Son étude comptait parmi les plus considérées de New-York, il appartenait à des clubs très fermés... A cinquante-deux ans, rien dans sa vie qui autorisât le moindre soupçon.

Nous abandonnâmes les journaux dans le train, convaincus que la véritable histoire de Hiram Darnley n'avait jamais été imprimée. Nous arrivâmes très tard au cottage et nous fûmes surpris d'y trouver Standish et Harkway qui nous attendaient devant la porte. Les deux policiers accueillirent très froidement les commentaires de mon mari au sujet de l'identification de Lewis. Ils nous suivirent dans la maison.

Très fatiguée, je m'excusai et fis mine de quitter la pièce.

— Un instant, dit Standish. J'ai à vous parler.

Je le dévisageai, surprise par la sévérité du ton et très troublée, je l'avoue. Il nous avait traités le matin avec tant de courtoisie! Ce fut Jack qu'il interrogea le premier.

— J'ai cru comprendre que vous alliez à New-York pour y livrer des dessins?

— Parfaitement.

— Alors, pourquoi avez-vous rendu visite à Elliott cet après-midi?

Jack eut un haut-le-corps.

— Comment le savez-vous?

— Vous ne le niez pas?

— Je l'ai vu, certes. Mais comment... Nous faites-vous suivre?

Standish ne répondit pas à cette question, mais ce qu'il dit ensuite nous stupéfia.

— J'ai essayé de jouer franc jeu avec vous, Mr. Storm, mais je vous conseille vivement de renoncer à me cacher des faits que j'ai le droit de connaître... Samedi, vous avez reçu ici un deuxième coup de téléphone.

Votre femme a déclaré à Harkway que la communication avait été interrompue...

Il se tourna vers moi.

— ... Vous avez menti, Mrs. Storm. Pourquoi? Vous savez parfaitement qu'on vous a donné l'ordre de vous rendre chez Franklin Elliott. Dans quel dessin? Que s'est-il passé à l'étude?

Sidérée, je ne pus que rconnaître le caractère plausible de ce raisonnement. Notre expédition à New-York, venant sur le mystérieux coup de téléphone, le fait que nous n'avions pas mentionné Elliott pour la bonne raison que nous ne songions pas alors à lui rendre visite... D'autre part, la police soupçonnait-elle le solicitor de complicité dans le meurtre de son associé? Autrement, pourquoi Standish tenterait-il d'établir un lien entre nous trois?

Jack répéta mot pour mot notre conversation avec Elliott et il expliqua de son mieux l'impulsion soudaine qui nous avait conduits chez l'homme de loi. Mais le policier n'accorda visiblement aucun crédit à ses paroles. Son départ solitaire nous en fournit la preuve, car Harkway resta, sans qu'aucune explication fût jugée nécessaire.

L'enquête devait avoir lieu jeudi et nous comprîmes que nous allions être « gardés à vue », au moins jusqu'au verdict. Une situation désagréable au possible quoique Harway, je l'avoue, s'efforçât de ne pas nous gêner. Mais au moment du déjeuner, mercredi, je mis le sujet sur le tapis.

— Pourquoi soupçonnez-vous Franklyn Elliott?

— Je ne dirai pas que je le soupçonne, répondit-il prudemment. Mais nous avons l'impression qu'une conspiration a été ourdie et une conspiration suppose quelques personnes...

Son regard laissa entendre que nous pourrions être du nombre.

— Une conspiration! s'écria Jack. Vous croyez que le meurtrier avait un complice? Sur quoi vous fondez-vous? Nous connaissons déjà l'existence de deux complots : deux personnes voulaient tuer Darnley et vous éprouvez le besoin d'en imaginer une troisième!

— Pas forcément. Standish suppose, et cela n'a rien d'invraisemblable, que l'homme de la penderie et le meurtrier ont pu être complices à l'origine.

— Je ne saisis pas. Darnley fut assassiné longtemps avant notre arrivée au cottage. Or, le faux nègre l'ignorait, car il n'aurait pas attendu s'il l'avait su. Je ne vois rien là qui rappelle le travail par équipe.

— Le meurtrier a peut-être trahi son complice, dit Harkway. Cent huit mille dollars... cela fait beaucoup d'argent... Peu respectueux des conventions établies, l'homme aura préféré garder tout pour lui.

L'hypothèse se tenait fort bien et je vis que Jack en était frappé.

— Mais vos présomptions doivent être fondées sur quelque chose?

— Uniquement sur l'attitude d'Elliott. Personnellement, je le crois innocent. Il n'a rien pu ou voulu nous apprendre sur le compte de son associé; de plus, il semblait très désireux de nous voir classer l'affaire.

Je me sentis déçue.

— Avait-il une raison pour désirer la mort de Darnley?

— Aucune, répondit vivement Harkway. Standish a fait une enquête auprès du personnel de l'étude. Il paraît que Darnley était le principal associé; très répandu dans le monde, il rabattait de nombreux clients. A première vue, il semble qu'Elliott aurait dû souhaiter avant tout que Darnley vive — et que nous parvenions à coffrer le meurtrier. Peut-être ne désire-t-il pas nous le voir arrêter. En tout cas, il est bien décidé à ne pas nous aider.

Je demandai si Elliott avait un alibi pour la nuit du crime, ce qui provoqua l'hilarité de Harkway.

— On ne pose pas des questions pareilles à un solicitor aussi huppé.

Par le fait, il nous a spontanément raconté qu'il était à la chasse dans les monts Catskill où il possède un petit pavillon, et ce pavillon se trouve à deux cent quatre-vingt-dix milles d'ici. Une fichue distance!

.....

Jeudi arriva enfin, une belle journée ensoleillée. Harkway, Jack et moi partîmes ensemble pour assister à l'enquête. Longtemps avant d'arriver à destination, nous dûmes abandonner la voiture et marcher. Les amateurs de sensations fortes étaient venus en foule à Crockford et encombraient aussi bien les rues que les trottoirs.

Nous pénétrâmes dans la maison commune à deux heures un quart. La séance devait avoir lieu dans la salle du premier étage et le public, Dieu merci, ne serait pas admis. Nous prîmes place dans la pièce réservée aux témoins. Dennis Clark, le garçon épicier, était assis près de la porte. Plus loin, je remarquai une femme sans âge que je ne reconnus pas immédiatement; tête penchée, elle pleurait silencieusement dans son mouchoir.

— La secrétaire de Darnley, murmura Harkway. Anita Willetts. Elle est venue confirmer l'identification.

Je me rappelai la personne éplorée que j'avais vue chez Elliott.

— Où est Elliott? demandai-je.

— Il nous a fait dire ce matin qu'il était souffrant. Miss Willetts le représente.

— Je le croyais tenu de venir.

— Non. Au point où nous en sommes, il a le droit de refuser de quitter l'Etat de New-York. Une enquête de coroner n'est pas un procès.

Nous nous assîmes et le policier nous quitta pour monter au premier.

— Je vais voir ce qui se passe, dit-il.

Je m'approchai d'un guéridon sur lequel étaient posés une coupe et un verre. Anita Willetts pleurait toujours... En passant devant la pauvre fille, je vis qu'elle faisait le geste de chercher un autre mouchoir; je glissai le mien dans sa main. Elle leva sur moi ses yeux rougis par les larmes et après une courte hésitation, elle accepta.

Je remplis un verre d'eau et bus lentement.

— Vous êtes Lola Storm, n'est-ce pas? dit Miss Willetts au bout d'un instant.

J'inclinai la tête et j'allai regagner ma place lorsqu'elle eut un geste qui m'étonna; elle me prit la main et la serra.

— Asseyez-vous, ma chère. Je suis convaincue que ni vous ni votre mari n'avez assassiné Mr. Darnley.

Elle avait évidemment adoré cet homme et je me sentis très touchée.

— ... Si vous aviez voulu le tuer, ajouta-t-elle sans finesse, il eût été plus simple d'attendre votre arrivée au cottage... Excusez-moi, mais il est certain que ce rendez-vous à la gare était étrange. D'autre part, Mr. Darnley se conduisait si bizarrement depuis quelque temps que je ne peux m'empêcher d'ajouter foi à votre version. Dans une certaine mesure, je me sens responsable de sa mort.

— Responsable!

— A cause de l'argent qu'il transportait, dit Miss Willetts, visiblement heureuse de pouvoir enfin s'épancher. Depuis quinze jours, il me faisait encaisser journellement des chèques à son nom dans les différentes banques où il avait des comptes. Par son attitude, Mr. Darnley m'inquiétait fort; il me recommandait de ne parler à personne des sommes importantes que je lui rapportais ainsi, et surtout pas à Mr. Elliott. Mon appréhension ne fit qu'augmenter et lorsqu'il m'annonça enfin qu'il partait en voyage, j'eus le pressentiment d'un malheur.

— Vous saviez qu'il se rendait à Crockford? m'écriai-je.

— Non, Mrs. Storm. Il me dit qu'il allait à Chicago.

Elle ne m'apprit pas grand-chose d'autre. Au moment de son départ, Hiram Darnley lui était apparu tel qu'elle l'avait toujours connu, le visage barré par une courte moustache et fort élégamment vêtu.

— Je n'imagine pas comment il a pu se résoudre à porter les vêtements que l'on m'a montrés ici, ajouta la pauvre fille.

Elle fut bientôt appelée au premier pour apporter son témoignage. Dennis Clark la suivit de près. Il était quatre heures lorsque Harkway apparut et fit signe à Jack de monter.

Je me levai aussi. Je n'ignorais pas que ma présence dans la salle d'audience pouvait être contestée, mais j'étais décidée à m'imposer si possible. Fort heureusement, Harkway ne dit rien et le Dr. Rand, assis sur une estrade, fit semblant de ne pas me voir.

La pièce me parut petite, sombre et pauvrement meublée. Les rideaux étaient tirés et une seule ampoule électrique éclairait la scène. Mais l'appareil de la justice est toujours impressionnant, même dans un décor ingrat.

Jack prêta serment. Puis il répondit aux questions du Dr. Rand avec beaucoup de naturel, comme s'il se trouvait en tête-à-tête avec lui et je fus convaincue que son attitude impressionnait favorablement le jury.

— Cela va très bien, murmura Harkway.

Tout en me parlant, le policier fixait une porte qui s'ouvrait près des stalles réservées aux membres du jury.

— Quelle est cette porte? murmurai-je à mon tour.

— C'est celle de la chambre des délibérations. Je l'ai fermée deux fois déjà, or elle ne cesse de s'ouvrir.

Il traversa la pièce sur la pointe des pieds, il ferma la porte et s'adossa contre le vantail. Jack disait :

— C'est par l'entremise de Luella Coatesnash que j'ai connu Hiram Darnley... C'est elle qui me l'a envoyé... Je l'ai cru alors et je le crois toujours...

— Un instant, dit le Dr. Rand. Je dois communiquer ceci au jury.

Il se mit à lire le texte d'un câblogramme, reçu la veille de Paris :

« Je n'ai pas prié Darnley de téléphoner aux Storm ni de se rendre à Crockford. Je ne comprends rien à son attitude ni à l'usage qu'il a fait du nom de Lewis. Je n'ai pas communiqué avec Darnley depuis mon départ des Etats-Unis. Luella Coatesnash. »

Jack pâlit.

— Ce texte est mensonger! s'écria-t-il. C'est inimaginable! Je proteste...

— Calmez-vous, dit Rand. Il ne sert à rien de...

Lui aussi s'interrompit. Les membres du jury s'étaient levés et la salle se remplit soudain de tumulte. Au début, je ne pus voir ce qui arrivait, puis je m'aperçus que la porte dans le mur était ouverte et l'instant d'après Harkway surgit de la petite pièce. Il tenait au collet une personne qui écoutait évidemment derrière la porte : une femme. Elle cessa enfin de se débattre et je reconnus Annabelle Bayne.

Il y eut un silence dû à la stupéfaction générale. Puis le Dr. Rand s'écria d'une voix étranglée par la fureur :

— Que faisiez-vous là?

Annabelle Bayne remit de l'ordre dans ses cheveux.

— J'écoutais aux portes, parbleu!

Avant que le coroner pût répondre, elle se tourna vers Jack et l'apostropha :

— ... Quant à vous, mon garçon, je désirais savoir jusqu'où vous iriez. Vous n'avez pas honte de salir une vieille dame qui n'est même pas présente pour se défendre! Si c'est tout ce que vous avez trouvé pour

sauver votre tête, permettez-moi de vous exprimer mon dégoût pour la bassesse du procédé!

Je n'ai jamais vu pareille expression dans les yeux d'un être humain.

CHAPITRE X

Annabelle Bayne tourna les talons et se dirigea vers la porte. Mais le Dr. Rand, fort en colère, la rappela vertement à l'ordre.

— Revenez! Je n'ai pas encore fini avec vous!

Jack termina sa déposition dans l'inattention générale. Tous les yeux étaient fixés sur Annabelle.

— Voulez-vous vous approcher maintenant, Miss Bayne, dit le Dr. Rand, et nous expliquer ce que vous faisiez dans cette pièce réservée, comme vous le savez, aux délibérations du jury. Vous avez commis une faute grave... Nous vous écoutons.

— Je vous l'ai déjà expliqué, répondit-elle sur un ton plein d'arrogance. Luella Coatsnash est une de mes très vieilles et très chères amies et j'étais résolue à apprendre ce que cet individu...

Elle désigna Jack.

— ... colportait sur son compte. Des mensonges que je lui ferai rentrer dans la gorge! Luella connaissait à peine Hiram Darnley bien qu'il fût son homme d'affaires...

— Expliquez-vous, je vous prie.

— Expliquer quoi?

J'eus l'impression que le témoin regrettait ses dernières paroles.

— Connaissez-vous Darnley? Vous venez de nous laisser entendre que vous le connaissiez mieux que Mrs. Coatesnash. Comment cela se fait-il?

— Ah! Eh bien! Darnley est venu voir Mrs. Coatesnash à Crockford. Je fis sa connaissance et il me fut violemment antipathique. Malgré la confiance absolue que lui témoignait mon amie, je le trouvai froid, désagréable et assez sot.

— A quelle époque cela se passait-il?

— Il y a fort longtemps, en juin 1920. Mr. Darnley était venu assister à l'enterrement de Jane Coatesnash.

Harkway, qui écoutait attentivement, s'approcha soudain du coroner et lui murmura quelques mots à l'oreille. Rand tressaillit et reporta son attention sur Annabelle Bayne.

— Avez-vous vu le corps de Hiram Darnley?

Elle commençait déjà à formuler un mensonge lorsque ses yeux bruns rencontrèrent les miens et de cet échange de regards naquit un souvenir. Elle eut un moment de trouble évident puis elle se ressaisit.

— Oui... parfaitement... Je suis entrée un instant chez Brownlee samedi. Je n'y pensais plus...

Un lourd silence suivit ces mots. Le coroner reprit d'un air grave :

— Darnley n'a pas été identifié avant lundi matin. Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressée à la police dès samedi?

— Je n'étais pas en mesure de l'identifier.

— Comment?

— Je ne l'ai pas reconnu, dit-elle. Je ne l'avais pas vu depuis quinze ans... Il n'avait rien de frappant. Je ne l'aurais certainement pas reconnu si je l'avais rencontré dans la rue...

Je savais qu'elle mentait et le Dr. Rand partageait certainement mon opinion, mais il ne put, malgré tous ses efforts, obtenir qu'elle revînt sur cette déclaration. Elle partit enfin.

A cinq heures, les membres du jury se retirèrent pour délibérer et vingt minutes plus tard rendirent le seul verdict possible : Hiram Darnley était mort assassiné par un ou plusieurs inconnus.

Quelle était, dans le fond, l'opinion de ces braves jurés de campagne? La plupart d'entre eux nous croyaient sans doute coupables, Jack et moi, mais quelques-uns devaient penser avec moi qu'Annabelle Bayne aurait pu en dire davantage si elle l'avait voulu. A l'imitation de tous les jurés, ceux-ci bavardèrent et il me sembla que l'opinion publique nous considéra par la suite avec moins de défaveur.

Standish, que nous rencontrâmes en bas dans le hall, nous félicita sans beaucoup d'enthousiasme et nous laissa entendre néanmoins que la « surveillance protectrice » exercée sur nos personnes allait cesser.

Harkway vint dîner avec nous à l'auberge Bally-Ho, en qualité d'invité, cette fois, et non plus de gardien. La conversation roula sur Annabelle Bayne.

— Pourquoi me hait-elle ainsi? demanda Jack. Comment se fait-il qu'elle soit si liée avec Mrs. Coatesnash? A première vue, rien ne semble devoir les rapprocher.

Le policier nous regarda avec curiosité.

— N'avez-vous pas entendu parler de Jane Coatesnash? Annabelle Bayne était sa grande amie. Après la mort de Jane, Annabelle devint l'amie intime de la mère. C'est une amitié bizarre, dans le fond.

Je m'étonnai qu'elle eût duré quinze ans.

— Vous ne connaissez donc pas l'histoire? reprit le policier qui se versa une tasse de café. Jane Coatesnash mourut noyée. Pensionnaire au collège Mather, elle en était partie un jour pour faire des courses. Vêtue d'un beau manteau de fourrure, elle se rendit dans la ville voisine. A partir de ce moment, elle disparut. Au bout de vingt-quatre heures, la directrice du collège prévint Mrs. Coatesnash qui se rendit immédiatement à Mather, accompagnée d'Annabelle Bayne. Des recherches intensives eurent lieu; la mère, affolée, dépensa des milliers de dollars, mais les meilleurs détectives des Etats-Unis ne purent qu'enregistrer un échec. Disparue en février, des pêcheurs retrouvèrent son corps en juin, cinq mois plus tard, dans la rivière Connecticut.

Jack demanda :

— Un crime? Un accident? Un suicide?

— Le corps avait séjourné dans l'eau depuis des semaines, répondit Harway en haussant les épaules. La version officielle fut nécessairement celle d'une mort accidentelle. La jeune fille fut identifiée par son dentiste; on retrouva aussi un bracelet. Jane Coatesnash s'était noyée. Tous en furent convaincus, tous, sauf la mère... Il faut reconnaître l'existence d'un détail troublant : le manteau de fourrure resta introuvable, malgré toutes les recherches entreprises. J'apprends que Mrs. Coatesnash, l'âge venant, déraille un peu sur ce sujet et qu'elle s'attend à voir sa fille surgir d'un moment à l'autre sous l'aspect qu'elle avait quinze ans plus tôt.

Harkway nous quitta peu après. Jack et moi restâmes à bavarder quelque temps. Nous essayâmes d'établir un lien entre ce drame vieux de quinze ans et le meurtre de Hiram Darnley. J'ignore pourquoi nous imaginions qu'un tel lien pût exister, mais notre instinct ne nous trompait pas, quoique nous mîmes longtemps à trouver le rapport.

Nous revînmes silencieusement à la voiture.

Jack proposa de prendre la route de la mer pour rentrer. Le trajet serait plus long, mais je fus séduite par le clair de lune. Nous étions encore loin de la saison d'été et la plage n'exprimait actuellement qu'une

profonde et romantique mélancolie. Les seules lumières qu'on apercevait provenaient d'une haute maison grise, bâtie au milieu d'un parc et dominant le paysage désert.

Jack freina brusquement. Il venait d'éviter de justesse une petite voiture dépourvue de feux arrière et garée le long de la chaussée. Je lui saisis le bras.

— Qui est-ce? Regardez, Jack.

Jack m'obéit. Un homme de petite taille, assez gros et chargé d'une valise, marchait devant nous sur la plage. Impossible de le reconnaître à cette distance, mais il me semblait l'avoir déjà vu. Nous sortîmes tous deux de l'auto. L'homme pénétra dans le parc de la grande maison grise. Nous approchâmes un peu et nous le vîmes gravir le perron et soulever le heurtoir. Annabelle Bayne vint lui ouvrir, nous la reconnûmes clairement à la faveur de la lumière qui illumina la scène tout à coup et nous identifiâmes son invité dans le même temps.

C'était Franklyn Elliott.

CHAPITRE XI

Franklyn Elliott!

Ainsi, après avoir excipé d'une indisposition pour ne pas assister à l'enquête, il se rendait ouvertement à Crockford! Ouvertement? Peut-être pas. Il m'avait semblé remarquer un je ne sais quoi de furtif dans l'allure du solicitor et très certainement Annabelle Bayne l'avait accueilli dans la maison avec une hâte plus que suspecte.

Nous revînmes près de notre voiture. Jack fit halte devant l'autre auto — un roadster jaune. A la lueur d'une allumette, il vérifia que les initiales d'Elliott se trouvaient bien sur la porte.

Jack me proposa de continuer notre route et d'aller nous embusquer un peu plus loin. L'attente n'excéda guère une demi-heure : soudain le roadster jaune passa en trombe. Nous nous lançâmes à sa poursuite et nous nous trouvâmes bientôt au centre du village endormi.

Elliott stoppa devant l'auberge Bally-Ho. Nous nous arrêtâmes de l'autre côté de la rue. Il était onze heures passées et le restaurant était fermé depuis longtemps; le hall, dans lequel nos regards plongèrent à travers la grande baie vitrée, était vide à l'exception de l'employé de la réception qui bâillait, affalé sur une chaise.

Le solicitor descendit de sa voiture et entra dans l'hôtel, chargé de deux valises. Il réveilla l'employé, un certain Bill Tevis, que Jack connaissait vaguement, et les deux hommes engagèrent une courte conversation; puis Elliott monta le grand escalier et disparut.

Bill Tevis sortit et s'installa au volant de la voiture jaune.

— Hé, Bill! Où allez-vous?

Surpris, Bill répondit néanmoins sans se faire prier.

— Au garage. Je vais remiser la voiture d'un client.

— Vous connaissez ce monsieur?

— Bien sûr. En quoi cela vous concerne-t-il?

— Ecoutez, mon vieux, dit Jack après un instant d'hésitation. J'ai remarqué quelque chose d'anormal : votre client ne s'est pas inscrit sur le registre. Or, vous savez que vous n'aviez pas le droit de donner une chambre à Mr. Elliott dans ces conditions.

L'employé lui lança un regard de défi.

— Il a pris ma chambre, donc il est mon invité et non pas un client de l'hôtel.

— Mais pourquoi êtes-vous convenus d'un pareil arrangement?

— Parce que je suis content de ma place. L'auberge appartient à Mrs. Coatesnash, si cela peut vous intéresser. Elliott est son solicitor.

— Il ne vous a fourni aucune explication?

— Il préfère que sa présence ne soit pas connue avant demain, car la police pourrait s'étonner qu'il n'ait pas paru à l'enquête. Elliott m'a dit qu'il était ici pour affaires personnelles.

Nous ne pûmes rien tirer d'autre de ce garçon.

Très surpris, nous rentrâmes nous coucher.

Le lendemain matin, nous nous jetâmes sur les journaux; tous relataient en détail la séance de l'enquête et je fus étonnée de voir que, malgré le huis clos, rien n'avait échappé à ces messieurs de la presse, pas même l'incident Bayne. Mais le « Globe » de New-York imprimait une nouvelle sensationnelle. Un journaliste avait retrouvé dans une ruelle du Bronx (1) la boutique où Darnley s'était refait une personnalité; le revendeur, un petit juif inquiet, se rappelait nettement le gentleman élégant qui, le 20 mars, vint troquer chez lui ses vêtements du bon faiseur pour de vieilles hardes. Le « Globe » reproduisait la photographie du costume portée par l'homme de loi et que le revendeur possédait encore.

A la réflexion, nous comprîmes que la nouvelle était intéressante, sans plus. Elle précisait de façon indiscutable le caractère louche de l'expédition entreprise par Darnley. Mais quel était le but de cette expédition? Mystère.

Sept jours s'étaient écoulés depuis le crime et nous en étions toujours au même point. Abandonnant le domaine de l'hypothèse, nous nous tournâmes alors vers le tangible. Deux personnes s'imposaient à notre attention : Annabelle Bayne et Franklyn Elliott devaient posséder nombre de renseignements qui pouvaient nous aider à mieux comprendre l'affaire. Nous essayâmes d'envisager un moyen de puiser à ces deux sources, mais comprîmes aussitôt l'inutilité de cet effort : à New-York, Elliott nous avait éconduits poliment, et quant à demander une interview à Miss Bayne, autant essayer d'interroger un chat sauvage de l'Arkansas!

Je ramassai les journaux épars et je les emportai à la cuisine. Silas sortit à l'improviste de l'escalier de la cave; comme d'habitude, il venait nous extorquer de l'argent. Pour me tranquilliser un peu, nous avions résolu de garder Reuben moyennant une rétribution journalière de vingt-cinq cents; son maître venait nous en réclamer cinquante.

— Mais vous avez accepté vingt-cinq.

— Que voulez-vous, Mrs. Storm, le chien me manque énormément; on est très isolé là-haut, surtout la nuit.

Jack prétendait que Silas ne goûtait guère sans doute la société de deux criminels supposés. Quant à moi, je commençais à être fatiguée par ses façons : il avait pris l'habitude de se faufiler sans bruit dans la cuisine et de rester planté là sans mot dire jusqu'à ce que je le découvrisse. J'éprouvais un véritable malaise à l'idée d'être constamment épiée.

Après discussion, nous tombâmes d'accord sur trente-cinq cents par jour pour avoir le droit de conserver Reuben, Silas gardant le privilège de pouvoir rompre le contrat à volonté; le marché conclu, il s'éloigna soucieux et mécontent.

J'étais en train de jouer à la balle avec le chien, vers quatre heures, lorsqu'une élégante voiture stoppa devant la maison. Annabelle Bayne en

(1) Quartier de New-York.

****

sortit et elle traversa lentement la pelouse. Lâchant ma balle, je la contemplai, stupéfaite. Elle me dit avec un rire un peu forcé :

— Je vous en prie, laissez-moi parler avant de me chasser d'ici. Je suis venue vous présenter des excuses pour ce qui s'est passé hier. Voulez-vous me pardonner?

Je restai sans voix. Jack sortit du cottage et fut, comme moi, cloué sur place par la stupeur. Elle s'approcha de lui et répéta ses étonnantes excuses. Hier elle le haïssait et aujourd'hui elle semblait rechercher son amitié! Mon mari eut la présence d'esprit de se souvenir que nous désirions obtenir un entretien avec Annabelle et il l'invita à entrer chez nous, ce qu'elle accepta d'enthousiasme.

— Quel charmant intérieur! fit-elle. Mrs. Storm, vous avez un goût exquis.

— Ce n'est pas moi, mais bien Mrs. Coanesnash qui mérite le compliment. Le cottage est loué meublé. Vous connaissez la maison?

— Dites que j'y ai presque vécu dans mon enfance, je venais jouer ici chaque jour avec mon amie Jane Coatesnash. Le cottage appartenait alors à sa tante. Il y avait dans les mansardes de vieux coffres remplis de robes ridicules et nous adorions nous déguiser... Vous savez combien les enfants aiment cela. Voulez-vous me permettre d'évoquer des souvenirs? Cela me ferait tant de plaisir!

Sans attendre ma réponse, elle passa son bras sous le mien et nous entreprîmes le tour du propriétaire. Elle visita les mansardes et ouvrit les vieux coffres; dans la cave, elle me montra la théière dont l'infortunée Jane et elle-même s'étaient si souvent servies.

— Comme nous nous amusions! dit-elle en soupirant.

Nous entrâmes enfin dans la chambre à coucher. Annabelle n'y retrouva aucun souvenir; néanmoins, elle s'attardait dans la pièce, examinant les portes à la dérobée. Elle s'approcha enfin de la penderie.

— Est-ce ici que s'est caché votre voleur?

— Qui vous a dit que nous avions eu la visite d'un malfaiteur?

Elle sourit d'un air amusé.

— On voit que vous ne connaissez pas la mentalité villageoise. Croyez-vous donc que l'on puisse garder un secret dans un trou tel que Crockford?

— Vous êtes donc au courant?

— Une douzaine de personnes m'ont raconté votre aventure.

Nous revînmes dans le living-room. Elle s'assit avec grâce sur le divan. Jack et moi, nous échangeâmes un regard chargé de perplexité. Annabelle n'était point sotte, mais si elle espérait nous convaincre du but purement amical de sa visite, elle avait échoué. Qu'attendait-elle donc du jeune ménage Storm?

Nous le sûmes bientôt.

— Vous êtes en plein gâchis, moi aussi. Depuis...

Elle esquissa un sourire.

— ... Depuis cet absurde incident d'hier, j'ai conçu la plus vive horreur des policiers. L'égoïsme étant mon péché mignon, ce sont probablement mes propres ennuis qui m'ont fait songer aux vôtres. En tout cas, je vous livre le résultat de mes réflexions : Standish n'est qu'un vieil imbécile, et Harkway ne vaut guère mieux. Ils n'arriveront jamais à éclaircir le mystère, mais si nous mettions en commun nos ressources intellectuelles nous pourrions peut-être, à nous trois, résoudre le problème.

Amabilité de commande; Jack riposta d'un ton sec :

— Et par où, selon vous, devrions-nous commencer?

Elle tenait sa réponse toute prête.

— D'abord, il faut chasser complètement Luella Coatesnash de votre esprit. Quoi que l'on vous ait dit au téléphone, il est absurde d'imaginer qu'elle ait joué le moindre rôle dans la venue de Darnley ici. J'en suis

certaine. Bien que Mrs. Coatesnash éprouvât une grande sympathie pour Hiram Darnley, leurs relations restaient de pure forme et je doute fort qu'elle lui ait parlé pendant dix minutes de suite depuis les jours pénibles de Mather.

— Mather? Darnley était-il donc présent pendant qu'on recherchait la fille de Mrs. Coatesnash?

— Mais certainement. Il est resté de longs jours là-bas et n'a pas ménagé sa peine pour essayer de découvrir la malheureuse enfant. Mrs. Coatesnash lui a voué une éternelle reconnaissance.

— N'étiez-vous pas aussi à Mather? demanda Jack.

— Naturellement, j'y suis restée tant que nous avons conservé une lueur d'espoir.

— Alors, comment se fait-il que vous ayez affirmé au Dr. Rand que vous n'aviez vu Darnley qu'ici, à Crockford?

— J'ai menti, reconnut sans hésitation Annabelle Bayne. Bien entendu, j'ai reconnu le corps. Sachant que l'on me considère comme une véritable peste dans le village, j'ai cru plus prudent de me tenir tranquille.

J'eus l'impression qu'Annabelle dépassait ses auditeurs en habileté. Elle venait apparemment de mettre cartes sur table, mais ne nous avait appris, en réalité, rien que nous ne sussions déjà; en outre, elle avait bien choisi son heure, personne, sauf Jack et moi, ne pouvant entendre ce qu'elle consentait à avouer.

— Soit, dit Jack. Ecartons momentanément Mrs. Coatesnash de nos hypothèses. Faut-il rayer également Franklyn Elliott?

— Elliott? Quoi... l'associé de Darnley? J'avoue que je n'avais pas songé à lui. Vous ne le soupçonnez sûrement pas...

— Que fait-il ici, à Crockford? dit Jack.

— A Crockford!

Son visage exprima l'étonnement le plus profond.

— Comment, il est ici? J'avais cru comprendre que son état de santé l'empêchait de quitter New-York?

Annabelle venait sans doute, une fois de plus, de mentir pour s'éviter un léger ennui. Peu après, sans se douter que nous l'avions prise en flagrant délit, elle se leva pour partir, tout en parlant avec volubilité. Nous la suivîmes au dehors; Silas traversait justement la cour pour aller, comme chaque soir, charger le calorifère. Nous étions tous quatre rassemblés auprès de son élégante voiture, la nuit tombait et l'obscurité se faisait plus dense de minute en minute; en regardant par hasard du côté de la colline, je crus apercevoir de la lumière à l'étage supérieur de la maison Coatesnash.

— Silas, dis-je, Mrs. Coatesnash vous a-t-elle laissé les clefs de Hilltop House?

Il tressaillit.

— Non, madame. La maison est fermée et verrouillée comme une forteresse.

— Alors, quelqu'un a dû s'introduire par effraction, je viens de voir une lumière au troisième étage.

L'obscurité m'empêcha d'apercevoir l'expression d'Annabelle. Elle dit d'un ton parfaitement calme :

— Vous avez probablement vu le reflet des phares d'une voiture qui passait sur la route.

Nous regardions tous quatre la grande maison blanche dont l'ombre estompait déjà les contours. Pour la seconde fois, une lueur brilla derrière une fenêtre. Silas et Annabelle Bayne échangèrent un regard qui indiquait une sorte de mystérieuse compréhension. J'eus néanmoins l'impression d'un certain antagonisme entre eux; je leur aurais supposé une expression

semblable si l'un avait deviné une manœuvre de l'autre sans oser la dénoncer.

— Ce n'est qu'un reflet, dit la jeune femme d'un air indifférent.

Le valet approuva énergiquement.

— Personne ne peut entrer dans la maison, Mrs. Storm.

Sur ces mots, elle monta prestement en voiture et partit en direction de Crockford; Silas s'éloigna aussi. Jack et moi nous attardâmes dans la cour, mais la lumière ne reparut pas.

La sonnerie du téléphone nous fit rentrer en hâte. Dennis Clark, le garçon épicier, nous avertissait que Miss Bayne avait visité le magasin dans le courant de l'après-midi. Après maints détours, elle s'était informée de la somme que nous pouvions devoir à l'épicerie et, sur le refus qui lui fut opposé, elle se rendit au « drug store », où elle posa la même question.

— Ne dites pas au patron que je vous ai prévenus, ajouta Dennis.

Décidément, la curiosité d'Annabelle prenait d'inquiétantes proportions! Elle voulait évidemment se rendre compte de notre situation financière.

— Peut-être désirait-elle savoir si nous pourrions trouver l'emploi d'une certaine somme d'argent... de cent huit mille dollars, par exemple, dis-je à Jack.

CHAPITRE XII

Il n'est pas de meilleur moyen pour aiguiser la curiosité que d'essayer de la détourner. Pourquoi Annabelle et Silas avaient-ils menti? La réponse s'imposait d'elle-même : pour quelque mystérieuse raison, ils désiraient empêcher toute perquisition chez Mrs. Coatesnash.

Cette petite scène eut une autre conséquence; à partir de l'instant où il s'obstina contre l'évidence même à prétendre ne rien voir, nous ajoutâmes le nom de Silas à la liste des « personnes à surveiller » qui comprenait déjà Annabelle Bayne et Franklyn Elliott. Etrange trio, en vérité... L'homme de loi, la romancière et le factotum balourd...

Comme pour les deux premiers, nos soupçons touchant Silas restèrent sans forme précise et nous en conçûmes une sourde irritation. Il agissait bizarrement. Il avait beaucoup changé depuis le crime, sa nervosité semblait augmenter chaque jour et témoigner d'un tourment secret. Nous avions tout d'abord pris son trouble pour une terreur ignorante de l'appareil judiciaire, mais il semblait maintenant que Silas redoutait quelque chose de plus sinistre et de plus précis.

— Mais quoi? fit Jack, en s'asseyant. Lola, vous allez trouver mon idée fantastique, mais pourquoi l'homme de la penderie ne serait-il pas Silas?

— Silas n'aurait pas eu besoin d'entrer par effraction, il a les clefs du cottage.

— Cependant...

— Non, Jack, cette supposition est absurde, vous avez oublié que je suis rentrée précipitamment pour téléphoner à Silas. Sa maison est à un bon quart d'heure des bois; même en courant fort, il n'aurait jamais eu le temps de revenir chez lui assez vite pour répondre.

— Avez-vous attendu longtemps au téléphone?

— Il m'a répondu immédiatement, et cinq minutes s'étaient à peine écoulées depuis la disparition de l'homme au visage noir.

— Immédiatement?

Jack fronça les sourcils.

— ... Il était tard dans la nuit. Or, Silas se couche comme les poules et dort comme une souche.

— Où voulez-vous en venir?

— Ne vous a-t-il pas répondu « trop » vite? Convaincu que nous lui téléphonerions en cas d'alerte, n'aurait-il pas attendu notre appel près de l'appareil, sachant qu'il se passerait quelque événement insolite ici dans la nuit de vendredi?

— D'après le son de sa voix, il paraissait à moitié endormi.

— Cela ne signifie rien. Est-il accouru très vite?

— Pas du tout, il a fait le grand tour au lieu de prendre le raccourci à travers champs. Silas songeait avant tout à sauver sa peau, il n'a pas voulu s'engager dans les bois avant que je l'y précède.

J'avais l'impression que nous compliquions à plaisir une situation déjà très embrouillée. Je ne m'imaginais pas Silas cédant à une inexplicable anxiété et guettant notre coup de téléphone, tant d'astuce me paraissant incompatible avec le personnage.

Dans la soirée, assez tard, Jack et moi résolûmes de pénétrer, coûte que coûte, sur les terres de notre propriétaire. Imprudente décision que justifiait seul notre besoin d'action; la lueur fugitive et mystérieuse apparue dans une maison déserte représentait pour nous le plus puissant des appâts.

Nous établîmes notre plan avec le plus grand soin, fixant l'heure du départ à onze heures du soir; une fois Silas endormi, nous ne risquions guère d'être surpris. Jack se munit, en guise d'arme, d'une grosse clef anglaise — il ne possède pas de revolver — et, accompagnés de Reuben, nous nous mîmes en route.

Nous gravîmes en silence Strawberry Hill par le raccourci qui traverse la partie rocheuse. Jack se servait de temps en temps d'une lampe électrique car le sentier, familier pendant le jour, présentait des aspérités et des tournants inattendus. Nous faillîmes nous cogner contre le pavillon. Reuben poussa un grognement de joie que j'étouffai instantanément; nous attendîmes... Silas dormait toujours, il n'avait rien entendu.

Appelant doucement le chien, nous nous glissâmes dans le potager pour gagner l'arrière de la maison. Jack promena le faisceau lumineux de sa lampe sur chacune des fenêtres du troisième étage de la grande bâtisse blanche, l'une après l'autre il les examina avec soin. A l'extrême gauche, les volets d'une étroite fenêtre n'étaient pas fermés.

— Est-ce là que vous avez vu la lumière? murmura Jack dans un souffle.

— Oui, je le crois.

— Attendez-moi ici.

Sur la pointe des pieds, il se dirigea vers la maison et il essaya tour à tour les trois portes de derrière. Mon cœur battait à se rompre.

— Deux des portes résistent à toute pression, me dit-il au retour, elles doivent être maintenues par une barre à l'intérieur. La porte du sous-sol n'est pas barricadée, mais elle est fermée à clef.

— Vous avez fait un bruit du diable, répondis-je. Il est très possible, après tout, que la maison soit légitimement occupée; nous ignorons si Mrs. Coatesnash n'a pas prêté ses clefs.

— Silas le saurait. Si j'avais une échelle, je pourrais examiner de plus près les fenêtres du haut...

Jack se mit à en chercher une, mais sans succès et au moment où je commençais à me sentir à bout de nerfs et de patience, il me proposa tranquillement de continuer notre inspection sur l'autre côté de la maison et dans le jardin.

Je protestai en vain. Nous fîmes le tour. Les deux portes d'entrée de

la façade étaient revêtues d'épais volets de bois, les contrevents étaient soigneusement clos sur les fenêtres du premier étage, aucun indice suspect ne laissait supposer une effraction. Soulagée par l'échec de notre expédition, j'en conclus que la mystérieuse lumière devait avoir une cause naturelle et parfaitement innocente.

Après avoir traversé un jardin d'agrément, nous prîmes une allée mal entretenue, couverte de cailloux, qui contournait la colline pour rejoindre la route. Je fis quelques pas dans la direction de la barrière. Déçu, Jack se disposait à me suivre; il projeta une dernière fois le faisceau lumineux de sa lampe sur la pente abrupte du jardin.

Je poussai un cri étouffé et je m'arrêtai court. A mes côtés, Jack semblait changé en statue de pierre. En plein jour, nous n'aurions pas remarqué ce que nous voyions si clairement maintenant... un grand espace de terre fraîchement retournée qui se détachait nettement sous la lueur électrique... un espace de forme et de dimensions étranges... environ quatre pieds de large sur six de long. Bien que la terre eût été grattée avec adresse, le rectangle évoquait indiscutablement une tombe.

Une chouette lança son hululement lugubre, près de nous Reuben gronda et je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête. Jack laissa échapper sa lampe... Il la ramassa vivement, franchit les rochers en s'aidant des pieds et des mains, s'agenouilla pour tâter le sol et revint aussitôt près de moi.

— La terre est meuble, on a certainement enfoui quelque chose dans cette fosse, chuchota-t-il. Restez ici avec Reuben, j'ai besoin d'une bêche.

Je me cramponnai à lui.

— Qu'allez-vous faire?

— Je tiens à voir ce qu'il y a là-dessous.

Une vive discussion que l'horreur du lieu et le danger de notre situation rendirent incohérente s'ensuivit. Jack était absolument résolu à terminer sa fouille nocturne. La raison eût voulu que nous chargions les autorités de faire le nécessaire, mais il s'y refusa obstinément sous prétexte que la police locale tiendrait pour négligeable tout indice risquant de compromettre Mrs. Coatesnash. Sa véhémence finit par me convaincre, mais je me refusai énergiquement à rester seule dans le jardin rocheux.

Au lieu de nous suivre, Reuben renifla l'air bruyamment et bondit en aboyant dans le massif de lauriers tout dénudé par l'hiver.

— Qu'a-t-il senti?

— Une marmotte, probablement. Allons, fit Jack d'un air impatient.

— Reuben! appelai-je. Reuben!

— Laissez-le attraper sa marmotte. Venez, Lola, il faut en finir.

J'obéis, non sans une étrange répugnance, et je frémis encore en pensant à notre descente vers le cottage dans l'obscurité menaçante, à notre retour avec la bêche. Plusieurs fois, je m'imaginai entendre les aboiements lointains du chien.

— C'est Reuben, Jack...

— Il a pris sa marmotte.

— On ne le dirait pas à sa voix.

Je prononçai à peine ces mots que le chien jappa furieusement. Son cri se termina en hurlement de douleur... encore un gémissement... puis plus rien. Jack se mit à courir, passa en trombe devant le pavillon, contourna Hilltop House et disparut.

Pauvre forme tragique et sanglante, Reuben était étendu sans connaissance dans le jardin rocheux, à côté d'un grand trou béant. L'excavation présentait tous les indices d'une hâte fébrile, les mottes de terre étaient éparses, et la morsure profonde de la bêche restait parfaitement visible ainsi que des empreintes de pas boueux.

Jack s'agenouilla près du chien et, levant la tête, me dit tristement :

— Quelle déveine, Lola! J'ai fait le tour de la maison en prenant par le mauvais côté.

Pour toute explication, il tourna le faisceau lumineux de sa lampe sur la fosse béante. Des traces très nettes sur l'herbe montraient qu'on avait traîné quelque objet long et très lourd; ces marques remontaient directement vers la gauche, droit sur la maison, et se perdaient sous l'ombre des arbres. Si Jack avait tourné à gauche en contournant la maison, le mystère eût été éclairci du coup; mais il prit l'autre direction et manqua de justesse une forme sombre qui remontait hâtivement par le côté opposé en hissant un lourd fardeau.

J'enveloppai Reuben dans mon manteau et nous repartîmes; les marques sur l'herbe foulée cessaient brusquement devant la porte de la cave. En tâtonnant, Jack sentit une clef dans la serrure; il entra sans hésitation, trébucha sur un seau, et se dirigea droit sur le calorifère dont il fit glisser la trappe. Puis il se pencha pour regarder à l'intérieur. Une odeur de cendres froides nous prit à la gorge... il n'y avait rien dans le foyer.

Je posai le chien blessé près de la porte et je rejoignis mon mari; il me prit le bras et me dit à l'oreille :

— Montons.

A situation désespérée, remède extrême. Il semblait certain que le mystérieux fardeau déterré depuis peu était caché dans la maison; si nous devions le chercher, il fallait faire vite, demain il serait trop tard.

Raisonnement logique qui ne soutint guère mon courage lorsque nous entreprîmes notre perquisition illicite; ma langue collait à mon palais. Nous atteignîmes le premier étage et nous arrêtâmes à l'entrée du grand salon solennel où nous avions autrefois pris le thé.

Une tenture remua, quelque chose de noir traversa la pièce; une souris ou un rat probablement, mais j'en perdis la respiration et je me cramponnai à Jack. L'obscurité me parut se peupler d'inquiétantes formes mouvantes, et j'eus l'impression nette que nous n'étions pas seuls dans la maison. La clef du sous-sol n'aurait-elle pas été laissée à dessein? Serions-nous entrés tête baissée dans un piège?

Jack m'entraîna. Sa respiration précipitée agitait mes cheveux.

— Nous trouverons peut-être ce que nous cherchons dans la chambre du troisième.

Je serrai les dents et je le suivis dans l'escalier. La montée m'apparut moins difficile que je ne l'avais prévu, la rampe était solide et les tapis épais étouffaient nos pas. Nous n'eûmes pas de peine à repérer la chambre sans volets : au bout du corridor, une porte était grande ouverte.

Nous franchîmes le seuil. Jack projeta autour de lui la lumière de sa lampe : nous nous trouvions dans une chambre de débarras remplie de vieilles malles, de valises, de cartons et de meubles hors d'usage. Je me tournai pour parler à mon compagnon... Brusquement la porte se referma sur nous avec un bruit terrible et queqlue chose tomba sur le sol. Bouleversée, je ne compris pas tout d'abord ce qui s'était passé.

— Ce n'est rien, j'ai dû heurter la porte.

— Le bouton de serrure est tombé.

— Il est là, par terre.

Je le ramassai et je le tendis à Jack qui s'approcha de la porte... Un instant s'écoula.

— Eh bien! pourquoi ne le remettez-vous pas en place?

— Mais je ne le peux pas, répondit Jack d'une drôle de voix, l'autre bouton et la tige sont tombés dans le corridor. Nous sommes enfermés.

En d'autres circonstances, notre subit changement d'attitude aurait pu prêter à rire. Très alarmé par la mésaventure, Jack n'eut plus qu'un

désir : nous tirer de là. Quant à moi, j'étais bien trop navrée de ma maladresse pour éprouver de la peur.

Jack concentrait tous ses efforts sur la lourde porte de chêne que toute sa force n'arrivait pas à ébranler. Après quelques minutes d'efforts stériles, il s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit et se pencha pour examiner la gouttière.

— Croyez-vous pouvoir passer sur le toit, Lola?

Je me penchai à mou tour et je refusai énergiquement de tenter la périlleuse acrobatie.

— ...Si je passais le premier, je vous tirerais...

— Je préfère rester ici.

Jack s'offrit à entreprendre seul l'escalade, il se servirait de la treille pour descendre ensuite jusqu'à terre et il reviendrait me chercher. Rien de plus facile que d'ouvrir la porte une fois qu'il serait rentré en possession de la tige et du bouton tombés de l'autre côté. Cette solution ne me plaisait guère, mais je n'osai pas m'y opposer.

Je le vis avec désespoir franchir la fenêtre et tenter de se hisser sur le toit; très vigoureux, entraîné aux exercices violents il devait réussir facilement, mais la gouttière rouillée céda et pendant un terrible instant, je le vis osciller et crus qu'il allait s'écraser à terre. J'insistai en vain pour lui faire abandonner son projet. Il essaya de nouveau, je me cramponnai à ses jambes en me demandant comment je soutiendrais le poids de son corps s'il venait à glisser. La gouttière résista cette fois, et miraculeusement il put atteindre le toit.

Pendant un instant je restai immobile près de la fenêtre, trop émue pour oser risquer un mouvement. Jack m'avait laissé sa lampe électrique et sa clef anglaise — arme si peu commode que je la posai à terre. Je repris courage... le bruit de la porte aurait dû faire accourir l'individu que nous supposions caché dans la maison; personne ne vint et je me sentis rassurée.

Armée de la lampe électrique, j'inspectai la pièce et les objets hétéroclites qui l'encombraient : de vieux souliers, des cartons remplis de fils électriques et un vieux divan aux ressorts fatigués qui allait m'offrir un repos nécessaire. Il faisait terriblement froid; je m'assis en tirant une couverture fanée sur mes genoux. J'allumai une cigarette. En me penchant pour éteindre l'allumette que j'avais jetée à terre, ma main rencontra un objet de cuir : je découvris sous le divan deux valises toutes neuves mais couvertes de poussière et marquées aux initiales L. T. Laura Twining sans aucun doute. Mais que faisaient ici ces deux valises, pourquoi ne les avait-elle pas emportées en Europe?

Je les tirai à moi, je fis jouer les serrures et mon émotion augmenta car méthodiquement, soigneusement empaquetées, je reconnus tous les vêtements que j'avais vu porter à la vieille fille : la robe de foulard vert bouteille qui lui allait si mal, ses vieilles blouses raccommodées, le manteau informe en rat d'Amérique. Laura Twining avait eu l'intention d'emporter ces bagages : une trousse de toile cirée garnie d'un nécssaire de toilette complet confirmait cette impression. Alors pourquoi se trouvaient-ils ici? Un oubli était inconcevable de la part d'une personne si ordonnée.

En continuant mes recherches je découvris dans la seconde valise la robe que Laura devait porter pour voyager, une robe de popeline grise garnie de dentelle, toute neuve; dans la pochette, une lettre de crédit dont le total peu élevé m'emplit le cœur de pitié et le passeport de Laura! La photographie me souriait timidement.

Une conviction contre laquelle je luttais depuis un instant s'imposa brusquement à mon esprit : Laura Twining n'était jamais partie pour la France... Mais alors où était-elle? Je frémis en songeant au jardin

sinistre, à la fosse béante et je sentis nettement que le pauvre souffre-douleur de Luella Coatesnash ne nous ennuirait plus jamais par ses trop fréquentes visites.

Je me remis machinalement à replacer les effets épars dans les valises. Un bruit m'arrêta court : quelqu'un remuait de l'autre côté de la porte... Jack, sûrement. J'étais folle de m'inquiéter... mais je n'aurais pas supposé qu'il pût être là si vite. Je m'approchai de la porte.

— Jack, murmurai-je, Jack!

Pas de réponse. Les pas cessèrent et ce fut le silence. Dans le couloir quelqu'un se tenait immobile et guettait l'instant où je trahirais ma présence. Je m'arc-boutai contre le battant. Une allumette craqua et j'entendis qu'on remettait la tige de fer dans le trou de la serrure... La porte s'ouvrit lentement. Je résistai de mon mieux mais la lente pression m'obligeait à reculer peu à peu. En silence la terrible lutte se poursuivit jusqu'à l'instant où mes forces et ma volonté cédèrent brusquement : la porte s'ouvrit toute grande et je restai coincée entre le battant et le mur.

Des pas réguliers avancèrent sans hâte dans la direction du divan; l'ombre gardait bien son secret car je ne voyais rien. Le frottement du cuir contre le bois... une longue pause... puis les pas toujours mesurés revinrent vers la porte... une nouvelle pause... cette fois j'allais mourir, car l'inconnu savait qu'il n'était pas seul dans la pièce. J'ouvris la bouche pour crier mais aucun son ne sortit de ma gorge.

La porte se referma doucement, lentement comme elle s'était ouverte, et j'entendis distinctement dans l'ombre un ricanement étouffé; puis tige et bouton furent retirés et jetés à terre dans le couloir. J'étais de nouveau prisonnière!

Trois minutes... trois heures s'écoulèrent. Certaine que l'individu ne reviendrait pas je me glissai à tâtons jusqu'au divan et je trouvai la lampe électrique. Les valises de Laura Twining avaient disparu.

CHAPITRE XIII

Une poignée de gravier lancée contre les vitres me fit tressaillir. Je m'aprochai de la fenêtre : Jack était en bas et à ma vive consternation il s'écria joyeusement :

— Me voici sain et sauf, mais la treille m'a donné du mal et...

— Pour l'amour du ciel, taisez-vous! Il est arrivé quelque chose de terrible.

J'entendis son exclamation angoissée.

— J'arrive à l'instant, dit-il.

Quelques minutes plus tard son pas résonnait dans le couloir. De nouveau la tige fut glissée dans le trou et la porte s'ouvrit, mais cette fois je sentis l'étreinte bénie des bras de Jack et la douce chaleur de son baiser sur mes lèvres. Je murmurai quelques paroles incohérentes et je fondis en larmes sur son épaule. Serrés l'un contre l'autre nous descendîmes dans l'ombre de la maison silencieuse. En arrivant à l'escalier de la cave le changement de température me surprit, le froid glacial avait fait place à une chaleur humide et une odeur étrange vint frapper nos narines... une odeur trouble, indéfinissable.

comme celle du caoutchouc séchant au soleil. Soudain un gémissement plaintif s'éleva.

— Ecoutez...

— C'est Reuben, pauvre bête, je l'avais oublié. Venez, Lola.

Jack me poussa dehors et il revint ensuite chercher Reuben. Nous courûmes jusqu'au cottage, non sans trébucher souvent par suite de l'obscurité. Sous la gaie lumière des lampes dans le living-room, nous eûmes la joie de constater que le petit chien était moins sérieusement blessé que nous ne l'avions craint; mais il saignait, et ma colère contre l'agresseur agit comme un excellent tonique sur mes nerfs. Jack s'affaira avec de l'iode, des bandages, et ma terreur se calmant peu à peu je le mis au courant de mon aventure.

Je revois encore sa pâleur subite et l'expression de son regard affolé; il posa sa joue contre la mienne et me dit :

— Mon amour chéri, vous ne manquez pas de cran. Allons, pleurez sur mon épaule, évanouissez-vous! Vous avez droit à une semaine de prostration bien méritée!

Je me mis à rire, mais le baiser de Jack n'avait rien d'une plaisanterie et nous nous partageâmes un instant de tendre émotion.

— A la vérité j'étais morte de peur, avouai-je franchement. Je ne peux même pas me rappeler un détail qui nous permettrait d'identifier l'homme qui entra dans la chambre de débarras.

— Je crois me faire une idée assez exacte de sa personne, dit Jack, et nous savons tous deux pourquoi il a couru un risque pareil pour reprendre les valises... Vous avez dû remarquer la chaleur du sous-sol à notre retour et cette bizarre odeur. On a brûlé quelque chose dans le calorifère. J'ai ouvert la porte du foyer en allant chercher Reuben, elle était encore chaude et j'ai trouvé ceci dans les cendres.

Jack tira de sa poche un petit fragment d'os carbonisé. Nous nous regardâmes en silence, trop émus pour formuler les terribles questions qui s'imposaient à notre esprit.

— Vous êtes sûre d'avoir vu le passeport de Laura? demanda Jack.

— Certaine.

Malgré moi mes yeux se remplirent de larmes. Jack me serra contre lui.

— C'est affreux, Lola, mais nous n'en pouvons douter : Laura Twining a été assassinée et son cadavre brûlé. Avez-vous remarqué que dans ses nombreuses conversations avec la police française, Mrs. Coatesnash a constamment omis de signaler que sa demoiselle de compagnie, partie avec elle en voyage, n'est pas arrivée à destination. C'est significatif, n'est-ce pas?

— Mais comment...

— Vous souvenez-vous du jour de départ du « Burgoyne »? Nous avons rencontré la voiture de Mrs. Coatesnash sur la route. Qui avez-vous vu à côté de Laura?

Comme un film se déroulant au fond de ma mémoire, je vis la scène : la limousine qui nous dépassa, filant en direction de New-York, les bagages amoncelés dans la voiture. Je revis le salut raide de Mrs. Coatesnash, le profil perdu de Laura Twining.

— C'était Silas qui conduisait, dis-je.

Une série de possibilités se présentèrent à mon imagination. Une vieille limousine stoppant dans un coin désert au milieu des bois, une lutte mortelle dans la voiture, un cadavre que l'on ramène dans la grande maison blanche et que l'on enterre hâtivement... Puis une vieille femme hautaine qui part pour New-York et s'embarque seule.

Mais le mobile qui pouvait déterminer Mrs. Coatesnash à faire assassiner sa demoiselle de compagnie restait pour moi un mystère : celui de Silas ne m'apparaissait pas davantage.

Je songeai à la servilité passive du valet vis-à-vis de sa maîtresse et je me sentis presque disposée à admettre que Mrs. Coatesnash aurait pu, usant d'autorité ou de persuasion, décider Silas au crime.

En réfléchissant, ma supposition me parut manquer complètement de logique. Silas avait la force physique nécessaire, mais possédait-il le courage, le sang-froid et la volonté indispensable? L'inconnu qui était entré dans la chambre de débarras devait être le meurtrier et je comparai son habileté diabolique et son intrépidité à la balourdise et à la poltronnerie de Silas. Fallait-il donc admettre que je m'étais complètement méprise sur le véritable caractère de ce dernier?

Reuben s'agita et gémit; Jack qui était aussi plongé dans ses réflexions, caressa doucement la tête du chien et son expression changea peu à peu.

— Nous avons oublié un indice diablement important! Reuben! Je croyais jusqu'ici que Silas était l'homme qui vous avait si fort effrayée en venant s'emparer des valises. Je me trompais, pour deux raisons : d'abord, Reuben n'aurait pas aboyé en sentant son maître et ensuite Silas n'aurait pas eu besoin d'assommer son chien pour nous échapper et se sauver dans la maison.

Raisonnement d'une logique parfaite : Reuben qui détestait les étrangers se montrait toujours très doux avec les personnes qu'il connaissait. Mais si ce n'était pas Silas qui rôdait dans la maison? Qui pouvait être le mystérieux inconnu?

Jack se tourna brusquement vers moi.

— Que penseriez-vous de Franklyn Elliott? Il ne manque ni de courage ni des qualités nécessaires à un criminel de haute volée.

— Voilà un jugement bien définitif sur le compte d'un homme que vous avez vu exactement deux fois, dis-je assez sèchement.

— C'est plus que suffisant pour s'apercevoir qu'Elliott en sait plus long qu'il ne veut le dire. Sa profession est un argument de plus en faveur de mon hypothèse. Vous n'ignorez pas que les hommes de loi sont mieux que quiconque capables de vivre en marge du code pénal. Elliott ne reculerait probablement devant rien pour aider un client riche et Dieu sait quelle fortune possède Mrs. Coatesnash.

Je pensai que Franklyn Elliott n'irait pas jusqu'à brûler le cadavre d'une femme assassinée pour obliger Mrs. Coatesnash ou tout autre client, et je le dis.

— C'est absurde, Jack. Elliott ne m'inspire pas une confiance exagérée mais nous n'avons contre lui que de très vagues soupçons.

— Eh bien! ceci n'a rien de « vague », il me semble. Vous souvenez-vous qu'Elliott nous a dit avoir accompagné Mrs. Coatesnash jusqu'au bateau? A-t-il fait la moindre allusion à l'absence de Laura qui aurait dû monter à bord avec sa maîtresse? Pas la moindre et il nous a laissé croire qu'elle se trouvait en ce moment à Paris.

Il était trois heures passées, mais je n'avais pas sommeil. Les événements de Hilltop House semblaient nous écarter du mystère initial. Comment pouvaient-ils se rattacher à l'assassinat de Hiram Darnley? Le riche solicitor et la vieille fille besogneuse qui venait prendre le thé à la maison, appartenaient selon toute apparence à deux mondes différents. On avait pu tuer Darnley par intérêt... mais Laura?

Luella Coatesnash représentait le seul lien entre les deux énigmes : Hilltop House était sa propriété, Darnley son représentant légal, Laura sa demoiselle de compagnie et sa confidente la plus intime.

— J'ai une idée, dit tout à coup Jack. En réfléchissant, je ne vois pas très bien Mrs. Coatesnash conspirant contre la vie d'autrui par intérêt, mais j'ai pensé à une excellente raison pour laquelle elle aurait pu désirer se débarrasser de Hiram Darnley et de Laura Twining.

— Laquelle?

— Quel est le seul côté vulnérable de Mrs. Coatesnash, comment provoquer chez elle en la touchant au point sensible, un accès de rage folle?

— Je ne vois pas...

— Si. On ne peut, à mon avis, atteindre la hautaine Luella que dans l'infernale fierté qu'elle tire de sa naissance. Supposez que Laura Twining et Hiram Darnley connussent tous deux un honteux secret concernant les Coatesnash. Luella appartient à une génération qui préfère la mort au déshonneur.

— Mais cependant...

— Attendez : Luella apprend que ces deux êtres connaissent le secret : peut-être l'ont-ils menacée d'une révélation. Elle songe avec effroi à la boue qui va salir son nom, elle ne peut supporter l'idée de servir de pâture aux commérages. Souvenez-vous de Jane qui s'est étrangement noyée. En dirigeant les recherches Darnley aurait-il appris un détail qu'il aurait tu jusqu'ici et de nature à mettre le village en émoi, s'il lui prenait fantaisie de le révéler?

— Mais Laura et Darnley ne se connaissaient pas. Laura n'est entrée chez Mrs. Coatesnash qu'après la mort de Jane et Darnley n'a jamais remis les pieds ici avant l'autre soir.

— Laura a pu le voir à New-York.

— Darnley était un homme d'affaires trop averti pour choisir comme confidente une bavarde telle que Laura.

— Ils ont pu découvrir simultanément le secret. L'essentiel pour nous est d'arriver à savoir jusqu'à quel point ils se connaissaient et de nous renseigner le plus complètement possible sur leur vie privée.

Peu après mon mari se décida enfin à téléphoner à la police; il n'était pas très fier d'avouer notre très discutable entreprise, mais je me sentais, quant à moi, particulièrement heureuse de passer la main. En outre, bien que l'hypothèse de Jack me parût ingénieuse, mon esprit réaliste demandait quelque preuve substantielle pour l'étayer.

Il fut impossible d'avoir Standish au bout du fil, mais Jack réussit à joindre Lester Harkway qui, très ému par la nouvelle, promit de venir immédiatement. La pendule sonna quatre heures; à cet instant précis, on frappa à la porte de notre maison.

Il revint peu après avec le docteur Rand. Le médecin paraissait exténué, ses vêtements étaient froissés, ses souliers couverts de boue; il s'approcha du feu, et s'assit lourdement dans un fauteuil.

— C'est une véritable chance pour moi que vous ne songiez jamais à vous coucher. J'ai aperçu de la lumière chez vous et me voici. Cela sent bon le café...

— En voulez-vous un peu?

— Si j'en veux! Plutôt deux tasses qu'une. Et je vais aussi vous emprunter un bidon d'essence; mon réservoir est à sec.

Il s'étira et bâilla bruyamment.

— ...Les gosses ont la spécialité de venir au monde aux heures les plus invraisemblables; je viens d'accoucher la jeune Alice Shipman dont j'ai dé à mis au monde la mère et la grand-mère... ce qui ne me rajeunit pas. Bon Dieu, que je suis fatigué!

J'apportai le café qu'il but avec délices et nous en vînmes à parler de l'enquête. Le docteur Rand s'emballa à fond lorsqu'il fut question d'Annabelle Bayne et prétendit qu'on devrait la considérer comme un danger public.

L'horloge sonna la demie. Le médecin leva les yeux sur le cadran. Il considéra Jack d'un air réprobateur.

— Vous avez reçu un mauvais coup il y a moins de huit jours, et ce n'est pas ainsi que vous vous remettrez. Vous avez encore une fichue

mine. Et cette petite femme, ajouta-t-il en me prenant le poignet. Des yeux cernés, un poul irrégulier, un teint de déterrée à vingt ans... Si vous ne dormez pas de temps en temps, jeunes fous, vous serez complètement usés à mon âge.

— C'est fort heureux que nous ne nous soyons pas couchés de bonne heure ce soir, dit Jack, car nous avons fait du bon travail dont l'honneur revient en grande partie à Lola; nous avons réussi à mettre sur pied une hypothèse très vraisemblable concernant l'assassinat de Hiram Darnley

Rand sembla immédiatement perdre tout intérêt à la conversation.

— Je ne devrais pas vous critiquer après avoir bu votre café et m'être réchauffé à votre foyer. Mais à votre place, mon cher ami, je chercherais quelque chose de mieux pour occuper mon temps. Le village est envahi de détectives amateurs qui questionnent, espionnent et bavardent à tort et à travers. Pourquoi risquer de vous compromettre, votre femme et vous, avec cette collection de mabouls? Vous avez l'air normal, elle aussi...

Jack se mit à rire.

— Si je suis normal! Mais comment donc! Jugez plutôt : je ne peux pas me faire à l'idée d'être arrêté pour un crime que je n'ai pas commis.

— Allons, si Standish avait eu l'intention de vous arrêter, il y a longtemps que vous seriez sous les verrous. Tant que vous vous conduirez correctement vous ne risquerez rien; mais n'essayez pas de mettre le doigt dans l'engrenage de la police : si elle a besoin de votre aide, soyez sûr qu'elle vous en informera.

Je versai de l'huile sur les flots troublés.

— Vous ne voyez pas la question sous son vrai jour, Docteur. Jack et moi sommes des outsiders et on nous l'a bien fait sentir. Nous avons été interrogés, tourmentés, épiés, sans parler du reste, pendant que Mrs. Coatesnash n'est même pas inquiétée. Partout ailleurs, on l'aurait obligée à revenir de Paris.

— Sur ce dernier point, je suis de votre avis et si les recherches m'avaient été confiées je l'aurais certainement convoquée d'office. Néanmoins, je doute fort que la solution d'un problème criminel puisse être trouvée par des jeunes gens qui veillent jusqu'à cinq heures du matin pour élaborer des hypothèses. Il faut des preuves pour démasquer un meurtrier et c'est aux policiers à les trouver.

L'humeur pointue du médecin ne nous incitait guère à lui raconter nos découvertes de la nuit. Changeant de tactique, j'eus recours à la ruse.

— Vous ne pouvez pas nous blâmer de nous intéresser à une affaire dont la solution concerne notre sécurité. Les recherches ont été bien mal conduites; nous parlions ce soir avec Jack d'une personne dont il n'a jamais été fait mention : Laura Twining. La police française aurait dû l'interroger.

Le docteur Rand eut un petit rire ironique.

— Il est probale que le chef de la Sûreté, après avoir posé deux ou trois questions à Laura, aura pris le parti de préserver ses tympans.

— Elle était, en effet, très bavarde. La connaissiez-vous depuis longtemps? ajoutai-je d'un air détaché.

Le médecin me regarda sévèrement.

— Qu'avez-vous donc en tête, jeune femme? Je connais Laura Twining depuis son arrivée chez Mrs. Coatesnash; il y a dix ans que je la traite pour une sinusite rebelle que tous mes soins n'arrivent pas à guérir. Où voulez-vous en venir avec ces questions sur Laura Twining? Supposez-vous donc cette vieille fille dessséchée capable de faire des révélations sur la mort de Darnley?

Jack, qui a la détestable habitude d'interpréter mes observations, dit aussitôt.

— Lola citait simplement Laura en exemple de la mauvaise direction des recherches. Si la demoiselle de compagnie de Mrs. Coatesnash a connu Hiram Darnley, comme c'est probable, la police française aurait dû l'interroger.

— Mais pourquoi? La police ne peut interroger toutes les personnes qui ont eu de vagues relations avec Hiram Darnley.

— Donc elle le connaissait!

— Sapristi, vous m'avez eu! fit le docteur Rand mi-fâché, mi-amusé. Laura connaissait, en effet, parfaitement Darnley, c'est lui qui l'avait placée chez Mrs. Coatesnash. N'importe qui dans le village aurait pu vous renseigner à ce sujet.

Il se leva.

— ...Je me sauve. Le fait que Laura et Darnley se connaissaient ne mène absolument à rien. Toute personne sensée serait de mon avis...

L'humeur du médecin ne l'empêcha pas de se souvenir qu'il avait besoin d'essence. Pendant que Jack en pompait dans notre réservoir, Lester Harkway arriva au cottage et nous rejoignit dans le garage. Se retenant de poser des questions devant un tiers, il dit simplement :

— Bonjour, Docteur, vous êtes sorti de bonne heure aujourd'hui.

— Les Storm ont eu la gentillesse de me recevoir, ce sont des jeunes gens charmants et pleins d'esprit... un peu curieux cependant, je vous préviens qu'ils sont en train de jouer aux détectives et ils pourraient bien vous souffler votre part de gloire.

— Quiconque nous donnera la bonne solution aura droit à ma gratitude, dit Harkway en souriant.

— Qu'avez-vous fait de Standish? On vous voit rarement l'un sans l'autre.

— John est parti pour New-York où il va interviewer la femme de Darnley, voilà pourquoi je suis venu à sa place.

Le docteur Rand se dirigea vers sa voiture son bidon d'essence à la main. Nous le suivîmes tous trois des yeux.

CHAPITRE XIV

Harkway écouta attentivement le récit de nos aventures de la soirée tout en buvant une tasse de café, et nous partîmes aussitôt après pour la maison de Mrs. Coatesnash; il était six heures du matin.

Sous la froide lumière de l'aube naissante, les rochers, les arbres, les tournants abrupts qui nous avaient semblé si effrayants pendant la nuit ne formaient plus qu'un vilain paysage gris et triste.

Harkway s'était muni de la clef de la cave, nous nous y rendîmes directement; le policier essaya en vain d'ouvrir la porte.

— Vous êtes sûr que c'est bien la clef? dit-il à Jack.

— Certain. Laissez-moi essayer...

Jack eut beau faire appel à toutes ses forces, la clef refusa de tourner dans la serrure.

— ...Mais elle marchait parfaitement hier soir, je ne comprends pas...

Un genou en terre, Harkway examinait la porte à la loupe.

— Cette serrure de cuivre assez particulière était-elle là hier soir?

— Je n'y ai pas fait attention.

— J'ai tout lieu de croire qu'on l'a changée depuis votre passage. Le

travail a été fait avec soin, mais en regardant de près on voit certaines éraflures toutes fraîches. Regardez...

Jack se pencha.

— En effet. Mais où a-t-on pu se procurer une serrure semblable au beau milieu de la nuit? Corckford n'est pas New-York...

Harkway se gratta l'oreille.

— Cette serrure n'est pas neuve, dit-il.

Tout à coup je me souvins de la boîte de carton contenant des vieilles serrures, des fils électriques, des morceaux de tuyaux de plomb, et je poussai une sourde exclamation.

— J'ai vu des serrures dans la chambre de débarras! m'écriai-je. On a dû la prendre là-haut.

— Dans la chambre de débarras!

Jack me regarda et je compris sa pensée. Il songeait à notre hypothèse concernant Franklyn Elliott que venait détruire cette petite preuve : car Elliott eût-il possédé l'adresse manuelle nécessaire pour changer une serrure, ce qui semblait peu probable, comment aurait-il pu se procurer celle-ci? Une telle supposition impliquait une connaissance approfondie des lieux. La personne qui était allée chercher une serrure dans la chambre de débarras savait où la trouver.

Ces réflexions passaient rapidement dans mon esprit pendant que Jack et le policier essayaient la porte. Nous renonçâmes bientôt à ces inutiles efforts, pour faire le tour de la maison. Préparés à toutes les surprises nous ne fûmes pas étonnés en n'apercevant pas le trou béant de la fosse dans le jardin, ni les empreintes de pas; des traces de boue se voyaient encore sur l'herbe, mais on les avait complètement brouillées en les piétinant. Il était maintenant impossible de retrouver la piste définie allant du jardin à la porte de la cave, si visible quelques heures plus tôt.

— Un nettoyage complet! fit Jack.

— Complet et bien étrange, reprit Harkway. Ah! le gaillard ne manque pas de sang-froid. Songez au temps nécessaire pour calculer et exécuter ce tour de force : changer la serrure, remplir la fosse, effacer les traces... A propos, montrez-moi donc l'endroit où se trouvait le trou.

Jack franchit les rochers et s'arrêta près d'un espace de terre noire fraîchement remuée qui, à la lumière du jour naissant, ressemblait beaucoup plus à une innocente plate-bande qu'à une tombe.

— C'est ici, dit-il.

Harkway le rejoignit et tous deux s'accroupirent pour essayer de trouver un indice oublié. L'allée qui longeait le bas du jardin était bordée d'arbustes défeuillés. Je devinai plutôt que je ne vis un léger mouvement de branches et j'ouvrais la bouche pour alerter les deux hommes lorsque Silas Elkins émergea brusquement du buisson et se précipita vers nous. Il paraissait d'humeur agressive.

— Que faites-vous? cria-t-il.

Harkway se releva et son allure très officielle parut en imposer à Silas qui continua sur un ton plus modéré.

— ...Vous n'avez pas le droit de venir ici. Mrs. Coatesnash m'a laissé la garde de sa propriété pour empêcher qu'on n'entre sur ses terres.

— Laissons de côté la question de nos droits, fit Harkway qui ajouta en désignant la plate-bande.

— Que savez-vous de ceci?

— Qu'y a-t-il à savoir?

— Je vous interroge. Avez-vous bêché récemment le jardin?

— J'ai préparé la plate-bande de crocus et j'ai retourné la terre, si c'est là ce que vous voulez savoir. Mrs. Coatesnash m'avait ordonné de faire ce travail.

— Quand l'avez-vous exécuté?

— Il y a deux jours, mercredi, si je ne me trompe. Mais vous n'avez pas le droit de me questionner et je ne suis pas tenu de vous répondre.

— Si vous ne me répondez pas, je vous mettrai en prison. Vous prétendez n'avoir pas travaillé dans le jardin rocheux depuis mercredi?

La menace porta et Silas changea de ton.

— J'ai fini ma préparation mercredi matin et comme il faut laisser reposer le terrain à cause de l'engrais, je pensais planter les oignons aujourd'hui.

Silas était un jardinier trop averti pour n'avoir pas remarqué le travail de la fosse, s'il avait réellement bêché la plate-bande mercredi; d'ailleurs, il y aurait vraisemblablement trouvé le corps du délit. L'alternative ne valait pas mieux : Silas n'avait pas préparé sa plantation de crocus et dans ce cas il mentait, soit pour se couvrir soit pour protéger quelqu'un. La destruction des indices nécessaires pour le contrôle de notre récit avait demandé trop de temps, de l'énergie et une certaine habileté professionnelle; or Silas possédait ces trois éléments indispensables.

J'observai ce visage taciturne, indéchiffrable qui semblait si bien s'adapter à celui du malfaiteur de la nuit précédente, sauf en ce qui concernait Reuben; celui-ci n'aurait pas aboyé à l'approche de son maître et Silas aimait trop son chien pour l'assommer à moitié. Néanmoins je le sentais impliqué dans l'affaire, mais de quelle façon?

Je supposais jusqu'ici la fosse creusée puis comblée par une seule et même personne; l'idée me vint que nous avions peut-être à faire à deux individus différents, l'un opérant d'abord dans l'ombre de la nuit, l'autre effaçant ensuite les traces laissées par le premier. Silas correspondait parfaitement à ce deuxième personnage.

J'avais parlé du chien à Harkway qui semblait partager mon opinion sur cette question.

— Pourquoi vous cachiez-vous dans les buissons? demanda-t-il soudain.

— Je ne me cachais pas, je... taillais les arbustes.

Harkway s'engagea sur la pente. Silas poussa une exclamation d'effroi et le suivit. Il n'y avait pas de cisailles à l'endroit d'où il venait, par contre une bêche à manche rouge s'y trouvait. Mrs. Coatesnash faisait marquer tous ses outils pour décourager les maraudeurs.. Harkway donna un coup de pied dans la bêche.

— C'est de cet instrument que vous vous servez pour tailler?

Silas pâlit.

— Je n'avais pas encore commencé et je comptais retourner au pavillon pour y chercher mes cisailles.

— Que faisiez-vous de cette bêche?

— Je dégageais un peu de terre autour des plants.

— Où? Montrez-moi l'endroit.

La terre dure et sèche n'avait pas été touchée. Silas s'embrouilla dans des explications contradictoires et confuses. Harkway regarda de près l'outil auquel adhérait encore de la terre glaise.

— Je vais vous dire, moi, où vous vous êtes servi de cette bêche.

— Je viens de me lever.

— A d'autres! Vous êtes debout depuis des heures et fort occupé. Je vais vous rafraîchir la mémoire... Vous avez changé la serrure de la porte qui mène à la cave, vous avez effacé en les piétinant certaines empreintes sur la pelouse et vous avez rempli une grande excavation qui se trouvait la nuit dernière dans la plate-bande des crocus. Vous étiez en train de parachever votre œuvre lorsque vous nous avez entendus et vous êtes venu vous cacher dans ces buissons pour nous épier.

Silas humecta ses lèvres sèches.

— Vous êtes fou, je ne comprends pas un mot de ce que vous me racontez-là.

Il maintint ses dénégations mais son effroi fit place à une indignation croissante. Nous lui montrâmes la serrure de la cave et la clef qui ne s'y adaptait pas; il regarda Jack d'un air soupçonneux.

— Mrs. Coatesnash ne vous a pas laissé de clefs, dit-il, rien d'étonnant à ce que celle-ci ne marche pas.

— Elle marchait la nuit dernière.

— Qui vous a permis de venir ici la nuit dernière? Si je vous avais entendu vous auriez reçu une bonne décharge de chevrotines pour vous apprendre à vivre. Vous n'avez rien à faire ici, vous entendez, rien...

Harkway interrompit la tirade.

— Apportez-moi la clef de la cave.

— Je ne l'ai pas.

— Alors je vais enfoncer la porte.

— Montrez-moi votre mandat de perquisition! s'écria Silas au comble de la rage.

— Je m'en procurerai un plus tard.

Le policier s'arc-bouta contre le vantail. Malgré sa taille mince il possédait une force remarquable car dès la seconde tentative la porte céda; nous entrâmes tous quatre dans la cave pour nous apercevoir qu'elle avait également subi une sérieuse visite. Le calorifère était froid et le foyer complètement vidé de ses cendres. Même comédie au troisième étage : la porte de la chambre de débarras était ouverte, mais le parquet récemment balayé ne montrait aucune empreinte; la fenêtre était fermée, les volets clos. Le bouton de la porte réparé achevait la transformation.

— Où est la boîte aux serrures, Lola?

— La voici, mais il n'y en a plus une seule dedans.

Silas nous jeta un regard triomphant.

— Qu'avez-vous trouvé? Rien du tout. Vous ne valez pas mieux que de vulgaires cambrioleurs et je vais signaler le bris de cette porte, comptez sur moi!

Une scène similaire se produisit au cottage où Silas nous devança pour reprendre son chien. Sa colère se ralluma en examinant Reuben; il nous donna congé sur l'heure et nous demanda de lui régler son compte en entier.

— Je ne veux plus travailler pour des gens comme vous! Des gens capables de maltraiter un pauvre petit animal sans défense. Vous l'avez presque tué!

— Reuben a été blessé la nuit dernière par un individu qui se trouvait dans la propriété Coatesnash. Nous n'y sommes pour rien.

— Payez-moi.

Jack signa le chèque que Silas empocha avant de prendre son chien. Reuben lécha la main de son maître et je vis trembler d'émotion les lèvres de ce rustre. C'en était trop! Silas aimait Reuben plus que tout au monde, alors pourquoi protégeait-il l'individu responsable de ses blessures? Les résultats de notre aventure crevaient tour à tour comme des bulles de savon et il ne nous restait plus en fait de preuve des dangers terribles auxquels nous nous étions exposés qu'une petite esquille d'os calciné.

Jack et Harkway décidèrent de remettre ce fragment au docteur Rand pour qu'il l'analysât; ils lui fourniraient aussi un rapport complet sur nos faits et gestes de la nuit. Le laboratoire du médecin, équipé de façon très moderne, lui permettrait de déterminer la nature du morceau d'os. Au lieu de me mettre au lit pour prendre un repos nécessaire, je

demandai aux deux hommes de m'emmener en voiture et de me déposer à la bibliothèque du village.

J'avais mon idée : Laura Twining adorait la lecture et m'avait souvent prôné les qualités exceptionnelles de la bibliothécaire.

Mais Laura Twining avait mené une vie si solitaire que je ne pourrais trouver de meilleure source de renseignements.

Anna McCall, une vieille fille pâle qui portait des lunettes, était en train d'écrire des adresses.

— J'ai une commission pour vous de la part de Laura Twining, elle vous fait ses amitiés.

— Ainsi vous avez reçu une lettre de Laura! fit-elle sur un ton où se mêlaient l'irritation et la jalousie.

— Ne vous a-t-elle donc pas écrit?

— Pas une ligne.

— Un instant. Vous êtes la meilleure amie de Laura... Je vous avoue que sa lettre m'a inquiétée. Elle semble redouter quelque chose. Elle me paraissait déjà changée avant son départ. Qu'en pensez-vous?

— Laura n'est évidemment pas heureuse, mais je ne l'ai jamais vue redouter autre chose que la vieillesse et la servitude. Vous vous faites peut-être des idées.

— Elle ne vous a pas parue bizarre lorsqu'elle est venue vous dire adieu?

— Laura n'est pas venue me voir avant son départ, elle était sans doute trop occupée, fit Miss McCall d'un ton pointu. Si elle a besoin d'aide elle connaît mon adresse; d'ailleurs elle « devrait » m'écrire.

— A-t-elle un motif spécial qui lui fasse une obligation de vous écrire?

— Imaginez-vous qu'elle a emporté un livre de la bibliothèque et l'époque où elle doit le rendre est depuis longtemps passée. Je lui ai envoyé plusieurs rappels et je n'ai pas reçu un mot de réponse.

Bizarre, cet oubli de la part de Laura, si ordonnée, si ponctuelle toujours!... Et ce départ sans une visite d'adieu à son amie.

— J'espère que sa négligence ne vous a pas causé d'ennuis, dis-je poliment. De quel livre s'agit-il?

— Un annuaire de l'école de Crockford.

— Un annuaire!

— C'est étrange, n'est-ce pas? Je ne vois pas ce qui pouvait intéresser Laura dans cet annuaire de 1920, mais elle devrait en tout cas me renvoyer le volume... Dites-moi, fit tout à coup Anna McCall, devenue soudain acrimonieuse, vous ne pensez pas que l'inquiétude de Laura ait un rapport quelconque avec vos ennuis?

— Certainement pas!

La netteté de ma réponse ne réussit pas à la convaincre. Elle m'exprima son regret d'avoir parlé de l'annuaire, cet oubli pouvant être commenté avec malveillance dans une petite ville si friande de potins; je lui promis de n'en point parler.

Anna McCall me quita sur un petit salut très sec, et je songeai au singulier ouvrage emprunté par Laura. Qui donc, à part les familles, pouvait s'intéresser à ce tissu d'absurdités, un recueil annuel composé par les élèves? Sottes plaisanteries, pronostics enfantins, comptes rendus interminables de dîners et de pique-niques, de bals, etc... Que cherchait donc Laura dans cette année 1920? 1920... seize ans auparavant... Jane Coatesnash avait obtenu son diplôme en juin 1920 à l'école de Crockford et elle était partie en septembre de la même année pour le collège où l'attendait son tragique destin.

CHAPITRE XV

Mise en goût par cette réminiscence, je résolus de me renseigner plus complètement sur Jane en consultant, selon la suggestion de Harkway, les journaux locaux de l'époque.

Les publications périmées était emmagasinées dans les combles, je montai l'escalier. Des journaux poussiéreux et jaunis, garnissaient le grenier; à la lueur blafarde qui tombait du toit je distinguai des traces de pas dans la poussière du sol et une large empreinte devant une des piles de journaux comme si quelqu'un s'était assis ou agenouillé là. A ma grande surprise cette empreinte se trouvait précisément devant la pile de la « Gazette de Crockford », année 1920 et je me demandai quelle pouvait être l'autre personne qui portait le même intérêt que moi à ces vieux journaux. Je tirai à moi une liasse de gazettes. Je m'arrêtai un instant aux « Echos mondains » du 2 janvier 1920 : Jane Coatesnash avait reçu à déjeuner « ses nombreuses amis », la table était décorée de delphiniums « et la gracieuse hôtesse portait une ravissante robe de taffetas vert jade à la dernière mode de Paris ». Comme par magie cette évocation fit surgir dans mon imagination la vivante silhouette de la disparue; je vis sous un autre aspect le salon de Coatesnash et compris soudain la douleur écrasante de la vieille femme qui errait solitaire parmi les ombres d'un heureux passé.

Je me remis au travail. Un quart d'heure plus tard, je cherchais toujours, lorsque j'eus la désagréable impression d'être épiée. Je me retournai brusquement et je vis Annabelle Bayne immobile sur le seuil de la porte, un sourire aux lèvres.

— Comme vous m'avez fait peur! Pourquoi ne pas avertir?

— J'ai horreur de déranger... Que diable faites-vous là?

Je ne répondis pas; son sourire s'accentua.

— ...Peu importe, Mrs. Storm, je devine ce que vous cherchez. Mais vous perdez votre temps, les mois qui vous intéressent ont disparu.

— Quels mois?

— Février et juin 1920, ceux qui contenaient l'histoire de Jane. Ils ne sont pas là, j'en suis sûre car je suis venue ici ce matin...

La stupéfaction où me plongeait son intérêt subit pour le drame vieux de quinze ans me coupa la parole.

— ...Qu'est-ce qui a pu vous inciter à les consulter? Auriez-vous par hasard appris que Laura Twining n'avait pas rendu à la bibliothèque l'annuaire de l'école?

— Vous connaissez donc aussi ce détail!

Elle s'approcha de moi et s'accouda sur une pile de journaux.

— Oui ou non, ne sommes-nous pas convenues de travailler de concert? Comment voulez-vous que nous obtenions un résultat si vous faites mystère de tout?

Incompréhensible, cette femme qui prétendant être mon alliée réclamait ma confiance et qui, pas plus tard qu'hier, essayait de me duper en mentant avec effronterie!

— Il n'y a pas de mystère, dis-je froidement, ma curiosité s'est tout simplement éveillée en entendant si souvent parler de Jane Coatesnash.

— Ce qui signifie que vous refusez de dire pourquoi vous désirez lire ces journaux.

— M'expliquerez-vous pourquoi vous vous y intéressez vous-même?

— Je ne voulais pas les lire mais seulement me rendre compte s'ils étaient encore ici, je supposais qu'on avait pu les enlever.

— Comment cela? fis-je avec irritation. Si vous êtes dégoûtée des mystères, moi aussi! Vous ne me ferez pas croire que vous pouviez soupçonner la disparition de journaux vieux de quinze ans!

— Mettez que j'aie eu une sorte d'intuition en apprenant hier que l'annuaire de l'école n'avait pas été rendu. Me souvenant des articles parus dans la Gazette, je pensai que Laura avait pu les emporter. En effet les journaux ne sont plus là et je suis convaincue qu'elle les a mis dans ses bagages.

— Laura? Mais pourquoi?

— Elle a bien pris l'annuaire de l'école.

— Comment l'avez-vous su? Par Miss McCall?

Elle fit un signe de dénégation et sourit.

— L'annuaire n'a pas été emporté par Laura, il est chez moi.

— Chez vous!

J'étais abasourdie, mais mon visage devait refléter une nuance de scepticisme car elle ajouta aussitôt :

— Vous ne me croyez pas? Venez vous rendre compte par vous-même.

— Mais comment se trouve-t-il là?

— Je vous le raconterai chez moi, en déjeunant. Abandonnez vos recherches momentanément et acceptez mon invitation, nous aurons tout le temps de parler.

Annabelle avait certainement une arrière-pensée en m'invitant, mais il était aussi de mon intérêt d'apprendre ce qu'elle savait et je répondis par une acceptation.

La maison de Miss Bayne, agréable et spacieuse, portait dans toute sa décoration intérieure l'empreinte de la personnalité d'Annabelle. Elle y habitait seule. Nous entrâmes dans une grande pièce entièrement boisée et décorée de lithographies modernes. Des coupes de bakélite garnies de soucis éclatants mêlés de bleuets étaient disposées avec goût sur différents meubles.

Annabelle se laissa tomber sur le divan et tira d'un rayon, en partie caché par les coussins, un volume qu'elle me tendit.

— Voici l'annuaire en question. Etes-vous convaincue?

— Où l'avez-vous trouvé?—

Une plantureuse villageoise commençait à dresser la table. Annabelle lui fit signe.

— C'est Velva qui l'a trouvé hier. Racontez-nous cela, Velva.

— J'étais en train de faire la bibliothèque à fond hier matin, dit la grosse fille, et je déplaçais tous les livres pour les épousseter, quand j'aperçus celui-ci. Enveloppé dans un papier il avait glissé derrière la rangée. Je vous l'ai remis aussitôt.

— Vous ne faites pas assez souvent le ménage, Velva, sans quoi vous l'auriez découvert depuis plusieurs semaines.

— Le livre ne faisait de mal à personne, la poussière non plus! On ne les voyait pas!

Annabelle se mit à rire et envoya la femme de chambre porter ses ordres à la cuisine.

— Mais comment ce volume a-t-il pu échouer dans votre bibliothèque? demandai-je lorsque la domestique fut sortie.

— Laura Twining l'a oublié ici — il a glissé depuis derrière les livres — le jour de son départ. C'est la seule visite qu'elle m'ait jamais faite.

— Elle est venue vous voir?

— Pas de son plein gré. Laura et moi sommes des ennemies de toujours. Mais sur le chemin de New-York, Mrs. Coatesnash a fait arrêter sa

voiture chez moi pour me dire au revoir et Laura aurait eu mauvaise grâce à ne pas accompagner sa maîtresse.

L'hypothèse que nous avions si bien et si patiemment bâtie, Jack et moi, semblait de ce fait ébranlée dans sa base même. Si Laura Twining s'était arrêtée chez Annabelle on n'avait pu l'assassiner sur la route de Hilltop House à Crockford, à moins que la limousine n'y fût revenue. Il existait, évidemment, d'autres routes désertes, mais il semblait peu vraisemblable que Mrs. Coatesnash eût conduit sa demoiselle de compagnie chez une amie si elle avait un assassinat en tête.

— A quoi pensez-vous? fit Annabelle qui m'observait.

— A rien d'important.

Je pris vivement le volume qui s'ouvrit à la page 33 et je vis le portrait d'une brune jeune fille au regard sérieux : Jane n'était pas belle à proprement parler.

— Oh! moi qui la croyais jolie! m'écriai-je.

— Jane était exquise, dit Annabelle. Elle possédait toutes les qualités qui semblent aujourd'hui passées de mode, l'esprit, la sensibilité... Elle avait un charme extraordinaire et une grande simplicité.

Sous la photographie une de ces annotations typiques de la mentalité qui sévit dans les écoles de fillettes :

« Ceci passe notre entendement. Petite Jane préfère aux jouvenceaux, les hommes d'âge. »

Je relus deux fois le couplet qui s'accordait si mal avec la gravité du jeune visage.

— A quoi ces vers font-ils allusion?

Annabelle haussa les épaules.

— Ces histoires de gosses me déconcertent toujours. Sans doute l'auteur déplorait-elle que Jane préférât l'étude aux jeunes garçons...

Puis quittant brusquement un sujet de conversation qui lui déplaisait, elle ajouta :

— ...Ne trouvez-vous pas étonnant que Laura ait enveloppé et ficelé un livre de la bibliothèque municipale?

Je tressaillis.

— Peut-être avait-elle l'intention de le renvoyer par la poste?

— Pourquoi par la poste? C'était si simple de le déposer en passant; la bibliothèque se trouvait justement sur son chemin. De plus, Laura doit se rappeler qu'elle a oublié le volume chez moi : pourquoi ne m'a-t-elle pas écrit? La durée du prêt est depuis longtemps dépassée.

Annabelle me regardait fixement. A mon tour, je détournai la conversation.

— Avez-vous vu Laura poser ce livre?

— Pas précisément, je crois pourtant me souvenir qu'elle portait un paquet.

On apporta le déjeuner : des mets excellents, un service impeccable. Perdues dans nos réflexions, nous mangeâmes en silence.

— Je suis certaine que Laura Twining a chipé les journaux que vous cherchiez et qu'elle n'avait pas l'intention de rendre ce livre, mais je suis incapable de tirer aucune déduction de son étrange conduite.

Soudain, telle la solution d'une énigme à laquelle on a longtemps réfléchi, une explication possible me vint à l'esprit; sans doute Annabelle avait-elle le don de lire la pensée, car elle se dressa soudain, les yeux pleins d'effroi.

— Serait-ce possible? Jane vivrait encore et Laura Twining en serait avertie... Voilà qui expliquerait bien des choses...

— Par exemple?

— L'intérêt que Laura a pris à cet annuaire et aux Gazettes qui ont disparu.

— Etes-vous tout à fait sincère?

— Comparée à vous j'ai la transparence du cristal; Lola Storm, telle que je vous vois là, assise à ma table, raide comme un piquet, méfiante et attendant toujours le pire de ma part.

Je saisis la balle au bond :

— Vous représentez une énigme pour moi, Miss Bayne.

— C'est absurde, je suis très simple.

— Vous ne l'étiez pas hier, lorsque vous avez prétendu ne pas connaître Franklyn Elliott, alors que jeudi, vers onze heures, je l'ai vu, de mes propres yeux, entrer chez vous.

Elle rougit de confusion mais se reprit assez vite.

— Je ne vous opposerai pas un démenti qui serait ridicule. Mon mensonge était nécessaire, car c'était le jour de l'enquête et Elliott, désirant ne pas témoigner, m'a priée de ne pas dévoiler sa présence au village.

Annabelle appartenait à cette catégorie de personnes dangereuses qui sont toujours prêtes à reconnaître leurs fautes et, partant, vous obligent à les admettre.

— Vous déplairait-il de me dire ce qu'il venait faire chez vous?

— Pas du tout. Je suis l'amie la plus intime de sa cliente, Mrs. Coatesnash, il est venu uniquement pour me parler d'elle. Je ne connaissais pas Elliott; il est assez banal mais nous nous sommes très bien entendus.

— Vous ressemblez à tous les habitants de Crockford qui la soutiennent mordicus et laissent Jack et moi nous débrouiller de notre mieux.

Elle se fit condescendante, presque maternelle.

— Vous êtes jeune, irritable et... vous vous trompez. Personne ne songe à vous persécuter, et vous vous privez volontairement de tout appui en refusant mon aide.

Je la regardai droit dans les yeux.

— Je ne suis pas une enfant, Miss Bayne, vous ne m'offrez votre aide que lorsque cela convient à vos desseins. Persistez-vous toujours à nier que vous avez aperçu de la lumière hier?

— Quelle lumière?

— Celle que j'ai vue hier soir dans Hilltop House. Je vous assure que je ne me suis pas trompée.

— Pas possible, fit-elle en m'agrippant le poignet. Racontez-moi cela.

Je refusai de répondre et ce fut une grave erreur de ma part; je devais découvrir longtemps après que je lui en avais trop dit ou pas assez. Si je m'étais montrée plus confiante ou au contraire fort réservée, une vie humaine et peut-être deux eussent été épargnées...

— ...J'insiste pour que vous vous expliquiez au sujet de cette lumière, dit-elle en me secouant avec nervosité.

— Désolée, mais j'ai donné tous les renseignements à la police qui m'a priée d'observer une discrétion absolue. Moi aussi, je sais tenir une promesse.

Son regard était lourd de questions, mais sans protester davantage elle m'aida à mettre mon manteau et me reconduisit jusqu'à la porte, s'efforçant jusqu'au bout de prétendre croire à notre amicale alliance. Je quittai Annabelle sans arriver à définir sa véritable personnalité.

En bas du perron, je me retournai et je l'aperçus devant le téléphone placé dans le vestibule. Je l'entendis demander Franklyn Elliott. Nous savons aujourd'hui qu'elle répéta mot pour mot à l'homme d'affaires toute notre conversation. En conséquence, lorsque la police interrogea Elliott dans l'après-midi, celui-ci était préparé.

Je me rendis directement chez le Dr. Rand, que je trouvai sur le pas de sa porte en compagnie de Harkway et de Jack.

— Désolé de vous avoir fait attendre, Lola, me dit Jack, nous sommes restés plus longtemps que je ne le prévoyais.

— Cela ne fait rien, j'ai eu de quoi m'occuper.

Harkway me lança un regard aigu et il prit aussitôt congé de nous en demandant au Dr. Rand de lui téléphoner dès qu'il aurait terminé son rapport.

— Etes-vous pressés de rentrer, jeunes gens? dit le médecin.

— Pas spécialement.

— Alors, venez chez moi; il est, je crois, grand temps que nous ayons une conversation sérieuse.

Nous le suivîmes dans son cabinet; il s'assit devant son bureau et chercha dans un fouillis de paperasses une enveloppe d'où il tira un fragment d'os calciné.

— Je vous ai sermonné sur les dangers de la curiosité et aujourd'hui vous m'apportez ceci; non content de vous en tenir à une surveillance anodine, Mr. Storm, vous vous êtes permis d'entrer par effraction dans une maison pour y courir, du reste, les pires dangers. C'est miracle que votre femme n'ait pas été tuée. Et pourquoi? Pour rapporter ce bout d'os!

Il remit le fragment dans l'enveloppe et il continua sur le même ton :

— Avez-vous donc perdu la raison? Il est grand temps d'écouter la voix de la sagesse.

Jack avait l'air d'un petit garçon pris en faute.

— Notre expédition de la nuit dernière fut, en effet, inconsidérée et dangereuse. Mais c'est tout de même heureux que nous soyons allés là-haut.

— Heureux!

Après avoir poussé cette sourde exclamation, le médecin réfléchit en silence pendant quelques minutes.

— Hiram Darnley est mort assassiné et il y a peut-être une autre victime. Je reconnais à la police le droit et le devoir de s'occuper de ces crimes, c'est son affaire. Des criminels peuvent rester impunis, mon cher garçon, sans que la terre s'arrête de tourner.

A travers la fenêtre, il laissa errer son regard sur le jardin ensoleillé où les jonquilles commençaient à poindre.

— Vous êtes trop jeunes, mes pauvres enfants, et il faut votre inexpérience de la vie pour vouloir à tout prix prendre au piège une vieille femme à moitié folle et la jeter en pâture à la police.

— En d'autres termes, dit lentement Jack, vous êtes persuadé que Mrs. Coatesnash est une criminelle.

Le médecin tambourina sur la table.

— Vous avez une âme de détective, pas moi.

— Vous êtes injuste.

— Peut-être... Je voudrais éveiller dans votre cœur la simple pitié. J'ai envie de vous proposer un marché : en échange de mon opinion personnelle sur l'affaire, me promettez-vous de reprendre vos pinceaux?

— Soit. Je m'engage à respecter la loi... à moins d'avoir la certitude d'un danger immédiat, menaçant Lola ou moi-même. Bien entendu, je vous promets une discrétion absolue. Est-ce suffisant?

— Oui, dit-il après réflexion. Dès l'identification du cadavre, j'eus la conviction que Mrs. Coatesnash était la force agissante qui détermina la mort de Hiram Darnley.

— Elle est à une distance considérable...

— Qui l'empêchait de laisser ici des complices?

— Mais son mobile?

Le Dr. Rand tomba dans une longue rêverie.

— Le vieux garçon que je suis comprend une pauvre mère folle de douleur. Si Luella Coatesnash a fait supprimer Hiram Darnley, elle avait

le plus puissant des mobiles pour agir ainsi : son unique enfant, Jane, sa fille.

Je me penchai brusquement vers lui.

— Vous est-il jamais venu à l'esprit, docteur, que Jane Coatesnash pourrait être vivante?

— Jamais, fit brusquement le médecin, pour la bonne raison que l'identification n'a pas laissé le moindre doute. La malheureuse enfant est bien morte.

J'essayai une protestation.

— Jane Coatesnash est morte, reprit-il, j'en suis certain. La pauvre petite s'est tuée pour l'amour d'un misérable gredin; j'ai su la fatale décision de Jane, mais rien n'a pu la retenir; elle avait dix-neuf ans et l'homme qu'elle aimait était marié.

— Cet homme, c'est...

— Hiram Darnley.

.....

Un long silence suivit cette révélation. Les moineaux pépiaient dans le jardin et près de moi des poussières dansaient dans un rayon de soleil.

— Vous n'êtes pas d'avis maintenant de laisser en repos cette vieille femme qui a touché le fond de la douleur humaine?

Jack soupira.

— Mais pourquoi Mrs. Coatesnash a-t-elle attendu quinze ans?

— N'allez pas croire qu'elle connaissait la situation à l'époque : tous, sauf moi, l'ignoraient. Un jour, Jane vint faire appel au médecin et au vieil ami que j'étais; elle est entrée ici, elle s'est assise dans ce fauteuil et elle m'a froidement demandé un poison qui ne la défigurerait pas trop. Pauvre gamine, elle voulait mourir en beauté. Je lui ai arraché de force son secret... La banale aventure. Darnley était un de ces coquins sans scrupules qui tirent vanité de leurs conquêtes et Jane fut probablement une de ses plus faibles victimes. J'essayai de la raisonner et crus avoir réussi, bien qu'elle fût de toute évidence follement éprise de cet homme.

— Vous n'avez donc rien dit à la mère?

— Certainement non! Je ne compris l'échec de mes consolantes paroles que lorsque Jane disparut du collège. Trop tard... trois semaines après sa venue ici, elle s'est tuée.

— Vous fûtes seul à connaître la vérité?

— Sans aucun doute. Jane était une enfant très réservée qui ne bavardait jamais inconsidérément.

— Mais comment Mrs. Coatesnash serait-elle arrivée à découvrir les faits au bout de quinze ans? dit Jack. C'est Hiram Darnley qui, avec son approbation, dirigea les recherches au moment de la disparition de Jane et il y a quinze jours il s'occupait encore de gérer la fortune de la vieille dame.

Une explication commençait à se faire jour dans mon esprit. Laura Twining s'était beaucoup intéressée à Jane... Au lieu de découvrir que la jeune fille vivait encore, aurait-elle appris son suicide? J'intervins brusquement dans la conversation.

— Laura Twining a pu apprendre ce qui s'était passé et avertir Mrs. Coatesnash.

— C'est absurde, fit Jack, elle aurait éprouvé la même pitié que le docteur, et, comme lui, désiré laisser les morts en paix.

A ma grande surprise, le Dr. Rand vint à mon secours.

— Ne concluez pas si facilement, jeune homme. La vie a changé Laura. Lorsqu'elle arriva à Crockford, elle était une bonne fille, pieuse, serviable,

patiente, pleine d'humilité, mais, obligée de subir pendant des années une vie dure, elle a tourné casaque.

« Les femmes qui se trouvent dans la situation de Laura — pauvres filles sans le sou, vivant dans une atmosphère de luxe — arrivent fréquemment à perdre tout sens moral à force de se ronger de jalousie. Je doute fort que Laura, apprenant la véritable histoire de Jane, ait fait preuve de la charité chrétienne nécessaire pour garder son secret alors qu'elle pouvait prendre sa revanche en distillant peu à peu la nouvelle à Mrs. Coatesnash avec une habileté toute féminine.

Laura m'apparaissait brusquement sous un jour nouveau et j'en éprouvai un véritable malaise.

— Cette vengeance mesquine, un acte de pure méchanceté, me paraît bien difficile à admettre, fit Jack. Laura avait besoin de sa situation, elle risquait de se faire mettre à la porte par Mrs. Coatesnash qui refuserait de la croire.

— Admettons, néanmoins, que Laura découvrit la vérité et qu'elle révéla ce qu'elle savait; il nous est permis de concevoir un autre mobile, celui de l'intérêt. Elle a pu menacer de raconter l'histoire de Jane dont le souvenir est resté très vivant à Crockford; à moins que...

Le Dr. Rand haussa les épaules.

— ... Mrs. Coatesnash est riche, sa demoiselle de compagnie a pu entrevoir la chance inespérée de s'assurer la vieillesse indépendante dont elle rêvait... Elle apprit à ses dépens que parfois l'avenir n'existe pas pour des maîtres-chanteurs!

Il se leva.

— Je viens de vous dire bien des choses que j'aurais dû taire, mais vous connaissez maintenant les faits et mon opinion sur l'affaire.

— Bien des questions restent néanmoins en suspens, dit Jack qui se leva à son tour. Pourquoi, par exemple, Hiram Darnley portait-il cette somme considérable dans sa valise? Sous quel prétexte Mrs. Coatesnash l'a-t-elle attiré ici? Vous savez probablement que Franklyn Elliott séjourne au village depuis le jour de l'enquête. Quel est son but? Le croyez-vous compromis dans l'assassinat de son associé? Pourrait-il expliquer ce qui est arrivé à Laura?

— Je n'ai pas l'intention de résoudre toutes les difficultés du problème. En eussé-je le pouvoir que je m'y refuserais. Et n'oubliez pas, je vous prie, votre promesse d'abandonner toute activité en ce sens. Rentrez chez vous et laissez votre esprit en repos. Cependant, ajouta-t-il d'un air pensif, il serait peut-être sage de tenir Silas à l'œil.

CHAPITRE XVI

Nous avions l'intention d'aller nous reposer chez nous, mais Harkway insista pour que nous attendions au poste de police le retour de Standish.

Lorsque le commissaire eut résumé les résultats insignifiants de sa visite sans intérêt à la veuve de Darnley, nous lui racontâmes notre expédition à Hilltop House dans tous ses détails : la tombe du jardin, la disparition des bagages de Laura Twining, le morceau d'os calciné et les transformations de la maison et du terrain entre nos deux visites; mais nous ne fîmes pas allusion à ce que nous avait appris le Dr. Rand.

Notre récit suffit cependant à bouleverser Standish et à ébranler sa

confiance absolue en Mrs. Coatesnash. Il ne put moins faire que d'apercevoir ce qui signifiait implicitement son silence sur le compte de la demoiselle de compagnie. Luella Coatesnash avait beau appartenir à une vieille et honorable famille du Connecticut, nous tenions la preuve de son manque de sincérité.

— L'homme d'affaires a partie liée avec elle, dit le policier. Il m'a affirmé qu'il s'était rendu sur le quai pour assister au départ des deux femmes à bord du « Burgoyne »; bien plus, il m'a spontanément fourni ce témoignage que je ne lui demandais pas.

— Il nous l'a dit aussi, fit Jack. Vous saviez que Elliott était descendu à l'auberge Bally-Ho?

— J'y suis allé hier, répondit Standish, pour m'informer de ce qu'il faisait ici et pour lui demander pourquoi, après s'être dérobé à l'enquête sous un prétexte fallacieux, il avait trouvé bon de venir à Crockford. Mais je n'ai rien pu en tirer. Elliott prétend être venu pour sauvegarder les intérêts de Mrs. Coatesnash pendant les recherches. C'est absurde, car il ne s'est pas soucié de venir les défendre en paraissant à l'enquête.

J'ajoutai aussitôt :

— Il est allé voir Annabelle Bayne ce même soir.

— En effet, il ne me l'a pas caché. Sans doute a-t-il prévu que je recueillerais le renseignement d'une autre source. Elliott a un véritable talent d'anticipation, il répond aux questions avant qu'on les ait formulées. D'autre part, s'il est réellement venu à Crockford pour défendre Mrs. Coatesnash, il est très naturel qu'il soit allé voir Annabelle Bayne.

— Elliott a dû se trouver passablement gêné lorsque vous lui avez demandé pourquoi il avait évité l'enquête, dis-je.

— Les hommes de loi ne s'embarrassent pas si facilement. Elliott m'a simplement répondu qu'il ne voyait pas la nécessité de sa présence à une audience qui n'avait rien d'officiel, d'autant que Miss Willetts pouvait nous renseigner aussi complètement que lui-même; aussi l'avait-il déléguée pour le remplacer. C'est possible, mais je trouve néanmoins bizarre qu'il soit monté en voiture le jour même pour venir s'installer ici.

— Elliott pense peut-être que Mrs. Coatesnash a besoin de protection pour des motifs très différents de ceux fournis à l'enquête, dit Jack.

Standish ne répondit pas et se leva.

— Venez donc avec moi voir Franklyn Elliott. La situation a changé depuis hier et en nous servant de Laura Twining comme levier, nous arriverons peut-être à le rendre plus communicatif.

Nous partîmes en voiture. Bill Tevis, l'employé de l'auberge, nous informa que l'homme d'affaires ne sortait de sa chambre que pour prendre ses repas et se tenait en relation téléphonique constante avec son bureau de New-York.

Averti par téléphone, le gros Elliott nous reçut sur le pas de sa porte. Il accueillit cordialement Standish et Harkway mais il nous regarda de travers, Jack et moi.

— Que de monde! dit-il. Enfin...

Il nous introduisit dans une pièce manifestement arrangée pour un long séjour, une machine à écrire portative et maints bibelots personnels l'indiquaient. J'aperçus sur la table une photographie d'Annabelle et j'inscrivis aussitôt un nouveau mensonge à son actif : quatre heures plus tôt, elle m'affirmait avoir fait la connaissance d'Elliott le soir où il était venu la voir chez elle. Le solicitor surprit mon regard et parut ennuyé, il s'arrangea pour passer devant la table et il posa le cadre à plat.

— Eh bien! Mr. Standish, que me vaut l'honneur de votre visite? dit-il. Avez-vous de nouveaux renseignements à me communiquer sur l'assassinat de mon associé?

Ignorant la question, Standish répondit :

— Nous avons déjà eu une conversation relative à votre présence à Crockford, Mr. Elliott. Que faites-vous ici? Quel est votre véritable but?

— Je vous ai expliqué à plusieurs reprises que je suis venu, au prix d'un réel sacrifice, veiller sur les intérêts de Luella Coatesnash. Je ne me mêle jamais d'ordinaire d'une affaire criminelle, mais la situation actuelle est toute différente. Mon associé a été assassiné et, pour une raison qui m'échappe, il est cause que certains soupçons atteignent une de nos clientes, une des plus anciennes et des plus estimées. Je me suis senti moralement obligé de délaisser mes autres occupations pour venir à Crockford m'assurer que justice soit rendue à Mrs. Coatesnash.

— Aucun homme de loi n'a l'obligation morale de s'interposer entre un client et la police.

— Voilà un ton bien singulier et que je n'apprécie guère, fit Elliott en se redressant. Je suis le solicitor de Mrs. Coatesnash, sans plus, et je ne m'interpose certes pas entre elle et la police. Au contraire! Vous me voyez tout disposé à répondre à des questions posées courtoisement.

— Vous êtes convaincu que Luella Coatesnash n'est pas responsable de l'assassinat de Hiram Darnley?

— Absolument convaincu.

Le gros homme s'assit de nouveau sur son lit; un rayon de soleil éclaira son visage placide dont l'expression ne changea pas lorsque Standish dit brusquement :

— Quand avez-vous vu Laura Twining pour la dernière fois?

Elliott fronça les sourcils.

— Le jour du départ du « Burgoyne », sauf erreur.

— Donc, dit Standish, vous l'avez vue embarquer avec Mrs. Coatesnash?

— Non, fit doucement Elliott. Miss Twining ne s'est pas embarquée.

Il y eut un instant de consternation générale. Je n'en croyais pas mes oreilles. Harkway siffla entre ses dents et Standish se leva d'un bond.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit cela plus tôt au lieu de donner intentionnellement l'impression que les deux femmes étaient toutes deux à bord du « Burgoyne »?

— Pardon, protesta Elliott, je ne vous ai jamais parlé de Laura Twining, vous non plus, et si vous avez eu quelque impression erronée, ce n'est pas de me faute. Comment pouvais-je savoir que vous vous intéressiez à cette femme? Vous auriez pu très facilement apprendre qu'elle n'était pas partie, soit en consultant la liste des passagers du « Burgoyne », soit en me questionnant, soit encore en câblant à Mrs. Coatesnash.

— Tous ici ont compris que la vieille dame partait en Europe avec sa demoiselle de compagnie. On les croit toutes deux en France. Pour quelle raison les projets de Mrs. Coatesnash furent-ils modifiés complètement dans les douze heures précédant son départ et comment se fait-il que vous en soyez seul informé?

— Il n'y a là aucun mystère, fit Elliott avec impatience. Si Mrs. Coatesnash n'a pas crié sur les toits son changement de programme, c'est uniquement pour ne pas nuire à sa demoiselle de compagnie. Je regrette d'avoir à vous apprendre que Laura Twining est une voleuse.

— Laura Twining une voleuse! Je n'en crois pas un mot.

— Vous avez peut-être raison. Mrs. Coatesnash en était persuadée, mais ses preuves ne m'ont pas paru très convaincantes; voulez-vous que je vous raconte l'incident?

— Comment donc! fit Standish.

— Arrivées à New-York quelques heures avant le départ du bateau, Mrs. Coatesnash et sa demoiselle de compagnie prirent une chambre à l'hôtel Wickmore. Fatiguée, Mrs. Coatesnash se coucha et envoya Laura Twining faire les emplettes de la dernière heure, en lui confiant un billet de cinquante dollars. Le billet disparut; perdu, selon Miss Twining, volé

d'après Mrs. Coatesnash. Celle-ci traîna de force sa demoiselle de compagnie dans mon bureau où une scène des plus pénibles eut lieu. Il fut impossible de mettre d'accord ces deux furies déchaînées. Finalement, Miss Twining perdit sa place et Mrs. Coatesnash, folle de rage, s'embarqua seule.

L'histoire était inventée de toutes pièces, nous en étions convaincus. Mais Elliott jouait sur le velours, car nous ne possédions aucune preuve pour lui opposer un démenti.

— Où est Miss Twining actuellement?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Elle avait deux sœurs, l'une en Géorgie, l'autre je ne sais où. Elle est peut-être chez l'une d'elles, à moins qu'elle n'ait trouvé une autre place... Mais pourquoi ce subit intérêt pour Laura Twining? Vous ne supposez pas qu'elle ait trempé dans l'attentat criminel commis contre mon associé? C'est bien improbable.

Il prit sur la table une boîte de cigares.

— Miss Twining a été assassinée, dit Standish.

La boîte de cigares tomba avec un bruit sec et Elliott se dressa, pâle comme un mort.

— Vous paraissez saisi, Mr. Elliott.

— Grands dieux, on le serait à moins!

— Convenez que Mrs. Coatesnash eût agi plus sagement en nous avertissant que sa demoiselle de compagnie ne l'avait pas suivie à Paris?

— Evidemment...

Elliott essuya son front moite.

— Cette nouvelle m'a bouleversé et je ne sais que penser. A quel endroit le crime a-t-il été commis? Où avez-vous trouvé le cadavre?

— Veuillez vous souvenir, je vous prie, que nous sommes ici pour vous interroger et non pour vous éclairer, dit Standish. N'avez-vous rien à ajouter au sujet de Laura Twining? Désirez-vous modifier votre récit?

— Non, fit Elliott, je n'en changerai pas un mot, mais je vais vous donner un conseil : retirez-vous, laissez aller les choses tout simplement et le mystère s'éclaircira peut-être seul.

Il avait retrouvé son sang-froid et il poussa l'audace, après avoir ostensiblement regardé sa montre, de nous prier de l'excuser. J'étais furieuse; peut-être ne ferais-je pas un bon policier, mais j'aurais voulu questionner Franklyn Elliott.

Nous reprimes tous quatre, en voiture, le chemin de notre cottage.

— Rien n'est plus assommant que d'écouter un menteur, dit Standish. Et je déteste par-dessus tout le menteur cultivé.

Il se tourna instinctivement du côté du pavillon.

— ... Allez-vous voir Silas, John?

— J'y pensais, fit Standish en se levant.

Bien qu'il désirât certainement être seul, je pris comme prétexte nos clefs que Silas n'avait pas rendues pour accompagner le policier. Le valet avait dû passer la journée assis près de la porte de la cave; il se leva et tendit les clefs sans m'adresser la parole, puis, se tournant vers Standish, il dit :

— Je vous attendais pour porter plainte. Regardez cette porte! C'est votre ami Harkway qui l'a démolie ce matin sans même produire le moindre mandat de perquisition. Je veux qu'il soit renvoyé de la police... Mrs. Storm ici présente et son mari sont entrés par effraction dans la maison la nuit dernière. Il faut les arrêter.

Standish le calma très adroitement en lui promettant dommages et réparations et en le félicitant sur le dévouement qu'il témoignait aux intérêts de sa maîtresse. Très habile à déceler les signes extérieurs d'une angoisse profonde, le policier s'aperçut que Silas, distrait et tourmenté, n'était plus le même. Standish, qui le connaissait depuis son enfance,

comprenait le lent travail qui se faisait dans l'esprit de ce rustre, sa terreur de l'appareil judiciaire et sa ferme résolution de sauver sa peau à tout prix. Convaincu que Silas était une des forces agissantes de notre mystère, il essaya de lui donner confiance en lui parlant doucement au lieu de le rudoyer comme Harkway l'avait fait. Peine perdue, Silas nia catégoriquement; il affirma qu'il ignorait ce qu'était devenue Laura Twining et il parut s'étonner qu'elle ne fût pas à Paris; fait assez curieux, l'allusion à la demoiselle de compagnie sembla lui apporter un obscur soulagement.

— Une bavarde, mais une bien brave femme, Miss Twining, dit-il. Je suis très surpris d'apprendre que Mrs. Coatesnash l'a renvoyée, elles étaient comme les deux doigts de la main le jour du départ.

— A quelle heure les avez-vous quittées à New-York? Quand êtes-vous rentré à Crockford, le 17 février?

Silas se gratta la tête.

— Voyons, je les ai menées à l'hôtel... je les ai installées. Il y avait une circulation intense, j'ai dû rentrer vers neuf ou dix heures.

Comment Silas pouvait-il garder ce calme parfait s'il avait du sang sur les mains? A travers la porte brisée, mon regard se posa sur le calorifère refroidi et qui gardait son secret.

— Ecoutez-moi bien, Silas, reprit Standish, on m'a dit que les deux femmes s'étaient querellées après votre départ au sujet d'un billet de cinquante dollars et que Mrs. Coatesnash accusait sa demoiselle de compagnie de l'avoir volé.

— Je mettrais ma main au feu que Miss Twining ne prendrait pas une épingle. L'avez-vous interrogée?

— Laura Twining a disparu de la surface terrestre, dit Standish en enflant sa voix, et je commence à croire qu'elle est partie pour toujours.

On pouvait s'attendre à un sursaut de curiosité, mais le valet n'en manifesta aucune et répondit tranquillement :

— Oh! elle reviendra probablement chercher ses affaires.

Standish, qui avait espéré une réaction violente, se mordit les lèvres.

— Ainsi, Laura Twining a laissé des affaires ici. De quelle sorte? Des bagages?

— Non. C'est un carton qui contient des journaux et des magazines; elle avait la manie d'en faire collection et je suis sûr qu'elle reviendra les chercher.

Si le valet était au courant des valises disparues, du passeport inutilisé et de la lettre de crédit, il cachait bien son jeu.

— Laura Twining n'est pas revenue ici depuis que vous l'avez conduite à New-York?

— Sûrement pas. D'ailleurs, Mrs. Coatesnash a emporté les clefs, comme elle fait toujours.

Standish changea son fusil d'épaule.

— Connaissez-vous Franklyn Elliott, Silas?

A notre grande surprise, cette flèche lancée au hasard fit mouche; Silas réprima un tressaillement.

— Vous voulez parler de l'homme d'affaires de Mrs. Coatesnash?

— Oui; le connaissez-vous?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Pas possible? Vous avez néanmoins sursauté lorsque j'ai prononcé son nom.

— J'ai vu son nom dans les journaux. Voilà tout. Elliott ne m'est rien, et il ne me connaît pas.

— Prenez garde, Silas! Vous a-t-il jamais écrit? Ou vous-même...

— Non! s'écria le valet. Je ne suis pas assez riche pour me payer des hommes d'affaires newyorkais!

Standish mit un pied sur la première marche.

— Silas, on gagne toujours à dire la vérité, toute la vérité; par contre, il est dangereux de protéger les autres dans une affaire criminelle.

Une expression de terreur infinie mêlée de désespoir passa sur le visage de l'homme.

— J'ai dit la vérité, grommela-t-il d'un air farouche. Mettez-moi en prison si vous ne me croyez pas, j'y serai aussi bien qu'ici et peut-être pourrai-je enfin dormir tranquille...

Il s'interrompit soudain. Il fit un effort pour se ressaisir, et continua sur un autre ton.

— ... Vous n'avez rien contre moi, rien que vous puissiez prouver.

— Vous savez beaucoup de choses, Silas. Profitez de la chance que je vous offre de parler. Nous découvrirons le meurtrier de Hiram Darnley et nous irons jusqu'au bout, sans nous inquiéter des personnalités en cause. Le coupable sera pendu.

— Dieu veuille que ce soit bientôt, soupira Silas Elkins.

Standish se détourna brusquement. Il entra dans la maison de Mrs. Coatesnash et nous le suivîmes. Silas, qui n'avait fait aucune objection, semblait complètement transformé et désireux de se rendre utile: il nous montra le carton de Laura Twining; il contenait des livres d'astrologie, un pamphlet sur le spiritualisme, des magazines, quelques effets... pas de lettres. Rien d'intéressant.

Aidé de son assistant bénévole, le commissaire perquisitionna au sous-sol, au premier et au second étage avec un soin minutieux, mais sans résultat. Arrivé au troisième, Standish entra dans la chambre à coucher de Mrs. Coatesnash, et il ouvrit les volets. Le grand lit à baldaquin était défait; le matelas roulé, les couvertures soigneusement pliées et posées sur une chaise. Manifestement, on n'était pas entré dans la pièce depuis des semaines.

Standish visita les tiroirs du bureau et de la commode; il fouilla dans le linge... Peine perdue. Il se disposait à fermer les volets, lorsqu'un scintillement sur le tapis accrocha son regard. Il se pencha et l'expression de son visage passa de la stupéfaction à l'incrédulité en ramassant une aiguille hypodermique. Immobile, Silas respirait à peine; Standish se tourna vers lui.

— Vous connaissez ceci?

— C'est à Mrs. Coatesnash, elle s'en servait pour un remède... un remède pour son cœur. Je l'ai surprise une fois qui s'enfonçait l'aiguille dans le bras; elle se mit dans une colère folle et me fit promettre de n'en pas parler.

Luella Coatesnash sembla se matérialiser soudain dans sa chambre à coucher poussiéreuse... Standish fourra l'aiguille dans sa poche sans mot dire.

Silas nous précéda dans le chambre de débarras; il me jeta un regard courroucé, mais, comme Standish ne protestait pas, j'entrai à sa suite. Le commissaire perquisitionna avec méthode et patience dans tout le bric-à-brac entassé en désordre, il remua des coussins, secoua le divan, ouvrit les malles, dont il extirpa des robes démodées et des chapeaux à plumes, sans réussir à trouver le moindre indice suspect.

Enfin Standish se releva; il frotta ses mains pleines de poussière.

— J'ai terminé, grommela-t-il.

— Il y a encore les mansardes, dit Silas.

On atteignait les combles au moyen d'une échelle placée au bout du corridor et qui menait à une trappe. Standish se disposait à gravir les échelons lorsque soudain il se ravisa. Sept heures étaient depuis longtemps sonnées, il venait de passer trois heures exténuantes dans cette maison et il mourait de faim.

— Nous continuerons la perquisition lorsque j'aurai reçu le rapport du Dr. Rand, dit-il.

Fus-e le jouet d'une illusion? Il me sembla que Silas paraissait déçu. J'éprouvai moi-même un étrange désir de voir Standish achever ses recherches en visitant les mansardes, mais naturellement je ne pouvais insister. Les événements prouvèrent par la suite que mon désir était fondé; la décision d'un homme découragé et affamé devait coûter une autre vie humaine.

Accompagnée de Standish, je repris le chemin du cottage où nous trouvâmes Jack et Harkway en train de boire des cocktails; j'invitai les deux policiers à dîner. Au moment où je me dirigeais vers la cuisine, Standish prit le téléphone pour demander Paris.

Il ne put néanmoins obtenir satisfaction, la téléphoniste exaspérée lui répondit que Mrs. Coatesnash était bien à l'hôtel Saint-Clair, mais au lit et sous l'influence d'un soporifique prescrit par le médecin; ce dernier interdisait du reste qu'on dérangeât la patiente. Mrs. Coatesnash souffrait, paraît-il, d'un gros rhume.

— Tant pis, dit Standish avec philosophie, autant vaut ne parler à Mrs. Coatesnash qu'après avoir pris connaissance du rapport sur le débris d'os. Le Dr. Rand aura terminé son analyse dans la soirée. Ne prenez pas cet air déçu, Mrs. Storm, vous assisterez malgré tout à cette conversation téléphonique; nous pourrons descendre ensemble au poste de police après dîner et je demanderai Paris.

— Mais maintenant que vous l'avez mise en garde, Mrs. Coatesnash peut, dès son réveil, filer de l'hôtel et disparaître.

— Non, fit Standish d'un air sombre. Bien que je n'aie pas lieu d'être fier de ma clairvoyance, je ne suis pas aussi stupide que vous l'imaginez, jeune madame! Mrs. Coatesnash est filée depuis le jour où j'ai appris que Franklyn Elliott séjournait à Crockford.

La nuit commençait à tomber, je tirai les stores et nous nous mîmes à table. Une certaine mélancolie régnait sur notre groupe. L'inaction succédant à ces heures fiévreuses, l'attente d'événements proches pesaient lourdement sur nos épaules.

— Il ne m'appartient pas de faire des suppositions, dis-je en m'adressant à Standish. Ne croyez-vous pas que Silas a rempli la fosse, changé la serrure et nettoyé le foyer du calorifère? N'estimez-vous pas qu'il sait exactement qui se trouvait sur la colline la nuit dernière?

— J'en suis convaincu.

— Alors, pourquoi ne mettez-vous pas Silas en prison? dit Jack.

Standish sourit.

— Parce que l'incarcération ne pourrait lui délier la langue, dit-il.

J'avoue que ce résultat me paraissait probable et telle était sans doute l'opinion de Lester Harkway, qui écouta avec un mécontentement visible le commissaire développer sa théorie personnelle.

— La prison, reprit Standish, amène, en effet, certains hommes à parler, mais pas ceux du type de Silas. L'intimidation ne porte pas sur lui, vous avez pu vous en rendre compte, Mrs. Storm. Je pourrais inventer une accusation quelconque pour l'arrêter, mais je m'y refuse. Si Lester désire prendre la responsabilité de cette arrestation...

Il haussa les épaules. A son tour, Harkway parut hésiter.

— C'est vous qui êtes chargé de l'affaire, dit-il enfin d'un air peu gracieux. Ce n'est pas à moi de décider.

— Alors, dit Standish, nous laisserons la situation telle qu'elle est. Ma parole, je croirais volontiers que Silas désire se faire arrêter, il nous en a presque suggéré l'idée.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais », fit Standish. J'ai une expérience suffisante

de la nature humaine pour ne pas me tromper. Je connais Silas depuis des années et je lis sa pensée comme à livre ouvert. Il a peur actuellement, Mrs. Storm le sait bien, alors pourquoi l'affoler et développer son entêtement naturel? Une fois en prison, Silas tomberait dans la folie de la persécution et nous ne pourrions plus rien en tirer. Laissons la terreur et les tourments agir seuls sur les nerfs de Silas, son secret l'étouffera et il sera obligé de parler. Lorsque le temps sera venu — et si je suis bon juge il approche à grands pas — nous apprendrons de la bouche de Silas le nom du meurtrier de Hiram Darnley et nous aurons l'explication de tout ce qui s'est passé la nuit dernière.

— Mais Silas est peut-être lui-même l'assassin, dis-je, et en ce cas...

— Non, répondit lentement Standish. Non, ce n'est pas Silas qui a tué Hiram Darnley en lui tirant dans le dos. Il avait un alibi indiscutable ce soir-là, et bien que je n'attache pas d'ordinaire une importance exagérée aux alibis, je suis cette fois obligé de m'incliner : Silas assistait à une répétition de musique le soir où Darnley est venu à Crockford. Il n'a pas quitté la grange de Fred Tompkins de cinq à neuf heures et huit membres de la fanfare locale m'ont affirmé sous la foi du serment qu'il ne s'était pas absenté un seul instant.

— Qui donc, selon vous, a pu assassiner Laura Twining? demandai-je.

— Lorsque vous aurez fait partie de la police aussi longtemps que moi, Mrs. Storm, vous saurez qu'il est imprudent de faire des hypothèses. Comment pourrais-je savoir qui a tué Laura Twining, alors que je ne puis même pas prouver qu'elle est morte? Il y a loin d'un petit fragment dos au cadavre d'une femme assassinée...

Il sourit en voyant la déception qu'exprimait mon visage.

— ... Non que je doute du résultat final, ajouta-t-il d'un air sombre, ni du rôle de Silas comme membre actif de la conspiration.

Je crus qu'il allait clore sur ces mots notre conversation, mais à ma grande surprise il reprit brusquement :

— Je vais vous révéler un indice que l'on peut, à mon avis, considérer comme probant. Vous souvenez-vous du morceau de verre que j'ai ramassé sur la pelouse après l'agression dont votre mari fut l'objet? L'éclat qui provenait de la fenêtre de la cave?

— Parfaitement, et je me suis toujours demandé pourquoi vous l'aviez ramassé.

— Pour me rappeler que je l'avais trouvé sur la pelouse juste en dessous de la fenêtre. Vous qui avez l'esprit vif, Mrs. Storm, ce détail ne vous dit rien?

— Ma foi non.

— Il m'a démontré que la fenêtre fut brisée de l'intérieur et non de l'extérieur comme vous l'imaginiez. La différence est importante.

— Importante, dit Harkway, en ce sens que la vitre cassée n'était qu'une ruse grossière. L'homme au visage noir caché dans la penderie n'avait pas besoin de briser un carreau pour entrer dans le cottage : il lui suffisait d'ouvrir avec sa clef, puisqu'il n'était autre que Silas Elkins.

Les deux policiers semblaient également triomphants : d'un faisceau de soupçons, de conjectures, d'éléments impondérables, ils venaient enfin de tirer quelque chose de tangible. Je dis presque malgré moi :

— Le faux nègre n'est pas Silas, c'est impossible, car il ne s'est pas écoulé plus de deux minutes entre la disparition de Jack dans les bois et le moment où j'ai téléphoné à Silas. Celui-ci ne pouvait rentrer chez lui dans un délai aussi court, il lui aurait fallu des ailes.

Standish paraissait consterné.

— Ne commettez-vous pas une erreur au sujet du temps, Mrs. Storm? Vous étiez sous l'empire d'une vive émotion...

Je fis un signe de dénégation.

— Croyant qu'on allait tuer Jack, j'ai agi avec une extrême rapidité, et Silas m'a répondu immédiatement. Or un bon mile sépare le pavillon du bois.

— Ceci détruit l'idée que j'avais depuis longtemps en tête, grommela Standish. Tout concordait si bien!

Standish posa sa serviette, se leva, et nous partîmes pour le bureau de police où le Dr. Rand nous avait précédés. Nous l'y trouvâmes en compagnie du Dr. Harvey Griggstaff, un ostéologue de New-Haven.

— J'ai cru plus sage, dit le Dr. Rand sur un ton qui me parut bizarre, de vous donner aussi l'opinion du Dr. Griggstaff qui, sur ma demande, a fait une analyse indépendante de la mienne.

— Eh bien, voyons ce rapport, docteur, fit Standish. Le fragment était bien petit. Avez-vous pu établir le sexe de la victime?

— Nous avons déterminé l'origine de cet os, dit lentement le médecin, et je crains de vous causer une certaine émotion, John, en vous apprenant qu'il n'appartient pas à l'espèce humaine : c'est un fragment de fémur d'un gros chien. Il n'y a pas le moindre doute à ce sujet.

— Pas le moindre, opina le Dr. Griggstaff.

Il y eut un profond silence. Les événements mystérieux de la nuit devenaient incompréhensibles. Pourquoi cette intervention violente pour nous empêcher de déterrer le cadavre d'un chien, pourquoi brûler ce chien?...

— Alors, où se trouve Laura Twining? s'écria Standish, hors de lui. Qu'est-elle devenue? Et comment expliquer ce qui s'est passé la nuit dernière?

— Je l'ignore, dit le Dr. Rand.

Il se tourna vers nous et nous englobant, Jack et moi, dans le même regard ironique, ajouta :

— ... Notre conversation de cet après-midi paraît maintenant absurde, n'est-ce pas? Et vous auriez mieux fait de passer la nuit au lit, jeunes gens.

La sonnerie du téléphone fit bondir Standish à l'appareil. Nous l'entendîmes répéter une série de questions indignées, comme s'il n'arrivait pas à comprendre ce qu'on lui disait. Il raccrocha enfin et nous vîmes que son visage était blême.

— Luella Coatesnash vient de se suicider d'une balle de revolver, dit-il d'une voix étrangement calme.

Les mots seraient impuissants à reproduire les pensées qui se heurtèrent dans nos cerveaux affolés pendant les heures qui suivirent. Aucune des hypothèses que nous émîmes pour expliquer ce suicide à Paris n'approcha même de la vérité.

Je crus pour ma part que la mort de Mrs. Coatesnash mettait un point final à notre rôle dans le drame. Logique en apparence, cette conclusion était totalement erronée.

Car cette même nuit, et pour la seconde fois, quelqu'un s'introduisait subrepticement dans notre cottage.

CHAPITRE XVII

Nous quittâmes le bureau de Standish à onze heures du soir. La police newyorkaise tenta dans les heures qui suivirent de découvrir ce qu'était devenue Laura Twining; on releva sa trace à l'hôtel Wickmore où elle

s'était inscrite le 17 février avec Mrs. Coatesnash, mais personne ne se rappela ce qu'avaient pu faire les deux femmes. La compagnie de navigation savait que Mrs. Coatesnash s'était embarquée seule — un steward se souvenait de sa canne à pomme d'or — et qu'elle avait demandé le remboursement du billet de Laura. Paris ne put fournir aucun renseignement utile; les autorités françaises emballèrent les effets de Mrs. Coatesnash et prirent les mesures nécessaires pour que le corps fût ramené à Crockford.

J'étais occupée dans ma cuisine, vers midi, lorsqu'on nous apporta le charbon que nous avions commandé depuis plusieurs jours.

— J'aurais bien fait de prendre mon fusil, Mrs. Storm, me dit Mr. Brown, le charbonnier, en me rapportant les clefs de la cave. On peut chasser à son aise en bas, c'est rempli d'écureuils.

— D'écureuils?

— Ce sont de sales bêtes et à votre place je ferais remettre un carreau à la fenêtre.

— Mais c'est déjà fait.

— Alors, il est cassé de nouveau.

— Cassé? Allons voir.

Je le suivis au dehors; il me montra la fenêtre par laquelle il avait déchargé le charbon et qui, brisée une première fois, l'était de nouveau aujourd'hui.

— Un drôle de trou, fit-il, il est rond comme une assiette.

Le verrou de la fenêtre était ouvert. Mr. Brown me dit l'avoir trouvé ainsi; je n'aperçus par le moindre éclat de verre sur la pelouse et je compris sans l'aide de John Standish que la fenêtre avait été manœuvrée de l'extérieur. La vitre n'était pas cassée mais bien coupée au diamant, le trou net et rond présentait quelques rayures caractéristiques. On avait coupé la vitre et passé la main par le trou pour tirer le verrou afin de s'introduire dans la cave. Je faillis m'évanouir en songeant à cet inconnu agissant silencieusement dans l'ombre de la nuit pendant que Jack et moi dormions paisiblement.

Je réussis, non sans peine, à déjouer la curiosité de Mr. Brown et à le faire partir. Grimpant quatre à quatre l'escalier, je me précipitai dans la salle de bains. Jack se rasait.

— Quelqu'un est entré dans la maison, la nuit dernière! Dans la cave!

D'abord incrédule, Jack, après avoir séché son visage, passa un peignoir de bain et m'accompagna dans la cour. Nous ne remarquâmes aucun indice près de la fenêtre, mais vers la route, sur le gazon boueux qui bordait l'allée d'accès, nous découvrîmes une douzaine d'empreintes bien définies.

— Un pied d'homme, dit Jack en se penchant. Sapristi, le gaillard portait des caoutchoucs...

Les traces disparaissaient sur le sol plus dur de la route et nous ne pûmes ni déterminer la direction d'où venait l'intrus, ni savoir s'il était arrivé en voiture ou à pied.

— Une auto s'arrêtant au milieu de la nuit vous aurait probablement réveillée, dit Jack.

— J'étais très fatiguée...

Mais j'ai le sommeil si léger que je ne parvenais pas à comprendre comment je n'avais rien entendu. Je ne saisissais pas davantage le mobile de cette entrée par effraction dans notre cave; un verrou de sûreté placé dans la cuisine sur la porte de la cave défendait le cottage proprement dit. Par conséquent, l'intrus était resté dans le sous-sol. Pour quelle mystérieuse raison?

Nous entrâmes dans la cave et Jack tourna le commutateur. A part

ce carreau brisé, la cave présentait son aspect habituel... saleté, poussière, vieux débris...

J'embrassai d'un coup d'œil les vieilleries entassées par Mrs. Coatesnash et un découragement extrême m'envahit. Nous n'avions jamais eu la curiosité d'examiner le contenu de la cave et ne possédions pas d'inventaire; comment pourrions-nous jamais savoir ce qui avait été volé pendant la nuit? Jack insista pour que nous poursuivions notre examen.

Il comptait sur son coup d'œil d'artiste pour réussir. Groupant arbitrairement une collection d'objets disparates, un fauteuil boiteux, une cage, un carton de vieilles ampoules électriques, il étudia leur forme, puis, se déplaçant légèrement, il recommença par le même procédé sans jamais rien déranger. Je l'imitai avec moins de succès. Au bout d'une heure de cet exercice, mon rhume s'aggrava et je me sentis toute courbaturée et complètement découragée. Tous les principaux objets, le vieux phonographe, le rouleau de vieux tapis, la faucheuse mécanique à laquelle il manquait une lame, étaient présents; le désordre me parut le même que la veille, rien ne semblait changé.

Je m'assis sur un fourneau pour essayer une méthode à ma façon. Laissant libre cours à mon imagination, je tentai de me figurer ce qu'une personne sensée pouvait bien venir chercher dans ce rebut... un objet de petite dimension, puisque tous les autres se trouvaient là.

— Jack, mieux vaut abandonner la partie, dis-je tout à coup. Nous n'avons pas été volés et je suis certaine que rien n'a été dérangé.

Jack tourna vers moi un regard étrangement troublé.

— Ma parole, j'étais en train de faire la même réflexion. Mais c'est absurde : si on n'a pas voulu voler la nuit dernière, comment expliquer le carreau brisé et les empreintes sur la pelouse?

Ses derniers mots furent couverts par le bruit d'une motocyclette et peu après le visage étonné de Lester Harkway apparut dans l'entrebâillement de la porte.

— Que faites-vous donc?

— Un inventaire, dit Jack. On nous a volé ou, du moins, il s'est passé quelque chose d'étrange.

— Volé? répéta Harkway qui s'empressa de venir nous rejoindre.

Je me rappelle encore avec la plus grande netteté l'expression d'intense surprise qui marqua son visage lorsqu'il embrassa du regard les fauteuils boiteux, un divan défoncé et une pile de vieux bouquins.

— Je n'aurais jamais cru que ce bric-à-brac pût tenter quelqu'un, dit-il en riant. Qu'a-t-on dérobé?

— C'est précisément ce que nous ignorons. Mais quelqu'un s'est introduit dans la cave la nuit dernière. Regardez la fenêtre derrière vous.

Harkway fit demi-tour et la gaîté disparut de son visage.

— Comme effraction, on ne fait pas mieux, dit-il. C'est étonnant que vous ne vous soyez pas réveillés!

Il traversa vivement la cave et grimpa les quelques marches qui conduisaient à la cuisine. Il ouvrit la porte.

— Cette porte était fermée la nuit dernière?

— Fermée et verrouillée du côté de la cuisine, dit Jack.

— Votre cambrioleur pouvait ignorer ce détail.

Harkway se pencha pour examiner la serrure et ce spectacle me remettant en mémoire certains drames survenus dans des cottages isolés, je frissonnai. Il se tourna ensuite vers moi.

— Je serais navré de vous alarmer sans nécessité, mais à parler franc l'aspect de cette serrure ne me dit rien qui vaille. Vous habitez loin du village dans une maison très isolée et l'affaire n'est pas terminée, loin de là, par la mort de Mrs. Coatesnash. Les autres restent.

— Ces « autres » n'ont rien à redouter de Lola et de moi, dit Jack. Pourquoi aurions-nous peur d'eux?

— L'assassin de Darnley peut craindre que vous ne soyez renseigné sur son compte alors que vous ne l'êtes nullement, et le faux nègre pense sans doute de même. Mais ce n'est pas mon imagination qui m'entraîne lorsque j'affirme qu'on a essayé de forcer cette porte pour arriver jusqu'à l'étage où vous dormiez tranquillement avec votre femme : les traces de pesées sont parfaitement visibles.

Je pris une décision subite.

— Voilà qui tranche la question : nous nous installerons à l'auberge dès cette après-midi.

Harkway accueillit mon projet avec une évidente satisfaction, mais je pus voir que Jack n'était pas content.

— Vous est-il venu à l'esprit, dit-il enfin, qu'en nous installant à Crockford nous pourrions faire le jeu du meurtrier?

— Comment cela? demanda Harkway.

— Il se peut très bien que les événements de la dernière nuit n'aient eu d'autre but que de nous faire déguerpir. Supposons qu'on ait besoin de se servir du cottage, le moyen le plus sûr ne serait-il pas de nous effrayer pour que nous partions de notre propre gré?

— Mais pourquoi voulez-vous qu'on ait besoin du cottage? m'écriai-je.

— Faites un effort d'imagination, Lola. Supposons qu'un objet très petit caché dans cette maison représente une grande valeur pour le meurtrier ou pour ses complices. Le meurtrier ne connaît pas l'exacte position de la cachette et il ne peut entreprendre des recherches, forcément fort longues, que si le cottage est inhabité.

Je poussai un gémissement.

— Qu'allez-vous chercher encore! Je vous dis que je suis décidée à partir... c'est insensé...

Ignorant mon éclat, Jack demanda l'avis de Harkway.

— Vous me voyez embarrassé, répondit le policier, et je comprends votre désir de rester ici pour assister à la suite des événements. Nous ferions mieux de nous en remettre à Madame...

— Madame est bien décidée à s'installer à l'auberge, dis-je.

Jack me lança un regard chargé de reproches, mais je continuai à préparer mes valises. J'étais bien résolue à nous éviter une autre nuit dans le cottage.

— Je n'aurais jamais cru, dit Jack, que vous prendriez la fuite devant des fantômes, Lola. Je suis persuadé que notre visiteur nocturne n'est autre que Silas.

— Là, je vous arrête, dit Harkway en riant. Silas n'a pas bougé du pavillon la nuit dernière; Blair est resté de faction à proximité et il n'a récolté qu'un bon rhume.

— C'était une simple supposition de ma part, reprit Jack avec philosophie.

Un regard à mon adresse souligna cette dernière phrase et ma résolution de départ chancela du coup. J'allais peut-être, en achevant mes bagages, entrer dans le jeu habile de l'inconnu... Harkway se leva.

— Si vous êtes prêts, je vous piloterai jusqu'au village.

— A quoi bon se dépêcher, dis-je vivement, nous avons tout l'après-midi.

— En ce cas, reprit Harkway, je vous laisse. Vous recevrez un coup de téléphone ce soir, je pourrai sans doute vous atteindre à l'auberge.

Sans répondre, nous accompagnâmes le policier qui s'arrêta sur la pelouse pour examiner les empreintes; il couvrit la plus apparente avec son mouchoir.

— J'enverrai Blair la relever incessamment.

Ceci fut dit d'un air absent, avec un manque d'intérêt évident.

— J'aurais cru ces empreintes plus précieuses, remarquai-je. Elles sont si nettes!

— Trop nettes, dit-il en souriant de ma surprise, et il semble probable que notre maraudeur les a faites exprès pour qu'on les voie.

Au moment où Harkway allait enfourcher sa motocyclette, une automobile tourna dans l'allée; Annabelle Bayne en descendit. Elle était pâle sous son rouge et paraissait fort émue.

— Avez-vous lu les journaux? dit-elle. Savez-vous que Luella est morte?

— Oui, répondis-je.

— J'ai peine à le croire...

Annabelle porta le mouchoir à ses yeux, mais ceux-ci étaient parfaitement secs; le geste théâtral avait quelque chose de déplaisant et il me sembla que la jeune femme, au lieu d'être véritablement affligée par la mort de sa vieille amie, jouait la comédie. Jack et moi échangeâmes un regard; Annabelle n'était évidemment pas venue pour nous apprendre une nouvelle que tous les journaux du matin annonçaient. Ma supposition se trouva confirmée lorsqu'elle dit à Harkway :

— Je vois que vous vous disposiez à partir... que je ne vous retienne pas!

Elle avait prononcé ces mots sur le ton froid et distant qu'elle affectait à l'égard des inférieurs. Bien qu'il ne fût guère susceptible, Harkway sentit la nuance et rougit violemment.

— Je voudrais bien savoir, miss Bayne, si vous avez une opinion sur ce suicide?

— Luella ne m'a jamais donné l'impression d'être femme à se suicider, dit-elle en portant de nouveau son mouchoir à ses yeux.

— Vous ne considérez donc pas cet événement comme l'aveu d'une coupable complicité dans l'assassinat de Hiram Darnley?

Le regard d'Annabelle flamboya de colère.

— Certainement pas! Si vous voulez mon avis, c'est la police qui accula une innocente et malheureuse vieille femme à se donner la mort.

Harkway haussa les épaules et fit mine de monter sur sa machine, mais mon mari proposa brusquement d'aller boire ensemble le coup de l'étrier. Nous rentrâmes dans la maison où je soutins seule la conversation jusqu'au moment où Jack vint offrir des rafraîchissements à la ronde. Il y eut un instant de gêne; Annabelle attendait patiemment le départ de Harkway qui ne paraissait pas pressé de s'en aller.

— Lola, dit-elle soudain, je voudrais vous parler.

— Ne vous gênez pas, dit Jack en souriant, votre compagnie nous est très agréable.

Annabelle se mordit les lèvres et laissa errer son regard. Un filet de fumée sortait de la cheminée des Olmstead et montait doucement vers le ciel gris pâle.

— J'ignorais l'arrivée des Olmstead, fit-elle d'un air surpris. Ils s'installent rarement aussi tôt.

— J'ai rencontré Olmstead ce matin, dit Harkway, il achetait de la peinture.

Sans me douter que cet architecte de New-Haven serait appelé à tenir sa partie dans notre drame, je dis :

— Ce n'est pas désagréable en tout cas d'avoir des voisins.

— En effet, dit Annabelle. Je me suis souvent demandé si vous ne vous sentiez pas un peu isolée, la nuit.

Isolée! Mot bien faible pour décrire mes émotions. Je fis une réponse vague.

— ... Je pensais que vous seriez peut-être heureux de vous installer quelque temps chez moi, jusqu'à... la fin de cette malheureuse affaire.

Harkway posa si brusquement son verre qu'il le renversa et Jack en eut la respiration coupée; quant à moi, je ne savais que penser. Etant

données nos relations si peu amicales, cet accès d'hospitalité était non seulement inattendu, mais invraisemblable.

— ... Qu'ai-je dit de si extraordinaire? Vous n'avez pas envie de venir chez moi?

— Votre... votre invitation est une véritable coïncidence, nous pensions justement à nous installer à l'auberge.

— Bravo! Alors, vous allez venir chez moi!

Je consultai Jack du regard et je répondis tranquillement :

— Vous êtes tout à fait aimable, mais nous ne voudrions pour rien au monde vous déranger ainsi. D'ailleurs, nous n'irons pas davantage à Crockford, nous resterons ici.

— Je suis navrée...

Elle embrassa du regard notre groupe silencieux.

— ... Qu'avez-vous donc, tous? dit-elle. Ai-je interrompu une réunion importante? Ou s'est-il passé un événement que les journaux n'ont pas relaté?

— Pourquoi le supposez-vous?

Annabelle se mit à rire.

— L'atmosphère de mystère est presque irrespirable ici, et j'ai de bons yeux...

Elle désigna du geste le mouchoir étendu sur l'herbe.

— ... Ce mouchoir recouvre une empreinte, sauf erreur. Puis-je savoir ce qui est arrivé?

Jack jeta sa cigarette.

— On s'est introduit dans la maison par effraction la nuit dernière.

— Oh! Ceci prouve que vous ne devriez pas rester ici; je vous en prie, laissez-moi vous emmener.

— Désolée, mais nous avons résolu de tenir bon.

— Vous avez du cran, fit-elle sur un ton qui impliquait plus d'admiration pour notre courage que pour notre bon sens.

Sur ces mots, elle partit et Harkway la suivit peu après. La visite d'Annabelle avait complètement changé la façon de voir du policier qui approuva énergiquement notre décision de rester au cottage.

— Votre supposition était juste; je crois à une tentative bien définie pour vous éloigner de chez vous. L'invitation de cette femme est venue un peu trop à propos; en refusant de bouger, vous pouvez servir très utilement notre cause.

Réflexion logique, mais combien peu réconfortante! et je ne me sentis pas précisément encouragée lorsqu'il tendit à Jack son propre revolver, en insistant pour qu'il le garde.

Tristement, je défis mes valises tout en discutant avec Jack au sujet du cambrioleur. Que pouvait-il bien chercher? Tout le mobilier du cottage appartenait à Mrs. Coatesnash, qui ne semblait pas femme à laisser un objet de valeur à la disposition de ses locataires. Il était certain, néanmoins, que la maison recélait quelque chose d'intéressant pour un inconnu et dès l'instant qu'on n'avait rien enlevé dans la cave, cet objet s'y trouvait encore. Jack suggéra que c'était peut-être un indice concernant le crime.

— Il y a des monceaux de lettres dans les mansardes, dis-je vivement. L'indice se trouve peut-être là-haut.

Nous montâmes aussitôt et nous reprîmes dans les combles le fastidieux travail du sous-sol, avec cette différence qu'il s'agissait cette fois de fouiller d'innombrables caisses et malles remplies de vieilles robes, de livres et de correspondance. J'attaquai une liasse de lettres adressées à Jane Coatesnash. Je ne découvris absolument rien d'intéressant dans ces juvéniles épîtres.

— Je perds mon temps, dis-je.

— Moi aussi, je suis tombé sur de vieilles factures et un tas de prospectus. Luella conservait tout.

— Allons-nous-en.

— Continuons, on ne sait jamais...

Nous poursuivîmes notre labeur en silence.

A six heures, exactement, la sonnerie du téléphone retentit. Jack se précipita pour répondre. J'abandonnai avec joie mon poussiéreux travail pour le suivre et je me jetai sur le divan.

— Qui est-ce?

— Olmstead qui désire nous parler.

— A quel sujet?

— Il ne m'en a rien dit. Restez ici, je serai de retour dans cinq minutes.

Un instant auparavant, j'aurais juré qu'un tremblement de terre n'aurait pas réussi à me déloger du divan, mais je me levai d'un bond pour ne pas rester seule.

Olmstead vint au-devant de nous et nous échangeâmes une poignée de mains.

— Je suis arrivé hier et depuis ce matin j'ai l'intention de vous appeler. Entrez donc... Excusez ce désordre, nous sommes en train de nous installer.

Il ajouta aimablement que d'aussi proches voisins devaient faire plus ample connaissance et, sans autre préambule, il tenta de nous entraîner dans une discussion sur l'assassinat de Hiram Darnley.

— Fanny — c'est le nom de ma femme — et moi avons suivi l'affaire dans les journaux. Habitant si près...

Comme nous refusions, Jack et moi, à tomber dans le piège, Mr. Olmstead parut froissé.

— Je n'aime guère prêter l'oreille aux racontars du village et les principaux intéressés ne sont pas bavards. Standish m'a presque mis à la porte de son bureau; Silas lui-même, qui nous sert de gardien depuis des années, est muet comme une carpe. Il m'aidait hier à poser les stores lorsque j'ai fait allusion au suicide de Mrs. Coatesnash : il est devenu subitement enragé, il a jeté les outils à terre et il s'est sauvé... J'habite Crockford cinq mois de l'année et je n'en sais pas plus long sur le crime du spider que si je vivais en Alaska.

Sa curiosité était si évidente, si parfaitement naïve que Jack sourit.

— Je suis désolé de vous désappointer, mais...

— C'est à cause de Fanny, dit Olmstead en soupirant. Elle donne un bridge tous les mercredis... Vous qui êtes un homme marié...

Nous nous levâmes pour partir.

— ...Un instant, fit Olmstead. Mon but était de vous demander si vous n'aviez pas eu d'ennuis la nuit dernière?

Nous le regardâmes, stupéfaits.

— Pourquoi cette question? dit Jack.

— Parce que j'ai vu quelqu'un roder autour de votre cottage.

— Racontez-nous cela, dit Jack en se rasseyant.

— Eh bien! voici : hier soir, j'étais assis sous le porche, lorsque, très tard, une auto s'arrêta devant moi, de l'autre côté de la route. Un homme la conduisait, je voyais le feu de son cigare, mais dans la nuit il ne pouvait m'apercevoir; il resta dans sa voiture, passant de temps à autre la tête par la portière pour regarder sur la route. Le manège commençant à m'intriguer, je me levai et j'avançai en silence pour voir ce qu'il guettait.

» Seule votre maison vivement éclairée se détachait dans l'ombre dense. Pendant que nous la regardions, vos lumières s'éteignirent; l'homme aussitôt consulta sa montre. Je fis de même : il était minuit moins vingt.

A minuit dix l'homme sortit de sa voiture et avança sur la route. Je le suivis... Ce fut alors que se produisit l'accident.

— Quel accident?

— Il ne s'était pas aperçu de ma présence jusque-là, mais je heurtai une pierre; il alluma aussitôt sa lampe électrique et en dirigea le faisceau lumineux sur moi. Je n'avais plus qu'à passer devant lui d'un air naturel. Il resta planté sur la route jusqu'à ce que je l'eusse dépassé.

— Vous ne lui avez pas parlé?

— Non, j'étais obligé de continuer ma route. Au bout d'une centaine de yards, je fis demi-tour; il était parti. Je m'assis alors sur votre petit mur et j'attendis. Il faisait froid. Je restai là longtemps. Au moment où j'allais me disposer à partir, l'homme sortit de votre cour et il m'aperçut de nouveau. Ma vue le mit fort en colère, il me lança un regard incendiaire, regagna sa voiture à grandes enjambées et fila en quatrième vitesse.

— Naturellement, vous ne connaissiez pas cet individu?

— Je ne me rapelle plus son nom, mais son portrait a paru dans tous les journaux, il est mêlé à l'assassinat. Le solicitor de New-York... un gros bonhomme, petit, trapu... Vous y êtes?

Jack et moi échangeâmes un long regard. Notre visiteur de la nuit se nommait Franklyn Elliott.

CHAPITRE XVIII

Echappant enfin à Olmstead, nous nous rendîmes directement à l'auberge Bally-Ho, où Bill Tevis, l'employé de la réception, nous apprit le départ d'Elliott.

— Il s'est décidé subitement à partir pour New-York, nous dit-il. Après avoir fourré quelques objets dans une valise, il a demandé la voiture. Sa secrétaire lui aurait téléphoné du bureau.

Nous trouvâmes Standish en train de dîner. La nouvelle que nous lui apportions l'intéressa si vivement qu'il repoussa son assiette et se mit immédiatement à élaborer un plan de campagne.

— Elliott, dit le commissaire, est un vieux renard, laissez-lui dix minutes de réflexion et il vous expliquera pourquoi il a volé le tronc des pauvres. Il faut l'acculer avant qu'il se sache soupçonné. Je vais essayer de le joindre.

Il téléphona et à ma grande surprise Franklyn Elliott fut aisément retrouvé à New-York; il dînait tranquillement à son club et ne fit aucune difficulté pour venir répondre à l'appareil. Le policier lui expliqua que, devant aller le lendemain à New-York, il désirait profiter de son voyage pour voir la copie du testament de Mrs. Coatesnash. Elliott ne se méfiant de rien, rendez-vous fut pris pour deux heures de l'après-midi. Il ne fut naturellement pas fait mention de Jack et de moi.

— Je serai chez vous à six heures tapant, dit Standish. Nous prendrons le train des laitiers. Elliott parlera ou j'y perdrai mon nom!

Après notre départ, Standish appela Harkway pour lui donner comme il avait été convenu l'ordre de partir immédiatement pour les monts Catskill où il aurait à repérer le rendez-vous de chasse d'Elliott et à vérifier de très près l'alibi de ce dernier pour la nuit du 20 mars.

— C'est déjà vieux, dit Standish. Espérons, malgré tout, que vous

rapporterez des renseignements utiles. A l'en croire, Elliott était accompagné par son garde; trouvez cet homme, bavardez avec les indigènes, faites le tour des stations d'essence du voisinage pour essayer de découvrir si Elliott n'en aurait pas acheté le 20. Il avait emmené sa voiture. Peut-être arriverons-onus à établir qu'Elliot n'a pas passé la journée et la nuit dans les Catskill comme il le prétend.

— Comptez sur moi, dit Harkway.

Il partit ce même soir pour exécuter sa mission.

Le carillon de notre petite pendule sonna à cinq heures le lendemain matin; je me réveillai avec un rhume épouvantable, mes yeux larmoyaient et mon nez coulait lamentablement. Jack m'apporta un grog que j'avalai et je me sentis plus mal qu'auparavant. Mon époux me donna le conseil de rester au lit mais je refusai avec indignation et commençai à m'habiller. Tout à coup je fondis en pleurs. J'étais vaincue.

Je me recouchai et Jack fit de son mieux pour me consoler tout en surveillant la pendule du coin de l'œil. Il m'apporta du café chaud que je bus avidement et un toast que je ne touchai pas. A six heures précises une trompe d'auto lança un appel. Jack m'embrassa rapidement.

— Restez au lit, chérie. Je serai de retour à cinq heures du soir. Un peu de cran! Je vous téléphonerai dès que j'aurai des nouvelles.

— Vous m'appellerez en sortant du bureau d'Elliott?

— Vous pouvez y compter.

Il partit en courant. J'entendis le bruit du départ puis je m'endormis pour me réveiller à midi. Une bonne vaporisation dégagea ma tête, je me sentis mieux et je descendis dans la cuisine; je me mis ensuite à la recherche d'une cigarette. Jack avait emporté le dernier paquet. Je résistai pendant une heure à l'impérieux désir de fumer avant de me décider à partir en auto m'approvisionner au village. Lorsque je revins dans ma chambre, je crus voir un homme posté de l'autre côté de la route et je tirai les stores. Un quart d'heure plus tard, je fermai la porte de derrière à clef et je me dirigeai vers le garage.

Il y avait en effet un homme de l'autre côté de la route : c'était Silas. Son attitude retint mon attention. Appuyé contre la barrière qui fermait la prairie Coatesnash, il regardait fixement le cottage. Soudain il s'avança jusqu'au milieu de la route, puis à ma grande surprise, il revint sur ses pas et reprit son immobilité de statue, les yeux toujours fixés sur notre maison.

— Silas! criai-je d'une voix que l'inquiétude rendait singulièrement perçante. Que faites-vous donc? Vous venez chez nous?

Il sursauta et en m'apercevant il s'enfuit à toutes jambes. Je l'appelai de nouveau et cette fois il s'approcha de moi.

— Que désirez-vous, Madame?

— Dites-moi plutôt ce que vous désiriez vous-même. Vous veniez chez nous tout à l'heure, pourquoi avez-vous changé d'avis?

— Je...

Sa voix s'étrangla.

— ...Votre mari est-il là?

— Non, il ne rentrera que dans la soirée. Ne puis-je le remplacer?

Silas fit un signe de dénégation. Il ne s'était pas peigné depuis plusieurs jours et il paraissait très malade. Soudain, je compris qu'il souffrait, qu'il n'en pouvait plus, et que l'heure des aveux annoncée par Standish avait enfin sonné.

— Venez dans la maison, dis-je, vous pourrez me parler.

— Vous parler? grommela-t-il d'un air méfiant. Non... Je désire voir votre mari... pas vous.

— Mais il ne sera pas là avant ce soir.

— Qu'importent quelques heures de plus ou de moins! J'ai vécu des semaines de tourments... Entendez-vous? Des semaines...

Il semblait hors de lui et si désespéré que je le plaignis sincèrement. J'exprimai ma commisération mais il ne parut pas m'entendre; il s'était mis en tête de se confier à un homme et gardait jusque dans sa misère son mépris pour le sexe féminin. Il ajouta néanmoins ceci :

— Est-il vrai, Mrs. Storm, qu'on soit entré de force dans le cottage?

— Parfaitement vrai.

Son visage blême devint plus pâle encore, il tremblait.

— Vous pouvez être tranquille désormais, tout cela va finir, et ce ne sera pas long... Je verrai votre mari ce soir, pas la police... comprenez-vous? Pas la police. Je parlerai à lui seul, j'ai longuement réfléchi et... c'est lui que j'ai choisi.

Là-dessus il s'éloigna. Très déçue, je filai en auto jusqu'à Crockford et je m'arrêtai au Bally-Ho pour acheter des cigarettes.

— Votre vieil ami est de retour à l'auberge, me cria Bill Tevis qui me guettait derrière la vitre de son bureau.

— Quel ami?

— Elliott, naturellement. Il est arrivé vers midi. Voulez-vous que je lui annonce votre visite?

Je regardai l'horloge, il était deux heures vingt; bouleversée par cette nouvelle inattendue j'eus l'impression qu'un brouillard envahissait mon cerveau.

— Elliott ne peut être ici, dis-je, il avait rendez-vous à deux heures avec Standish à New-York.

— Alors il aura manqué son rendez-vous.

— Vous plaisantez.

— Je n'ai jamais été plus sérieux. Voulez-vous savoir le dernier potin? dit Bill en baissant la voix. Annabelle est depuis une heure dans sa chambre.

Je me cramponnai au bureau. La tête me tournait; à travers le voile qui s'étendait devant mes yeux, je vis la soudaine inquiétude de Bill. L'escalier se trouvait derrière moi et il me sembla tout naturel qu'Annabelle parut au bon moment et se précipitât pour me soutenir.

— Lola, vous êtes malade!

— J'ai eu un étourdissement, mais c'est passé maintenant.

— Il vaut mieux vous étendre un peu, dit Bill. Je vais vous donner une chambre.

— Je préfère rentrer chez moi.

— Laissez-moi au moins appeler Jack. Vous êtes incapable de conduire...

— Jack n'est pas à la maison. Je m'en tirerai très bien seule. Laissez-moi partir.

Serrant mon bras davantage Annabelle me secoua :

— Jack n'est pas là! Vous êtes seule au cottage... Etes-vous folle?

— Laissez-moi partir. J'attends un coup de téléphone important.

— Alors je vous accompagne, dit Annabelle. Nous prendrons ma voiture.

J'étais incapable de lui résister. Elle m'installa d'autorité dans son auto et s'appliquant à conduire, ne m'adressa la parole que pour me demander des nouvelles de mon état.

Exaspérée au delà de toutes limites il fallait à tout prix que j'atteigne Jack au téléphone, la présence d'Annabelle représentait pour moi le pire des obstacles car elle entendait évidemment passer l'après-midi chez moi. Je résolus de me débarrasser d'elle.

— Vous avez été infiniment bonne, lui dis-je, mais je ne veux pas abuser; déposez-moi à la maison, je m'en tirerai très bien ensuite.

— Vous ne pouvez rester seule une seconde de plus dans ce cottage.

D'abord parce que vous êtes malade et ensuite parce que c'est dangereux. Je ne bougerai pas jusqu'à l'arrivée de votre mari.

Trop déprimée physiquement pour prolonger la discussion je résolus de prendre la tangente en téléphonant à Jack de chez les Olmstead. Nous arrivions justement devant leur maison : je priai Annabelle d'arrêter.

— J'en ai pour une minute, lui dis-je. Une simple commission.

— Restez donc dans la voiture, j'irai la faire.

— Désolée, mais vous ne pouvez me remplacer.

Annabelle parut hésiter; elle stoppa néanmoins, ouvrit la portière et me suivit des yeux le long de l'allée d'accès. Le printemps flottait dans l'air et tout près de là, les bois où Jack avait été attaqué commençaient à verdir.

Henry Olmstead parut sur le seuil de sa porte.

— Puis-je me servir de votre téléphone? dis-je. Est-il déjà relié au central?

— Nous ne faisons jamais interrompre la ligne, dit-il, c'est plus économique.

— Je vous en prie, où est votre appareil? Vite!

— Dans le vestibule, juste derrière vous, mais laissez-moi d'abord vous dire que votre mari vous a téléphoné il y a une demi-heure.

— Jack m'a téléphoné ici... pourquoi ici...

Surpris par ma véhémence, Olmstead parut confus.

— Il ne vous a pas précisément appelée ici, mais nous sommes branchés sur la même ligne et... Je connais votre sonnerie et lorsque je l'ai entendue retentir plusieurs fois je supposai que vous étiez sortie. J'ai cru bien faire en répondant. Votre mari a paru tout d'abord surpris d'entendre ma voix, mais bien content par la suite de pouvoir me confier son message. J'espère ne pas vous avoir déplu.

Un souvenir vague, imprécis, commençait à se faire jour dans mon esprit. Je regardai fixement Olmstead.

— Ainsi vous avez répondu d'ici à un appel téléphonique qui était adressé chez moi... Evidemment, c'est possible sur une ligne à circuit unique. Je n'avais jamais songé aux particularités du téléphone en commun...

Je m'appuyai contre le mur. Mes mains étaient glacées.

— ...Silas est branché sur cette même ligne, n'est-ce pas?

— Mais oui, nous sommes trois sur la ligne : Silas, vous, et votre humble serviteur.

Je dus lui paraître très mécontente car il se répandit de nouveau en excuses que j'entendis à peine. Je venais de m'apercevoir que Silas et le faux nègre n'étaient qu'une seule et même personne et je compris sa manœuvre... Le téléphone d'Olmstead fournissait l'anneau manquant à la chaîne, car l'alibi de Silas reposait uniquement sur la promptitude de sa réponse lorsque je lui avais téléphoné au pavillon... mais je savais maintenant qu'il pouvait me répondre sans être chez lui et je voyais comme en un rêve se dérouler le film audacieux! Laissant Jack évanoui dans les bois, il courut à toutes jambes vers la maison d'Olmstead. Alerté par la sonnerie du téléphone dont il reconnut le timbre, comprenant aussitôt que je devais l'appeler à mon secours, il dut avoir un instant de terrible indécision; prompt à se ressaisir, il s'introduisit dans la maison inhabitée dont il possédait les clefs et il se précipita sur l'appareil en me laissant croire qu'il me parlait au saut du lit. Un habile tratagène et qui nous avait induits en erreur pendant deux longues semaines...

Je me tournai brusquement vers mon hôte déconcerté.

— Vous avez parlé à Jack... où est-il? Il faut que je le joigne immédiatement.

— Mais c'est impossible, Mr. Storm m'a justement chargé de vous

dire qu'il rentrait de New-York par le train... Il a manqué son rendez-vous et paraissait très mécontent.

— Je comprends cela.

Ce qui m'embarrassait davantage était la première démarche à faire. Il fallait aviser immédiatement la police, mais Jack et Standish se trouvaient dans le train ou sur le point de partir, Harkway était en route vers les Catskill. Qui trouverai-je au bout du fil? N'ayant pas le choix, je résolus de téléphoner au poste de police.

Le hasard allait jouer un nouveau tour à Silas. Si j'avais pris l'appareil une minute plus tôt ou une minute plus tard la ligne eût été libre et le cours de ce lugubre après-midi complètement changé. Mais lorsque je décrochai l'écouteur deux hommes étaient engagés dans une violente discussion dont pe ne compris pas le sens tout d'abord; l'une des voix que j'identifiai immédiatement appartenait à Franklyn Elliott, elle exprimait une folle colère.

— ...J'irai vous voir aujourd'hui, que cela vous plaise ou non... Vous marcherez droit maintenant ou j'aurai votre peau, m'entendez-vous!

L'autre voix balbutiait des protestations terrifiées. J'ai oublié les mots qu'elle prononçait mais je me la rappellerai toute ma vie car c'était celle qui nous avait attirés à New-Haven : je la reconnaissais enfin... elle appartenait à Silas Elkins.

Je ne tenterai pas de décrire l'agitation désordonnée de mes pensées. Silas — les deux fois où il avait téléphoné mystérieusement — s'était attaché à déguiser sa voix et je lui avais parlé bien souvent depuis sans soupçonner la supercherie; peut-être avais-je besoin de l'entendre au bout du fil pour comprendre, bien qu'il parlât naturellement, ou peut-être son agitation extrême réussit-elle à faire vibrer la corde sensible dans ma mémoire. Toujours est-il que je l'identifiai immédiatement.

La conversation se poursuivait.

— Je pars à l'instant... Je vais chez vous, disait Elliott.

— Ici, au pavillon? balbutia Silas.

— Parfaitement, rugit Elliott.

J'entendis le déclic des deux récepteurs; la ligne était libre et la téléphoniste me demanda aussitôt quel numéro je désirais, mais mon trouble extrême m'empêcha de me rappeler pourquoi je me trouvais au téléphone. Henry Olmstead me prit le récepteur des mains, l'accrocha et me força à m'asseoir.

Je le suppliai de téléphoner à la police, mais personne ne répondant à son appel il partagea bientôt mon extrême inquiétude.

Annabelle parut à cet instant; elle se précipita vers moi, m'étendit sur un divan et demanda un cordial qu'elle m'obligea d'avaler. Mais lorsque nous reprîmes le chemin du cottage — chaque minute écoulée me paraissait une heure — j'étais bien résolue à agir à ma tête.

Une fois à la maison, je permis à Annabelle de m'installer confortablement dans un fauteuil. Elle se montra du reste excellente infirmière. Elle enleva son chapeau et ses gants, bien décidée, semblait-il, à rester indéfiniment. D'une voix mourante, je lui annonçai mon désir de me coucher; satisfaite mais méfiante elle me suivit dans la chambre. J'ôtai mes souliers, ma robe...

— Ma chemise de nuit est dans la penderie, murmurai-je. Voulez-vous me l'apporter?

Elle se dirigea vers le petit cabinet où Silas s'était caché. D'un bond j'y fus en même temps qu'elle et la poussant de toutes mes forces, je fermai la porte sur elle et je tournai la clef dans la serrure. Sans cris inutiles, Annabelle, qui, je dois le reconnaître, ne manque pas de sang-froid, frappa violemment contre la porte et me dit d'un ton impératif :

— Etes-vous folle?

— Pas plus que vous.

— Où allez-vous?

— Peu importe, je serai de retour bientôt. Installez-vous le mieux possible, vous trouverez facilement le commutateur.

Sans écouter ses protestations je m'habillai en deux minutes et je cherchai le revolver que Harkway nous avait prêté; non que je crusse avoir à m'en servir mais la prudence exigeait que je fusse armée. J'espérais pouvoir surprendre la conversation du pavillon sans être vue.

Il faisait un temps superbe, bien peu en harmonie avec mon état d'âme. Sortant du cottage, je grimpai rapidement la pente; tout en haut, sous la porte cochère de Hilltop House, j'aperçus le roadster jaune d'Elliott.

Mes jambes fléchirent sous moi. J'avais cru arriver assez tôt, mais l'homme d'affaires m'avait précédée; ma course devenait désormais inutile car l'entrevue était finie : la voiture jaune démarrait à l'instant même, elle contourna la maison et disparut rapidement.

Pourquoi je me suis mise à courir? Je ne parviens pas à le comprendre même maintenant. Mais je m'élançai et j'arrivai hors d'haleine au pavillon. La porte était entr'ouverte. Reuben jappa bruyamment et se calma aussitôt. Je frappai.

— Silas! Silas!

Pas de réponse. Il devait être là... à moins qu'il n'eût accompagné l'homme à l'auto jaune... La porte ouverte me décida : Silas était bien trop méfiant pour sortir sans fermer sa maison à clef.

Je frappai et j'appelai de nouveau; Reuben gémit, puis ce fut le silence. Un calme étrange régnait alentour. Je reculai d'un pas... Soudain une impulsion plus forte que ma volonté me poussa en avant.

J'entrai dans le petit living-room. Enfermé dans la cuisine, Reuben jappa de nouveau. Je parcourus la pièce du regard, elle était dans le plus grand désordre : chaises cassées, meubles renversés, de larges taches rouges à terre, sur les murs... des taches de sang... et tout à coup je vis Silas!

Il était étendu à l'autre extrémité de la pièce, le crâne défoncé, les yeux grands ouverts, à côté d'une chaise brisée.

Un voile noir obscurcit tout autour de moi. Je ne m'évanouis pas mais gagnai en chancelant le seul meuble en état — le lit de Silas — je m'étendis et je fermai les yeux.

CHAPITRE XIX

Longtemps après je me levai. Les derniers rayons du soleil couchant éclairaient impitoyablement l'affreux désordre et je frissonnai en revoyant les traces de la lutte sanguinaire et l'effrayant cadavre. En reculant pour gagner la porte, je glissai sur quelque chose de mou... j'aperçus cinq ou six gâteaux épars pillés à terre, plus loin une cafetière et deux tasses brisées... deux tasses!

— Ils ont goûté avant de se battre! m'écriai-je à haute voix.

Reuben, qui m'avait entendue, grattait furieusement la porte de la cuisine et gémissait comme un enfant. L'acte le plus brave que j'aie jamais accompli fut incontestablement de traverser la pièce pour lui rendre la liberté. Une partie du plancher semblait fraîchement lavée

ainsi que le mur proche et je compris que mon arrivée avait interrompu une rapide tentative de nettoyage.

J'ouvris la porte de la cuisine. Reuben bondit sur moi, me lécha les mains et brusquement se précipita vers le coin où Silas gisait à terre.

Je regardai la cuisine toute encombrée de terrines de lait; le chien en avait renversé une, je vis l'empreinte d'un pied d'homme dans le liquide répandu. Je comprenais aussi comment le meurtrier avait pu s'échapper du pavillon et gagner l'auto jaune sans que je l'aperçoive. Une porte ouvrait à l'arrière de la cuisine sur un porche couvert — sorte d'office muni d'un frigidaire et d'une écrémeuse; dans l'allée qui aboutissait au porche, des empreintes profondes montraient qu'un homme s'était sauvé par là.

Je refermai la porte de la cuisine et je me souvins au même instant que je ne devais rien toucher. J'appelai Reuben, toujours couché près du cadavre de son maître, le chien leva la tête et poussa un hurlement lugubre. Eperdue, je m'enfuis... Reuben me suivit.

Jack et Standish étaient rentrés de New-York, car lorsque, toujours courant, je débouchai dans la cour j'aperçus la voiture du commissaire et j'entendis la voix d'Annabelle que les deux hommes avaient dû libérer. Tous trois se retournèrent à mon entrée. Jack bondit vers moi :

— Lola! D'où sortez-vous?

— Du pavillon. Silas est mort, dis-je d'une voix blanche, Franklyn Elliott l'a assommé avec une chaise.

Annabelle eut un haut-le-corps.

— C'est un abominable mensonge!

— Non, c'est la vérité, j'ai surpris une conversation téléphonique entre Elliott et Silas. Furieux, Elliott proférait des menaces et Silas était terrifié; ils prirent rendez-vous et j'arrivai trop tard au pavillon pour protéger Silas mais assez tôt pour voir démarrer la voiture d'Elliott.

Jack et Standish se précipitèrent vers moi. Annabelle en profita pour courir vers sa voiture. Standish la rattrapa de justesse et la ramena près de nous.

— Défense de sortir jusqu'à ce que tout soit éclairci, dit-il.

Et se tournant vers moi :

— ...N'avez-vous rien d'autre à nous apprendre?

— Si. le malheureux Silas est venu ici ce matin pour révéler à Jack ce qu'il savait sur l'assassinat de Darnley. Elliott a eu vent de cette intention et ce fut la raison déterminante de son retour de New-York et, partant, le mobile de son crime.

— C'est grotesque, fit Annabelle.

Standish essaya vainement de l'obliger à parler mais elle resta obstinément sourde à sa voix; abandonnant l'inutile interrogatoire, le policier s'empara du téléphone et après s'être assuré qu'Elliott n'était pas à l'auberge Bally-Ho, il alerta tous les postes du voisinage en leur donnant le signalement complet de l'auto jaune avec mission de l'arrêter au passage. Blair, qui ne se trouvait pas au bureau de police au moment où j'en avais un si pressant besoin, arriva précipitamment et prit sur lui de surveiller Annabelle; il s'installa, revolver au poing, si près d'elle que son souffle faisait voltiger les cheveux de la jeune femme.

Jack et Standish nous laissèrent tous trois pour monter au pavillon.

Je m'étendis sur le divan. Assise très droite sur sa chaise, Annabelle allumait cigarette sur cigarette sans prononcer une parole. Je souffrais d'une terrible migraine et je n'avais pas mangé depuis le matin. Au bout d'un instant, je me tournai vers ma compagne :

— Vous ne voulez toujours rien dire?

— Je vois que vous ne partagez pas mon goût du silence, dit-elle d'un air amer. Eh bien! je vais vous donner un sujet de méditation :

avez-vous jamais pensé que cent huit mille dollars sont exactement divisibles par trois?

— Par trois?

— Le tiers de cent huit mille est trente-six mille. Je suis persuadée que trois personnes résolues à se partager l'argent de Darnley ont comploté de le tuer pour arriver à leurs fins... trente-six mille dollars représentent une véritable fortune pour certaines gens.

— Pour Silas, par exemple.

— Précisément.

— Mais pour Mrs. Coatesnash.

— La fortune des Coatesnash est évaluée à plus de deux millions de dollars.

Je saisis la portée de cette défense habile qui tendait indirectement à innocenter le solicitor, et bien que je ne fusse nullement convaincue, je me prêtai au jeu.

— Franklyn Elliott...

— Une seule affaire peut lui rapporter trente-six mille dollars.

Nous en étions là lorsque l'arrivée du docteur Rand interrompit malencontreusement notre conversation. Jack lui avait, paraît-il, téléphoné de passer au cottage; il me prit le pouls, fit une moue significative et m'ordonna le lit immédiatement. Annabelle alluma une autre cigarette; ses mains tremblaient et son visage était si pâle, si défait que le médecin lui proposa un cachet.

— Je préférerais un cordial.

— Il y a du cognac dans la cuisine, dis-je.

— Grand merci, fit-elle d'un ton véhément, j'ai assez abusé de votre hospitalité.

Très gêné, le docteur Rand lui offrit sa gourde de poche; elle but sec, et ses joues reprirent un peu de couleur. Rand m'aida à me mettre au lit; après son départ j'entendis Annabelle, restée sous la surveillance de Blair dans le living-room, tourner les pages d'une revue qu'elle ne lisait pas. Harkway arriva au cottage un quart d'heure après et se mit à la questionner, mais elle refusa de répondre. J'appelai le policier dans ma chambre et je remarquai son air las et ses traits tirés; il me dit avoir couvert deux cents milles en auto depuis deux heures de l'après-midi pour revenir des monts Catskill et qu'il avait appris en arrivant le nouveau drame. Il n'était pas encore monté au pavillon et semblait disposé à critiquer la conduite des opérations.

— Si on m'avait confié la direction de l'affaire, Silas serait encore sur terre... en prison, mais vivant.

J'avais eu la même pensée. Je changeai de sujet.

— Avez-vous fait des découvertes au rendez-vous de chasse d'Elliott?

— J'ai interrogé son garde, un Canadien peu loquace et qui parle surtout le français. J'ai compris enfin qu'Elliott nous avait menti.

— Au sujet de son alibi?

— Il n'a aucun alibi pour le 20. Peut-être a-t-il, en effet, chassé ce jour-là, mais un autre gibier que le lapin, ajouta Harkway avec un certain humour macabre, et il est sorti avec son garde le 19 et non le 20; l'homme est formel et ses souvenirs d'autant plus précis qu'il a assisté au baptême de sa nièce ce jour-là.

— Elliott a donc pu se trouver à Crockford au moment de l'assassinat de Darnley?

— J'ai la conviction qu'il y était.

Harkway avait dû laisser intentionnellement ouverte la porte du living-room pour qu'Annabelle pût suivre notre conversation car il passa aussitôt dans cette pièce et l'assaillit de questions sans qu'elle daignât lui répondre un seul mot.

Et l'interrogatoire unilatéral se poursuivit jusqu'au retour de Jack et de Standish. Annabelle partit ensuite, escortée par la police; elle me dit froidement au revoir mais elle n'était certainement pas aussi maîtresse de ses nerfs qu'elle voulait le paraître en mettant son chapeau et en se gantant avec soin, car elle oublia son sac. Je me souviens encore de cette jeune femme très droite, très pâle entre deux policiers et de son sourire méprisant lorsque, après les avoir toisés tour à tour elle dit :

— Mes gardes du corps!

La porte claqua.

Je sus plus tard qu'Annabelle, réveillant sa femme de chambre, commanda du café, et que les deux hommes burent de nombreuses tasses de liquide brûlant, fumèrent d'innombrables cigarettes sans cesser de l'assaillir de questions.

— Désolée, leur répondit-elle, mais j'ignore où se trouve Franklyn Elliott et pourquoi il est parti; du reste, si je le savais je ne dirais rien.

Ils lui firent remarquer que la fuite d'Elliott et son silence semblaient démontrer sa culpabilité. Elle pâlit encore et répondit :

— Lorsque Elliott reviendra, il vous donnera les explications que je ne puis vous fournir.

Impuissants à fléchir sa volonté de silence, les policiers en prirent leur parti : vers la pointe du jour ils permirent à Annabelle de se coucher.

Dans le même temps, les recherches pour retrouver l'auto jaune se poursuivaient sans relâche à travers tout le pays; la police était sur les dents, mais la voiture et son conducteur semblaient s'être totalement volatilisés.

Les journaux du matin furent unanimes à réclamer des actes. L'affaire Darnley rebondissait.

Je passai la matinée au lit. Jack me lut les journaux et nous attendîmes des nouvelles. La police était occupée ailleurs.

Ayant tiré les rideaux, sans vergogne, nous pouvions suivre de notre chambre les allées et venues sur la colline; nous vîmes arriver l'ambulance qui emporta peu après le corps de Silas. Reuben, qui était couché sur mes genoux, se mit à gémir doucement, l'intelligent animal avait perçu ce qui se passait.

Vers quatre heures, Harkway passa sous nos fenêtres. Il esquissa un sourire en nous voyant et il entra.

— Mrs. Storm, me dit-il en s'asseyant auprès de nous, combien de temps s'est-il écoulé entre la discussion de Silas et d'Elliott que vous avez surprise au téléphone et votre arrivée au pavillon?

— Environ une demi-heure.

— Vous êtes certaine qu'ils se disputaient?

— Elliott était dans une rage folle.

— Alors, fit Harkway, je ne comprends pas comment dès son arrivée les deux hommes se sont mis à boire du café et à manger des gâteaux, comme l'état des lieux semble l'indiquer. Vous avez vu les deux tasses brisées, les plats, les chaises renversées; or ces détails nous ont aidé à faire une reconstitution du drame.

En petites phrases courtes et hachées il nous donna un aperçu de ce crime sanglant tel quel la police se l'imaginait : Silas étant sur le point de révéler tout ce qu'il savait sur l'assassinat de Hiram Darnley, Elliott, averti de ses dispositions, lui téléphona pour lui annoncer sa visite. Les deux hommes commencèrent à goûter tranquillement, le solicitor usant de persuasion pour obtenir le silence. Ses arguments ayant échoué, il eut recours à la violence et l'entretien commencé amicalement se serait terminé par une épouvantable bagarre.

Trop bouleversée pendant les terribles instants passés au pavillon, je

n'avais pu tirer aucune conclusion logique des faits mais le tableau brossé par Harkway me frappa par son invraisemblance. En premier lieu le ton d'Elliott au téléphone indiquait qu'il n'était certes pas d'humeur conciliante ni disposé à boire du café chez Silas; ensuite j'avais l'impression que l'homme d'affaire n'aurait guère eu la possibilité de courir au pavillon, de mettre la pièce sens dessus dessous et de tuer Silas avant mon arrivée. Si l'on y ajoutait encore le nettoyage hâtif qui avait été commencé, le laps de temps devenait vraiment trop court.

— Admettons, dit Jack, qu'Elliott soit arrivé, furieux. Silas a peut-être préparé le goûter d'avance pour créer une atmosphère sympathique. J'ai vu les tasses brisées hier soir, on ne peut savoir si elles ont servi.

— Elles ont été remplies toutes deux, dit Harkway. Or Silas n'aurait certainement pas versé le café d'avance.

A défaut d'explications plus satisfaisantes, j'adoptai la façon de voir de Jack. Harkway envisagea ensuite un autre aspect de l'affaire qu'il regardait comme plus énigmatique encore : la fuite en elle-même.

— Un Américain moyen pourrait tuer quelqu'un et se sauver. Mais Elliott n'est pas un Américain moyen, c'est un homme de loi qui connaît toutes les ressources de la procédure; il aurait pu — la bataille ayant eu lieu sans témoin — arguer de la légitime défense et prétendre que Silas avait frappé le premier.

— Vous oubliez les menaces que j'ai entendues au téléphone, dis-je vivement.

— Elliott ne pouvait connaître ce détail. Du reste, malgré sa fureur, je doute fort qu'il soit allé au pavillon dans l'intention de tuer Silas. Un assassinat aussi élémentaire n'a pu être prémédité... Réfléchissez, Mrs. Storm, et vous serez de mon avis. Un assassin emporte un revolver, un couteau, un poignard, mais ne fonde pas ses calculs sur une chaise de cuisine! Silas est mort d'une fracture du crâne, mais il avait en plus les vertèbres du cou brisées, le poignet fracturé et trois côtes enfoncées, La chaise était complètement démolie et vous vous souvenez des meubles renversés, du désordre de cette pièce éclaboussée de sang : tout semble démontrer une crise de fureur. Or un assassinat prémédité va rarement de pair avec une telle explosion de colère.

En me figurant Elliott brandissant sa chaise sanglante, je dus pâlir car Jack me serra le bras. Harkway qui n'avait rien remarqué continua : Et ceci nous ramène au costume d'Elliott.

— Quel costume?

— Le costume gris clair qu'il portait hier.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de Standish; nous reprîmes la conversation en sa présence. Lorsqu'il quitta l'auberge pour se rendre au pavillon, Elliott portait, parait-il, un complet gris perle; Bill Tevis se souvenait d'avoir songé que son client était en avance sur la saison.

Le premier souci d'Elliott après la bagarre dut être de changer de vêtement pour qu'on ne le vît pas couvert de sang. Sans cette précaution, sa disparition, même momentanée, me parait incompréhensible. D'autre part je ne vois pas comment il a pu changer de costume.

— Une valise dans la voiture, peut-être?

— L'auto était vide, le gardien du garage est formel sur ce point.

— Certains côtés de cette affaire me déplaisent considérablement, dit Standish. Nous avons presque trop de charges contre Elliott : ses menaces, sa présence au pavillon, sa fuite... trop d'une part et pas assez de l'autre; il nous a été impossible, par exemple, de prouver l'existence d'un désaccord quelconque entre lui et Hiram Darnley. Or ce ne fut pas faute d'essayer! Rien ne nous autorise à croire jusqu'à présent qu'il avait une raison de vouloir la mort de son associé. Le fait que Mrs. Coatesnash a pu souhaiter la mort de Darnley n'aurait pas suffi à le décider

et cependant Elliott paraît avoir tué Silas pour empêcher la divulgation d'un complot.

— Peut-être avait-il quelque mobile secret.

— Mais quand cela serait, le problème attendrait encore une solution. Que vient faire Laura Twining dans le tableau? Qu'est-elle devenue?

— Vous ne la croyez pas morte?

— Je suis au contraire persuadé que la malheureuse a été assassinée, dit lentement Standish, mais je ne sais ni pourquoi, ni comment. Il est possible, après tout, que son cadavre ait été enterré dans le jardin.

— Mais le fragment d'os...

— Les meilleurs spécialistes peuvent se tromper et j'ai d'autres sujets de préoccupation en tête en ce moment pour me soucier d'une esquille.

— Le principal est d'attaquer Franklyn Elliott, dit Harkway. Nous nous occuperons plus tard des détails.

Standish approuva de la tête.

— Vous avez raison, espérons que son arrestation nous permettra d'éclaircir tous les points obscurs de l'affaire.

Mais le doute perçait si nettement dans sa voix que Jack et moi en fûmes singulièrement troublés.

Nous avions pris la précaution d'enfermer Reuben à la cuisine, car il était peu sociable; je l'entendis gratter à la porte et gémir doucement. Jack nous quitta pour lui donner sa pâtée. Lorsqu'il revint, les deux policemen endossaient leurs manteaux.

Je parlai du chien.

— Pouvons-nous le garder?

— Comme vous voudrez, dit Standish en souriant, personne ne viendra vous le réclamer.

Nous nous étions attachés à Reuben et fûmes heureux de pouvoir le garder définitivement. Standish s'approcha de la fenêtre; le pavillon était maintenant perdu dans les ombres de la nuit.

Les deux policiers allaient passer la porte lorsque Jack se souvint du sac d'Annabelle et il courut le chercher.

— En passant, remettez donc ce sac à Annabelle Bayne qui l'a oublié hier soir.

Malgré notre curiosité, nous n'avions pas ouvert le réticule. Standish qui n'avait pas les mêmes scrupules en tira tour à tour deux billets de cinq dollars, un élégant poudrier d'émail, un bâton de rouge, un porte-cigarette en or à son chiffre et une petite photographie représentant Annabelle et Elliott bras-dessus, bras-dessous, souriants, heureux dans le décor familier de Washington Square. Nous nous étions fait photographier dans le même endroit et nos visages avaient exprimé la même insouciance heureuse.

— Vous lui remettrez son sac, dit vivement Jack.

— Non, répondit Standish, je le laisse ici. Vous êtes en meilleurs termes avec cette jeune femme que je ne le suis moi-même. Le sac vous servira de prétexte pour aller la voir et vous arriverez peut-être à la faire parler.

Je n'avais guère confiance dans le résultat de l'expérience et je me sentais peu disposée, étant données les circonstances, à violer les secrets d'Annabelle que je plaignais sincèrement.

Mais Standish nous laissa le sac.

CHAPITRE XX

Après le dîner, Jack fit preuve d'une agitation anormale. Puis il écouta la T. S. F. Aux dernières nouvelles, ni Elliott ni l'auto jaune n'étaient retrouvés. Jack tourna le bouton et il passa dans la salle à manger; je l'entendis remuer des meubles et je m'approchai pour voir ce qu'il faisait. Il avait enlevé les tableaux des murs et il regardait sous les tapis.

— Je croyais que la maison avait été suffisamment fouillée, dis-je avec patience.

— J'ai... une idée, Lola.

— Peut-on savoir laquelle?

— Eh bien! voici : je crois qu'Elliot s'est introduit chez nous dans la nuit de vendredi pour chercher un objet caché dans la maison. Persuadé qu'il ne l'a pas trouvé j'ai l'intention de le découvrir moi-même.

— Vous voulez dire qu'il pourrait revenir le chercher? dis-je d'une voix étranglée.

— Mais non, bien sûr! Il est en fuite et bien trop compromis pour oser se montrer dans Crockford. Néanmoins... je suis d'accord avec Standish pour trouver qu'il manque bien des anneaux à la chaîne et je ne suis pas convaincu que l'arrestation d'Elliott éclaircira tous les aspects du mystère. Voilà pourquoi je cherche... Si je pouvais trouver dans la maison un indice me permettant de comprendre pourquoi Elliott est venu il y a trois jours, je serais plus content.

— Jack!

Il se retourna brusquement et son expression confirma mes soupçons.

— Vous supposez qu'une autre personne pourrait s'introduire ici et c'est là la véritable raison de vos recherches?

Les dénégations de Jack ne réussirent pas à me convaincre ni à me rassurer et je m'endormis ce soir-là obsédée par une sourde inquiétude. J'avais espéré qu'Elliott serait arrêté à mon réveil mais les journaux n'annoncèrent rien. Jack tenta vainement de téléphoner au poste de police avant le petit déjeuner; Standish avait probablement décroché le récepteur, car le signal « pas libre » sonna indéfiniment. Nous n'avions qu'à attendre. Après le repas, Jack recommença sa perquisition et réussit au bout de plusieurs heures à mettre la maison dans un désordre indescriptible mais sans obtenir aucun résultat.

Vers le milieu de l'après-midi, j'étais à bout de nerfs. Complètement découragé lui-même, Jack me proposa d'aller rendre le sac à Annabelle, mais je ne me sentis pas la force de faire cette visite à moins que Standish ne nous accompagnât.

— Vous avez raison, dit Jack. J'ai mon opinion personnelle sur Annabelle, mais la malheureuse souffre terriblement. Elle peut consentir à parler en présence de Standish, comme elle peut s'y refuser; de toutes façons, il ne nous appartient pas de la prendre au piège.

Nous partîmes pour le poste de police. Une telle agitation y régnait que j'eus l'impression pendant un instant qu'Elliott était arrêté. On entendait un bruit de voix animées dans le bureau du commissaire.

Nous entrâmes et apprîmes qu'Elliott courait toujours mais qu'on avait retrouvé l'auto jaune abandonnée dans un fourré à dix milles de Crockford.

— Dissimulée au plus épais de la forêt, dit Standish, à quatre milles de la route.

— Aucune trace d'Elliott?

— La voiture était vide.

— Ne peut-il se cacher dans les bois?

— Cinquante hommes l'y cherchent depuis ce matin. Les bois ont été fouillés de fond en comble. Elliott n'y est certainement pas; à mon sens il a dû conduire directement cette voiture trop compromettante du pavillon à ce coin isolé et il est revenu à pied jusqu'à la route.

— Il aurait couvert à pied et en pleine nuit quatre milles à travers bois? Dans une région qu'il ne connaissait pas?

— On peut accomplir des tours de force en certains cas. La question est de savoir où il est allé : pas à la gare, parce qu'il ne pouvait se permettre de prendre un billet, ni à la station d'autobus; d'autre part son aspect est assez caractéristique pour qu'un automobiliste qui l'aurait pris en charge se souvienne de lui. Son portrait a paru dans tous les journaux et nous savons qu'il portait un costume gris clair taché de sang... Il y a du sang sur le volant de l'auto et sur le siège.

Nous partîmes avec lui pour aller voir Annabelle. Il faisait un temps merveilleux, la rivière reflétait le bleu intense du ciel et les fenêtres des cottages, fermés pendant l'hiver, commençaient à s'ouvrir.

Mais le jardin de Miss Bayne gardait sous son aspect abandonné je ne sais quelle tristesse hivernale. Silas n'était pas venu tailler les haies. Un policier en civil, le col relevé, le chapeau baissé sur les yeux, montait la garde devant la porte.

Le living-room dans lequel nous entrâmes présentait le même aspect négligé; Velva nous pria d'attendre sa maîtresse qui se reposait sur son lit. Peu après, Annabelle entra; très pâle et vêtue d'une robe d'intérieur toute froissée, je vis à ses yeux qu'elle avait pleuré. Son sourire s'évanouit en apercevant Standish.

— Oh! fit-elle, c'est une visite officielle?

— Nous vous rapportons le sac que vous avez oublié à la maison, dis-je vivement.

Elle me remercia et s'assit. Il y eut un silence embarrassé et Standish, qui espérait me voir diriger la conversation, me lança un regard de reproches. Annabelle ouvrit son sac.

— Mon porte-cigarettes n'y est pas, dit-elle d'un ton sec.

— Votre porte-cigarettes?

— Un petit étui en or à mon chiffre. Je suis certaine qu'il se trouvait dans ce sac, car je l'emporte toujours.

Le rouge me monta au visage :

— Il doit être à la maison, dis-je, je vous l'enverrai demain.

— Ainsi vous avez ouvert ce sac! dit-elle en nous englobant tous dans un regard chargé de mépris. Veuillez me rendre ce porte-cigarettes, je vous prie, ajouta-t-elle d'un air de défi, j'y tiens particulièrement car c'est un souvenir de Frank.

— Nous avons retrouvé sa voiture ce matin, dit brusquement Standish.

A notre grand étonnement, une lueur d'espoir brilla dans ses yeux. Elle s'éteignit dès que Standish eut donné des détails.

— J'espérais que vous aviez aussi retrouvé Frank, dit-elle d'une voix blanche.

— Pourquoi nous refusez-vous votre aide?

— Parce que je ne saurais vous être utile.

— Vous n'avez pas communiqué avec lui depuis sa fuite du pavillon?

— Je n'ai pas eu un mot de Frank depuis qu'il quitta le pavillon, dit-elle en appuyant sur le verbe. Vous n'ignorez certainement pas que mon courrier et mon téléphone sont surveillés par la police; d'autre part

si Frank s'était avisé de venir en personne votre sbire l'eût certainement arrêté à la porte!

Standish insista :

— Vous ignorez où il se trouve?

— Je donnerais beaucoup pour le savoir.

— Vous continuez à soutenir qu'il n'a pas tué Elkins?

— Certainement.

— Pouvez-vous nous indiquer une meilleure raison de sa disparition?

— Tout me porte à croire à une autre raison.

Elle se leva brusquement, telle une vivante image du désespoir et, — pensai-je — de l'incertitude. Elle traversa la pièce d'un pas saccadé et nous fit face :

— Bien qu'il ne m'appartienne pas de défendre Franklyn Elliott, je vais le faire. Elliott est venu ici il y a trois semaines, pour défendre les intérêts de Mrs. Coatesnash, sa cliente et... mon amie; à son point de vue celle-ci se trouvait en fort mauvaise posture et il espérait pouvoir la protéger contre les accusations qu'il prévoyait.

— Il l'a donc soupçonnée dès le début?

— Pas du tout, il était, au contraire, persuadé de son innocence.

— Alors pourquoi Mrs. Coatesnash s'est-elle suicidée?

— Je n'en sais rien, fit-elle, mais je puis vous dire ceci : Frank avait un autre motif de venir à Crockford, il voulait coûte que coûte découvrir l'assassin de Hiram Darnley. La piste qu'il suivait — je puis vous affirmer qu'il en avait une — devait être tenue secrète pour des raisons que je ne puis divulguer en ce moment. Il soupçonnait Silas. Je suis allée voir Elliott à l'auberge au début de ce fameux après-midi, il m'annonça son intention de téléphoner à Silas pour lui annoncer sa visite au pavillon.

Elle me lança un regard plein de fièvre.

— ...C'est la conversation que vous avez surprise et interprétée d'une façon si tragiquement erronée. J'ignore ce qui survint après son arrivée au pavillon, mais j'imagine que Frank a trouvé Silas déjà mort; l'examen du cadavre, ou de la pièce, lui aura permis de faire certaines déductions qui devaient, à son avis, le mener à la personne qui assassina Darnley d'abord et qui tua Silas ensuite pour échapper à la justice.

Peut-être ne fallait-il voir là que la contre-attaque d'une femme fidèle et alarmée pour l'homme qu'elle aimait, mais la sincérité qui émanait d'elle me toucha profondément; Annabelle était évidemment persuadée de l'innocence d'Elliott et ma conviction en fut ébranlée. Elle en savait davantage, cependant. Alors pourquoi ne parlait-elle pas franchement?

Standish parut sceptique.

— Vous prétendez qu'Elliott serait en ce moment à la poursuite du meurtrier?

— Oui.

— Il a disparu depuis quarante-huit heures, fit le commissaire non sans ironie. Combien de temps lui accordez-vous encore avant qu'il donne signe de vie?

Elle fondit en larmes; le spectacle de cette faiblesse chez une femme aussi sûre de ses nerfs était émouvant. Elle nous tourna le dos et se ressaisit un peu.

— Excusez-moi, dit-elle, je suis très fatiguée... Un délai de quarante-huit heures n'est pas une épreuve concluante. Lorsque Franklyn Elliott aura disparu depuis une semaine et si nous sommes toujours sans nouvelles de lui, je vous dirai ce que je sais et vous déciderez ce qu'il convient de faire. Mais je vous prie instamment de me laisser seule maintenant.

Nous n'avions qu'à nous incliner. Je sortis de chez Annabelle dans un état d'esprit très troublé que semblait partager Standish.

— Une femme amoureuse est un véritable poison, grommela-t-il. Il serait absurde de faire fond sur Annabelle Bayne car elle est fiancée à Elliott.

— Fiancée!

— Oui. Donc ce qu'elle dit pour le défendre ne signifie rien. Mais du diable si je comprends la raison de cette discrétion obstinée. Elle a certainement formé une hypothèse personnelle : pourquoi veut-elle attendre huit jours pour nous la proposer?

Il réfléchit un instant, puis soudain :

— ...Harkway m'a raconté qu'elle vous avait incité à quitter le cottage?

— Elle nous a même offert de venir habiter quelque temps chez elle.

— Jack est persuadé qu'Elliott est venue chercher chez nous un objet qu'il n'a pu découvrir, dis-je. Annabelle sait peut-être de quoi il s'agit. On pourrait le lui demander.

— Cela ne servirait à rien, elle ne veut pas admettre qu'Elliott s'est introduit nuitamment chez vous.

Le commissaire se plongea de nouveau dans ses réflexions.

— Vous auriez peut-être besoin d'un gardien pour la nuit, dit-il soudain. J'ai très peu de monde à ma disposition, mais Harkway pourrait s'installer chez vous, il me l'a offert ce matin.

— Je vous remercie, c'est tout à fait inutile, répondit Jack sans me laisser le temps de me jeter sur cette offre. Je ne prévois aucune nouvelle intrusion et dans l'alternative je saurai prendre les dispositions nécessaires pour me défendre seul.

Je lui lançai un regard interrogateur. Standish lui-même parut intrigué, mais Jack ne nous donna aucun renseignement sur ses projets. Le commissaire retourna au poste de police tandis que nous prenions le chemin du cottage; Jack arrêta la voiture devant la boutique de l'électricien; je le vis à travers la devanture parler avec animation au vendeur et il revint chargé d'un volumineux paquet.

Dès son retour, il se munit d'un marteau et de pitons. Il entra dans la chambre à coucher, je l'entendis peu après frapper à grands coups.

N'y tenant plus, cinq minutes plus tard, j'allai le rejoindre d'un air dégagé. Un petit timbre électrique était déjà fixé au mur derrière le lit. Il leva la tête, se mit à rire.

— Que faites-vous?

— J'installe une sonnette d'alarme. La prochaine fois qu'un individu s'introduira dans la cave, je le saurai.

Le sourire de Jack fit place à une expression si sérieuse qu'elle m'impressionna.

— J'entends que ce piège reste strictement secret; il faut surtout qu'Annabelle ignore le dispositif.

Je répondis affirmativement.

Bien des fois, depuis lors, je me suis demandé si une moins scrupuleuse fidélité à ma promesse n'eût pas changé le cours des événements.

Jack conduisit le fil jusqu'à la cave et me pria de l'éclairer avec une lampe électrique pendant qu'il le clouait aux poutrelles. Je compris néanmoins que Jack installait au bout du fil et contre la porte de minuscules petites plaques de cuivre placées de telle sorte que la moindre tentative pour ouvrir la porte établissait le contact et actionnait la sonnerie; il réalisa le même dispositif contre la fenêtre et me demanda de monter dans la chambre pour constater si l'appareil fonctionnait.

L'essai fut concluant, la sonnerie retenti avec une telle force que Jack vint me rejoindre en courant. Il parvint enfin à réduire la sonnerie à un volume assez peu important pour ne pas effrayer l'intrus éventuel.

— A partir d'aujourd'hui, Lola, je dormirai à mon poste comme un pompier, dit-il.

Jack examina ensuite le revolver prêté par Harkway et il sourit. Mon époux, qui s'exerce de loin en loin dans les stands de foire, se prend pour un champion de tir. Il rangea le revolver et la lampe électrique sous son oreiller.

Ces mesures de protection n'eurent guère d'action sur la tranquillité de mon sommeil cette nuit-là; je me réveillai en sursaut à tout instant, certaine que le signal avait retenti. Chaque fois j'avais rêvé; la nuit sans lune était particulièrement calme, pas une feuille ne bruissait au dehors. Au matin, j'avais la mine si défaite que je paraissais avoir trente ans.

— La nuit prochaine nous laisserons l'électricité allumée, annonçai-je en déjeunant.

— Pour tout compromettre?

— Vous avez dormi comme un loir, mais je n'ai pas fermé les yeux.

— Vous dormirez cette nuit.

En effet, on s'habitue à tout; le soir je me couchai à dix heures pour ne me réveiller qu'à huit heures du matin. L'esprit plus léger, je me sentis d'humeur à me moquer de Jack et de ses précautions. Sa déception était visible, il comptait absolument sur une nouvelle intrusion dans la cave; et ce fut au moment où la conclusion était si proche qu'il avoua sa conviction que le mystère ne serait jamais éclairci.

— Du reste, dis-je, j'ai pris en grippe ce pays et je suis écœurée de voir la police se mêler constamment de notre vie privée. Il me tarde de retourner à New-York.

— Je vous comprends, Lola. Vous avez fait preuve de beaucoup de cran, mais cela suffit. Aussi nous partirons bientôt.

— Quand?

— La semaine prochaine, si vous voulez. J'ai vu Standish ce matin, il nous autorise à quitter Crockford dès lundi, même si Elliott n'est pas retrouvé.

Je poussai un cri de joie et tout le reste de la matinée je ne pus fixer mon esprit sur aucun travail, tant l'idée de revoir New-York me réjouissait.

Au début de l'après-midi, j'entendis le bruit caractéristique de la vieille auto du docteur Rand. Je courus à la fenêtre et je tambourinai vivement au carreau. Le médecin stoppa et vint nous faire une courte visite.

— Vous avez l'air trop bien portants pour avoir besoin de mes services, jeunes gens.

— Nous rentrons à New-York la semaine prochaine! m'écriai-je. Jack a reçu l'autorisation ce matin, dès lundi nous serons libres comme l'air.

— Lola! on m'avait prié de ne parler de notre départ, dit Jack d'un air mécontent.

Rand sourit.

— Je suis muet comme la tombe; néanmoins la nécessité de ce mystère m'échappe.

— Standish ne tient sans doute pas à ce que tout le pays sache que les recherches n'ont pas abouti. Nous sommes les seuls à ne pas ignorer que le commissaire a « nagé » complètement.

— Ne vous y trompez pas, répondit vivement le médecin, Standish est lent, peut-être un peu lourd d'esprit, mais je suis persuadé qu'il tient en réserve un tour de sa façon.

Sur ces mots le docteur Rand nous quitta pour se rendre auprès d'un malade et la fastidieuse journée se poursuivit : à quatre heures nous eûmes une surprise!

Annabelle Bayne vint nous voir.

Vêtue de noir, un noir mat de deuil, sans l'ombre de maquillage, son visage étrangement pâle, aux lignes accusées, évoquait un portrait de primitif. Elle m'annonça brusquement que j'avais oublié de lui donner son porte-cigarettes et qu'elle venait le chercher. La surprise me rendit muette et je la regardai sans répondre.

— Vous vous demandez comment je me suis évadée, dit Annabelle. On lit si facilement vos pensées!

— Je vous en prie...

— La police doit être sur les dents, ajouta-t-elle avec un petit rire sec et sans joie. J'aurai du moins la satisfaction d'avoir coûté pas mal d'essence à l'administration. J'ai dû couvrir soixante milles pour semer le détective lancé à ma suite... et pourtant il disposait d'une voiture plus rapide que la mienne. Vous sentez-vous mieux maintenant?

Comme nous ne répondions pas, Annabelle se laissa tomber sur le divan.

— ...Vous pouvez téléphoner si le cœur vous en dit et me livrer à la police. Quoi qu'il arrive je me serai offert ma petite distraction.

Elle ne semblait certes pas disposée à rire, avec ses yeux fixes qui regardaient le feu sans rien voir. Annabelle se raidissait pour retenir ses larmes et du fond de mon cœur je plaignis cette femme désagréable et lointaine.

— ...Où est mon étui à cigarettes? Je ne veux pas oublier le prétexte de ma visite.

— Dans la chambre à coucher.

Elle se leva brsuquement et elle se dirigea vers la porte : Annabelle avait pour habitude d'agir partout comme si elle se trouvait chez elle. Jack réussit à l'arrêter sur le seuil et j'eus l'impression nette que malgré la vivacité de son coup d'œil elle n'avait pas remarqué notre signal d'alarme. Jack lui rendit son porte-cigarettes.

— Dites-nous maintenant pourquoi vous êtes venue?

Elle nous regarda tour à tour.

— J'avais l'intention de vous crier ma haine, mais maintenant mon ressentiment semble s'apaiser... Un jour, plus tôt que vous ne le pensez, vous vous rendrez compte du mal que vous m'avez fait en vous mêlant de ce qui ne vous regardait pas.

Il était impossible de se défendre contre une accusation si courtoise. Du reste, son air fermé n'avait rien d'engageant.

La brise légère qui soufflait depuis le matin se transforma soudain en vent furieux, les stores battirent contre les persiennes. Jack tourna le bouton de la T. S. F.

— Ce poste vous permet-il d'obtenir les informations de police? demanda Annabelle qui tendait l'oreille.

Jack fit un signe de dénégation.

— ...Peu importe, ajouta-t-elle en se forçant à hausser les épaules. Je sais qu'ils répandent encore le signalement de Frank...

Puis comme se parlant à elle-même :

— ...Quatre jours déjà sans nouvelles... Comme c'est long!

— Et pourtant, il vous serait facile d'orienter les recherches, si vous vouliez, dit Jack.

— Si le peu que j'ai à dire pouvait aider la police à retrouver Franklyn, dit-elle, j'aurais parlé. Mais pourquoi risquerais-je de mettre peut-être sa vie en danger uniquement pour satisfaire votre curiosité?

Son hostilité dressait un mur entre nous; elle se mit à bavarder à bâtons rompus en fumant cigarette sur cigarette. Sa nervosité était manifeste. Dehors le vent fraîchissait et de gros nuages obscurcissaient le ciel.

La jeune femme se leva brusquement.

— J'ai une nouvelle à vous apprendre. Je la crois capable d'intéresser les détectives amateurs que vous êtes; le corps de Luella doit arriver à Crockford la semaine prochaine.

Je fus une fois de plus frappée du ton indifférent avec lequel Annabelle parlait de sa vieille amie.

— ...Faute de mieux, cet enterrement éclaircira peut-être l'horizon.

Elle se dirigea vers la porte, refusant notre invitation à dîner et sans même permettre à Jack de l'accompagner jusqu'à sa voiture.

— ...Il faut que je rentre. Les orages me terrifient toujours et celui qui se prépare menace d'être sérieux.

Sa prédiction était juste. A peine avait-elle mis le pied dehors que la tempête se déchaîna avec une violence inouïe. Jack se précipita pour fermer portes et fenêtres; quant à moi je courus pour rappeler Annabelle, mais sa voiture avait déjà disparu.

Je revenais vers la maison lorsque Reuben, qui m'avait suivie, en profita pour traverser la route. Je l'appelai, mais restant sourd à mes injonctions il se glissa sous la barrière et fila en droite ligne dans la direction du pavillon. Je me lançai à sa poursuite; de larges gouttes d'eau mouillaient ma tête nue, mais je croyais avoir le temps d'attraper Reuben et de regagner le cottage. Je ne fus pas longue à m'apercevoir de mon erreur. Le vent prit soudain l'allure d'un véritable cyclone, un coup de tonnerre m'assourdit complètement; les éclairs zébraient le ciel et la pluie se mit à tomber à torrents. Tout en haut de la côte, Reuben poussa un hurlement de frayeur et se précipita sous le porche qui s'ouvrait à l'arrière du pavillon. Trempée, furieuse, je le rejoignis.

Disposé en laiterie, ce porche était partiellement abrité par un treillis. Reuben se glissa en gémissant derrière une pile de boîtes à lait et s'accroupit contre le mur. Je réussis à me caser entre l'écrémeuse et un frigidaire électrique de grande dimension où Silas conservait d'ordinaire le lait et la crème de Mrs. Coatesnash.

Les branches sèches s'entrechoquaient comme des castagnettes et je frissonnais sous mes vêtements mouillés; l'endroit était sombre, lugubre, l'eau filtrait à travers les planches disjointes du plancher. Je reculai contre le mur, les yeux toujours fixés sur l'extérieur où le vent et la pluie faisaient rage dans l'obscurité. Tout à coup, presque involontairement, je me retournai. La fenêtre de la cuisine se trouvait derrière moi, à ma droite. Je regardai dans la pièce et soudain un froid mortel envahit mon être...

Dans l'obscurité menaçante quelqu'un venait de frotter une allumette. La lumière brève vacilla, s'éteignit.

Je poussai un cri perçant.

Une voix me répondit, mais mes cordes vocales semblaient paralysées, j'étais incapable de bouger, incapable de penser, m'attendant à voir surgir le spectre de Silas ou le meurtrier avec ses vêtements tachés de sang... La porte s'ouvrit et John Standish parut sur le seuil, une lampe électrique à la main; un autre homme passa sa tête par-dessus son épaule.

— Mrs. Storm! Que faites-vous ici?

Il me prit par le bras, m'entraîna dans la cuisine et courut chercher une couverture qu'il jeta sur mes épaules. Standish me présenta ensuite son compagnon Mr. Hardisty, un sollicitor désigné depuis peu pour s'occuper de la succession Coatesnash. Standish continua de bavarder sans arrêt jusqu'au moment où un sourire détendit mes traits.

— A la bonne heure! dit-il. Je suis navré que nous vous ayons fait une frayeur pareille. Nous avons été nous-mêmes surpris par l'orage... Une cigarette?

J'acceptai bien volontiers et je me mis à rire avec lui de mes terreurs passées.

— Pour quelle raison êtes-vous venue ici, Mrs. Storm? me demanda enfin le commissaire.

Je me souvins tout à coup de Reuben et je courus à la porte pour l'appeler. Mais le chien refusa de bouger; accroupi contre la porte du frigidaire, le poil hérissé, il poussa un grondement qui finit en hurlement. Standish fronça le sourcil.

— Qu'a donc cette bête?

— Il en veut au frigidaire, dit Hardisty.

Standish prit sa lampe électrique. Il dirigea le faisceau lumineux sur la surface blanche et polie.

— Je n'avais pas remarqué cet appareil, fit-il d'une drôle de voix. Comment se fait-il que tous les plateaux soient par terre?

En effet les plaques métalliques du frigidaire — une folie de Mrs. Coatesnash — destinées à supporter les blocs de glace et à diviser l'intérieur en compartiments, gisaient par terre.

— ...Nous ne l'avons pas ouvert, ajouta Standish.

Il parlait comme en un rêve. Brusquement, il fit un pas en avant, saisit la poignée de la lourde porte métallique et me dit ensuite d'une voix étranglée :

— Ne regardez pas, Mrs. Storm!

Mais l'avertissement venait trop tard. A peine avait-il soulevé le loquet de la porte qu'elle souvrit sous l'action d'une pression intérieure et le cadavre de Franklyn Elliott roula sur le sol.

Tué d'une balle dans le dos quatre jours auparavant, le malheureux était mort sur le coup.

CHAPITRE XXI

Luttant contre la tempêtes, Standish me porta jusqu'à sa voiture qu'il avait garée sous la porte cochère de Hilltop House. Malgré ses protestations épouvantées, il confia la garde du cadavre à Hardisty, mais je n'ai aucun souvenir de notre folle course jusqu'au cottage.

Jack nous accueillit sur le seuil. Un coup d'œil lui suffit; sans prononcer une parole, il me prit dans ses bras et me déposa sur mon lit. Standish partit dès qu'il me vit confortablement installée.

Je me souviens avec émotion de sa pression de main affectueuse et de ses bienveillantes paroles. Il m'assura que je n'avais aucun reproche à m'adresser et ne fit aucune allusion au témoignage qui l'avait induit en erreur, lorsque j'avais affirmé avoir vu Elliott se sauver du pavillon; il ne souligna pas qu'un témoin, plus avisé, moins prévenu eut probablement compris que voir voler l'auto d'une certaine personne n'implique pas forcément la présence au volant de cette même personne. La vérité que je n'avais pas saisie quatre jours auparavant m'éblouissait : Elliott, pour quelque motif encore mystérieux, était venu au pavillon et il y avait surpris, les mains rouges encore de sang, le meurtrier de Silas.

Aucune autre conclusion n'était possible. Elliott avait dû arrêter sa voiture dans l'allée, au sommet de la colline et se rendre à pied au pavillon. Se sachant attendu, il dut frapper pour la forme et entrer aussitôt pour se trouver brusquement en présence d'un assassin occupé à effacer les traces de son crime en lavant le sang répandu. Il poussa sans doute un cri et se détourna pour fuir, mais il paya de sa vie son arrivée intempestive.

Nous supposons maintenant que l'assassin projeta de porter le corps d'Elliott dans l'auto jaune où on le découvrirait plus tard. Mais mon apparition sur la scène déjoua ses plans. Il n'avait plus le temps d'effacer les taches de sang, ni de balayer la vaisselle cassée; à peine réussit-il à charger le cadavre d'Elliott sur ses épaules et à sortir par la cuisine.

Mais au moment où il déboucha sous le porche, le misérable comprit l'impossibilité où il se trouvait d'atteindre la voiture avec un tel fardeau et sans être vu. Le frigidaire lui offrit une solution inespérée. L'absence d'Elliott et le fait que personne n'avait songé à ouvrir le frigidaire nous induisit grossièrement en erreur et nous crûmes tous, à l'exception d'Annabelle, qu'Elliott était le coupable.

Certains points restaient néanmoins obscurs : l'étrange conduite du solicitor, par exemple. Nous ne soupçonnions pas quelle découverte l'avait envoyé à la mort chez Silas. Pourquoi s'abstint-il de communiquer ce renseignement à la police? Il était encore plus difficile de comprendre Annabelle qui, bouleversée par le danger couru par son fiancé, avait certainement envisagé la possibilité de sa mort pendant ces quatre jours d'attente et qui s'était néanmoins refusée à se confier au commissaire.

Etendue sur mon lit, je ressassai ces pensées. Jack m'apporta du lait chaud que j'avalai docilement et un cachet qu'il tira de l'armoire à pharmacie. Il me berça de son mieux :

— Essayez de ne penser à rien, chérie... Endormez-vous!

Mais comment trouver le sommeil avec cette obsession et le bruit de la tempête qui continuait à faire rage?

A neuf heures exactement toutes les lumières s'éteignirent. Sachant par expérience que la panne d'électricité durerait jusqu'au matin, je me mis à pleurer. Jack essaya de me consoler et me confia sa lampe électrique pendant qu'il allait chercher des bougies. Le plancher n'était pas d'équerre, je me souviens encore avec effroi de l'instant où la commode se mit en mouvement... Le retour de mon époux fut salué par une violente crise de nerfs.

Il me prit dans ses bras et peu à peu, le cachet aidant, je me calmai. Je me trouvais déjà sous l'influence du soporifique lorsque la sonnerie du téléphone retentit. Jack passa dans l'autre pièce. Lorsqu'il revint quelques minutes plus tard, il eut grand'peine à faire comprendre à mon cerveau engourdi qu'Annabelle avait disparu.

— Vous savez bien qu'elle nous a quittés pour rentrer chez elle, murmurai-je. Elle est sûrement là-bas...

— Non, dit Jack. Standish vient de me téléphoner qu'elle n'est pas rentrée. Il faut absolument qu'on la retrouve... immédiatement... elle peut être en danger de mort. Vous aviez couru après elle au moment où l'orage éclatait. Avez-vous remarqué de quel côté a filé sa voiture?

— Je n'ai pas vu l'auto, dis-je en essayant de secouer ma torpeur et pourtant je me souviens d'avoir regardé vers la route. Annabelle a disparu avec une incroyable rapidité.

— Je suis persuadé qu'elle est venue ici à pied, dit lentement Jack. C'est moi qui lui ai ouvert la porte et je pourrais presque certifier que sa voiture n'était pas alors dans l'allée. Elle a dû la garer tout près... si nous pouvions seulement savoir à quel endroit... et la raison de sa conduite.

Mais mon cerveau, incapable de fournir aucun effort, n'était même plus accessible à l'angoisse. J'eus à peine conscience que Jack avait de nouveau quitté ma chambre pour reprendre sa conversation téléphonique avec Standish. Cédant au narcotique, je tombai dans un lourd sommeil.

Je m'éveillai brusquement. Près de mon lit la bougie vacillait et un bourdonnement sourd me frappa les oreilles. La pluie tombait toujours;

encore toute ensommeillée je compris soudain, au moment où il cessa, la nature du bruit qui m'avait réveillée :

— Jack, murmurai-je, la sonnette d'alarme!

J'étendis le bras pour chercher sa main et je me dressai soudain sur mon lit. Jack était parti en emportant le revolver caché sous le traversin.

Je me souviens encore dans ses moindres détails de cette nuit d'horreur et je me vois prenant le flambeau d'une main tremblante. Je le lâchai, la bougie s'éteignit, je cherchai les allumettes à tâtons, je n'en trouvai pas et je trébuchai sur Reuben en gagnant la porte.

Je découvris heureusement une boîte d'allumettes dans le living-room et je n'eus pas plus tôt rallumé ma bougie qu'un tumulte épouvantable éclata dans la cave. J'entendis un horrible fracas, un bruit de verre brisé et la chute d'un corps lourd. Dans la cave... Jack!

Plus morte que vive je descendis l'escalier. La lueur tremblotante éclaira un véritable champ de bataille; au-dessus du tas de charbon la fenêtre avait été forcée, des morceaux d'anthracite gisaient partout, le seau à cendres était renversé... A terre, un chapeau d'homme, un feutre sombre... Dans la cave, personne, mais la porte grande ouverte indiquait assez de quel côté Jack était parti...

Je me précipitai au dehors. La pluie éteignit aussitôt ma bougie et je perdis le sens de la direction. Le vent s'engouffrait dans ma chemise de nuit et couvrait le son de ma voix. Je m'élançai dans l'obscurité, je trébuchai... quelqu'un me saisit à bras-le-corps, je hurlai comme une folle.

— Lola! Taisez-vous, fit Jack, taisez-vous immédiatement. Il faut que vous m'aidiez à la ramener à la maison.

— A ramener qui?

— Annabelle. Je crains qu'elle ne soit blessée grièvement.

J'aperçus alors une forme humaine étendue sur l'herbe trempée. Jack se pencha :

— ...Elle revient à elle. Allons!

Il souleva dans ses bras la femme évanouie et m'ordonnant de le suivre revint dans la cave. Je marchai comme une automate, sans comprendre, et lorsque Jack eut ramassé une lampe électrique pour éclairer le visage d'Annabelle et l'affreuse blessure de son épaule, ma première idée fut que la jeune femme avait essayé de l'assassiner.

— Vous n'êtes pas touché, Jack? Je l'ai entendue tirer sur vous.

— Tirer sur moi?

Jack repoussa un monceau d'objets hétéroclites pour dégager un vieux sofa sur lequel il étendit Annabelle.

— Savez vous qu'elle m'a sauvé la vie, Lola? Frappez-lui dans les mains pendant que je monte chercher du whisky.

Livide, Annabelle respirait à peine. Elle était d'une désarmante faiblesse et infiniment pitoyable. J'enlevai le petit chapeau noir qui enserrait toujours étroitement sa tête, je tirai sa robe et j'ouvris son corsage tout trempé et taché de sang. Elle avait reçu une balle dans l'épaule; j'essayai d'étancher le sang qui coulait lentement de la blessure.

— Comment va-t-elle? dit Jack qui rapportait whisky et couverture. Eclairez-moi, je veux voir cette épaule... Grâce au ciel ce n'est pas grave, je crois... Un simple évanouissement.

Au même instant, Annabelle frissonna; elle ouvrit les yeux et nous regarda d'un air égaré.

— Avalez ceci, dit Jack.

Elle but l'alcool d'un trait. Puis elle frissonna de nouveau et retomba sur sa couche.

— Je me souviens, murmura-t-elle, j'avais surpris le meurtrier lorsque vous êtes descendu en courant. Qu'est-il arrivé? S'est-il enfui?

— Malheureusement, fit Jack, et je ne l'ai même pas reconnu. Savez-vous qui c'est?

— Non, dit-elle.

Ses yeux se tournèrent involontairement du côté de la fenêtre.

J'orientai ma lumière dans cette direction et je me rendis compte de ce qui m'avait échappé auparavant. On avait profondément creusé le tas de charbon jusqu'au niveau du sol; une pelle était encore fichée dans la terre battue où s'élargissait un trou béant.

— Il a sans doute emporté la valise, fit Annabelle.

— Quelle valise?

Personne ne me répondit. Jack avait saisi la pelle et creusait à tour de bras. Je le vis comme en rêve, jeter la terre autour de lui et soudain, sentant une résistance, s'agenouiller et continuer à creuser avec ses mains.

— Elle est là! cria-t-il à Annabelle.

A grand'peine, Jack réussit à extraire de l'excavation un sac de voyage humide mais nullement détérioré et chiffré aux initiales F. E.

— F. E., dis-je avec stupéfaction, mais c'est la valise de Franklyn Ellott!

— Naturellement, dit Jack. Elliott l'a enfouie ici il y a huit jours. Ne comprenez-vous donc pas qu'il n'a eu d'autre but en s'introduisant ici par effraction que d'y laisser sa valise?

Mon mari se tourna vers Annabelle.

— ...Etiez-vous au courant? Saviez-vous si on lui avait ordonné de la cacher dans notre cave?

— Oui, dit-elle.

Stupéfaite, je regardais les deux interlocuteurs qui semblaient comprendre ce qui m'échappait totalement. Jack ouvrit la valise, des liasses de billets s'en échappèrent; nous comptâmes une somme identique à celle que Hiram Darnley avait enfermée dans une valise similaire.

— Nous n'avons plus qu'à prévenir la police maintenant, dit Jack. De plus, vous aurez besoin du docteur Rand, ajouta-t-il en souriant à notre blessée.

— Le médecin peut attendre, je ne souffre pas, répliqua Annabelle. Quant à la police, que peut-elle faire maintenant?

Je n'y tins plus.

— Vous savez tous deux quelque chose que j'ignore! m'écriai-je. Il y a de quoi devenir folle! Pourquoi cet argent, pourquoi Elliott l'a-t-il caché ici?

— Cette somme était destinée à une rançon, dit Jack. Hiram Darnley tenta d'abord de la payer, mais la conspiration échoua et Darnley fut assassiné. Pressenti à son tour, Elliott voulut reprendre le rôle de son associé et fut également...

Jack se tut soudain.

— Continuez, fit Annabelle d'une voix rauque.

Les yeux secs elle regarda Jack bien en face.

— ...Je sais que Frank est mort. Cette certitude était en moi dès le premier jour, mais je me refusai à l'admettre, et c'est aujourd'hui que j'ai perdu ma dernière illusion... car je n'ai pas quitté votre maison. J'espérais... peu importe maintenant ce que j'espérais, ajouta-t-elle en refoulant les larmes qui venaient de noyer son regard.

Elle ne dit rien de sa terrible veille, accroupie dans la resserre pendant que la tempête faisait rage au dehors, rien de la véritable passion qu'elle subit en apprenant que son fiancé avait été assassiné. Nous observâmes le même silence.

— Nous allons essayer, Lola et moi, de vous porter jusqu'en haut, dit enfin Jack. Au nom du ciel, pourquoi Elliott n'a-t-il pas averti la police?

— Parce qu'il craignait le pire. Après l'assassinat de Darnley, il n'osait pas courir ce risque. Il était résolu à la ramener vivante.

— Qui?
— Luella Coatesnash.
Je poussai un cri étouffé.
— Mais Mrs. Coatesnash est morte, elle s'est tiré un coup de revolver à Paris.
— Il est possible qu'elle soit morte, dit Annabelle, mais pas de cette façon, ni à Paris, car elle n'y est pas allée.
— Mrs. Coatesnash a été enlevée le jour du départ du « Burgoyne », Lola, dit Jack. Une autre femme s'est embarquée à sa place en se servant de son passeport, elle s'est installée à Paris dans un petit hôtel plus que modeste où Mrs. Coatesnash était inconnue.
— Laura Twining!
— Parbleu! Laura personnifia Mrs. Coatesnash jusqu'au moment où l'affaire prit mauvaise tournure et elle se suicida par crainte du châtiment. Compromis également, Silas voulut avouer le rôle qu'il avait joué dans le complot, ce qui lui valut d'être tué. Seul le meurtrier — le troisième conspirateur et le véritable coupable — s'en tire sain et sauf.
Annabelle serra les poings.
— Il est trop tard, maintenant, nous avons tout perdu par notre maladresse. Mais quand je songe à cette pauvre vieille femme qui, si elle vit encore, attend sa délivrance... C'est vers elle que l'assassin est parti, bien entendu, il va supprimer Luella et ne fera pas de troisième tentative pour obtenir une rançon.
Une chaise tomba, bousculée par Jack qui s'élançait vers la porte en criant :
— Je sais où se trouve Mrs. Coatesnash, c'est là-haut qu'on la retient prisonnière depuis février!
Je courus derrière lui et réussis à le joindre au moment où il sautait dans l'auto. Nous partîmes à toute vitesse sur la route transformée en torrent. Dans la direction de Hilltop House...
— Elle est là, s'écria Jack, au moment où nous approchions de la maison. C'est certain! Tout se tient : les lumières, Silas, les valises de Laura... tout!
Il stoppa brusquement et bondit à terre.
— Restez ici, Lola!
Je descendis malgré son injonction et tel était son état de surexcitation qu'il ne remarqua pas mon geste.
— Avez-vous votre revolver? lui dis-je.
— Bien entendu.
Nous franchîmes les quelques pas qui nous séparaient de la maison; l'obscurité était encore plus dense sous le porche tapissé de feuilles mortes toutes trempées et fort désagréables à fouler. Jack marchait devant moi, à pas feutrés; il atteignit la grande porte. Je ne sais comment il comptait en forcer l'entrée, mais je me souviens de lui avoir dit d'une voix saccadée qu'il aurait dû se munir d'une hache.
— Pour l'amour du ciel, taisez-vous!
Il craqua une allumette et je m'aperçus avec épouvante que la porte vitrée — ou plutôt ce qui en restait — était grande ouverte. La vitre brisée et un panneau fendu, la serrure arrachée ne laissaient aucun doute sur l'effraction. Je sus alors que le « Kidnapper » était dans la maison ou qu'il y avait été et il me parut impossible que Luella Coatesnash fût encore vivante...
Jack entra. Il gravit les premières marches de l'escalier, je le suivis. Dans l'obscurité totale, nous avancions en silence. Parvenus au second étage, quelqu'un remua dans l'ombre au-dessus de nous; dans le même temps, je sentis une odeur de fumée.
Jack me saisit le poignet.

— Il a mis le feu à la maison!

Une détonation lui coupa la parole et derrière nous un invisible miroir vola en éclats; une seconde balle siffla à nos oreilles et nous reçûmes des débris de plâtre. Le « Kidnapper » tirait du haut de l'escalier et visait avec une remarquable adresse étant donnée l'absence de lumière. Je poussai un cri d'effroi, Jack me jeta par terre et je dégringolai jusqu'au palier du second. Une troisième détonation retentit : Jack qui avait tiré s'élança dans l'escalier.

Le tir cessa brusquement pour faire place à un indescriptible bruit de lutte qui venait du troisième étage. Des cris, des coups sourds, une chute de corps enlacés... Un revolver lancé dans l'espace tomba lourdement sur les dalles du vestibule.

La fumée s'épaississait et une femme se mit à pousser d'affreux cris d'épouvante; les cris venaient d'en haut. Je me relevai péniblement et je grimpai jusqu'au troisième, mais je fus aussitôt renversée par Jack et son adversaire qui toujours luttant dégringolèrent jusqu'au palier du second.

Agrippée à la rampe de l'escalier, je vis une lueur se préciser en face de moi. Elle venait d'un tas de vieux chiffons et de papiers amoncelés intentionnellement au pied de l'échelle qui conduisait aux mansardes. Des nuages de fumée épaisse s'amoncelaient contre la trappe, les cris venaient de là-haut...

Presque étouffée par la fumée, j'arrachai le tapis du couloir et j'éteignis le feu... Geste purement automatique, car je ne ressentis même pas la brûlure sur mes mains.

Le second réflexe fut tout aussi mécanique : je ramassai à terre une lampe électrique encore allumée et je descendis en courant jusqu'au second où les deux hommes luttaient toujours désespérément. Reconnaissant la tête blonde de Jack, j'abattis la lampe, ma seule arme, sur la tête brune; surpris par cette attaque de flanc, Jack relâcha son étreinte et sa victime lui échappant roula dans l'escalier.

— Attention, Lola, il est armé! cria Jack.

Une seconde plus tard une détonation suivie d'un atroce gémissement monta jusqu'à nous : expiant son triple crime, l'assassin était mort lorsque nous le rejoignîmes.

— Passez-moi la torche, Lola, dit Jack.

Je la lui tendis. Il dirigea le faisceau lumineux sur le mort et je reconnus le visage de Lester Harkway.

CHAPITRE XXII

Standish nous attribua tout l'honneur de la solution du mystère et personnellement j'estime que nous le méritions; mais j'avoue cependant n'avoir jamais prévu l'ahurissant dénouement. Avant d'avoir reconnu le visage immobile et étrangement calme de Lester Harkway, je n'avais jamais supposé pendant un seul instant qu'il pût être le meurtrier. Les indices pourtant ne manquaient pas : sa présence sur la grande route le soir où nous ramenâmes Hiram Darnley de New-Haven, l'intérêt qu'il prit au « cambriolage » de la cave, son apparente anxiété, l'insistance qu'il mit à nous conseiller l'abandon du cottage... jusqu'à l'étrange regard

qu'il jeta sur le tas de charbon sous lequel, comme il le savait fort bien, Franklyn Elliott avait enfoui la valise contenant la seconde rançon.

Une dernière insolence, le revolver prêté à Jack : l'arme était chargée à blanc. Jack s'en serait aperçu s'il l'avait examinée de près, mais Harkway tablait avec assurance sur notre confiante crédulité.

A peine la machination ourdie par les trois complices — Silas, Laura et Harkway — pour enlever Luella Coatesnash fut-elle mise en action qu'elle s'effondra, parce que Lester Harkway — au prix d'un assassinat — tenta de jouer ses complices et de faire main basse sur les cent huit mille dollars que Darnley transportait dans notre voiture; malheureusement pour lui, le traître se trompa de valise.

Selon un plan établi d'avance, le policier suivit notre voiture depuis New-Haven en guettant le voyageur assis dans le spider. Darnley se rendait au cottage où Silas l'attendait pour toucher l'argent de la rançon; mais cette combinaison impliquait un partage à trois que Harkway était formellement décidé à éviter.

Le misérable joua sa chance lorsque Jack commença d'accélérer. Il nous obligea à stopper, il intervint dans la querelle qui s'éleva soudain et dès que nous repartîmes, il tua Darnley et saisit sa valise. Un terrible coup de dés mais qui réussit. Enfermés dans la voture, le bruit du moteur et les pétarades de la motocyclette nous empêchèrent d'entendre la détonation et nous entrâmes dans Crockford avec un mort derrière nous.

Peut-être aurions-nous deviné le mot de l'énigme si Blair n'avait pas ramassé la douille de revolver dans Main Street, ce qui situait le crime en plein centre de Crockford et nous empêchait de soupçonner la vérité. La présence de cette douille, lorsque Standish l'eut examinée de près — et il n'y manqua pas — s'expliquait fort simplement : après la découverte de son épouvantable bévue et l'abandon de la valise, Harkway revint à l'endroit du crime et il ramassa la douille; puis, après le coup de téléphone de Standish, il la laissa tomber dans le village ce qui permit à Blair de la retrouver.

Je me hâte d'ajouter que nous possédons des preuves positives à l'appui de notre hypothèse : d'abord les marques de la douille correspondaient exactement à celles faites par le revolver d'ordonnance de Harkway. L'utilisation de ce même revolver est un fait bizarre et caractéristique de la totale indifférence que manifesta cet homme pour sa propre sécurité, car les policiers sont obligés de fournir des explications circonstanciées au sujet de chaque balle tirée.

Standish ne se contenta pas de savoir que la balle meurtrière provenait bien du revolver de Harkway. Il fit publier dans les journaux un appel aux automobilistes qui avaient suivi la route de New-Haven dans la nuit du 20 mars et la chance le servit. Un certain Mr. Abramson et sa femme avaient justement remarqué un policeman — Harkway en l'espèce, Abramson le reconnut sur une photographie — qui, muni d'une lampe électrique examinait la route à l'endroit où le drame s'était produit. Mrs. Abramson affirma qu'elle avait vu le policier ramasser un petit objet métallique, très probablement une douille; vérification faite, cette dame possédait une excellente vue.

Le premier crime — celui dont Hiram Darnley fut la victime — était désormais éclairci dans ses moindres détails. La méthode, le mobile, l'occasion : nous pouvons tout reconstituer.

La période suivante restera nécessairement dans le domaine spéculatif puisque tous les acteurs du drame sont morts. Nous ne pouvons que deviner l'affolement de Laura en apprenant l'assassinat de Darnley et l'avortement du complot. Elle entrevit alors comme perspective, la chaise électrique au lieu de la sécurité, objet de tous ses désirs.

Silas et ses pensées pendant cette même période restent également

obscurs. Il était pris entre deux feux : d'une part, Lester Harkway, dont il avait une frayeur mortelle, de l'autre Mrs. Coatesnash prisonnière dans les combles de sa propre maison et confiée à sa garde. Délivrer la vieille dame, c'était se livrer lui-même, car elle ne manquerait pas de dénoncer celui qui l'avait ramenée de New-York à Hilltop House. Pendant le laps de temps où nous le vîmes maigrir de jour en jour et trembler devant son ombre, Silas, geôlier de Luella Coatesnash, nourrissait sa prisonnière en prenant soin de la maintenir sous l'influence de stupéfiants; mais, rongé de crainte et de remords, il ressentait de plus en plus l'impérieuse nécessité des aveux. Je suis sûr qu'il était sur le point de parler le jour où Standish et moi fîmes notre inutile perquisition dans Hilltop House. Il allait avouer lorsque Standish tira une conclusion erronée de la découverte de l'aiguille hypodermique; je crois aussi à la déception de Silas lorsque le commissaire décida de ne pas poursuivre ses recherches dans les mansardes. Le valet aurait voulu, j'en suis convaincue, que la décision vînt d'un autre.

Il semble, d'ailleurs, certain que, ni lui, ni Laura n'envisagèrent jamais la possibilité d'un crime. La mort de Darnley les frappa d'épouvante et leur fit comprendre qu'ils étaient de simples jouets entre les mains de Harkway. Ils devinèrent immédiatement le mobile auquel avait obéi celui-ci, en modifiant brutalement le projet original, car à partir de cet instant tout démontre qu'ils n'agirent de concert avec lui que pour sauver leur peau. C'est ainsi que Laura continua d'envoyer des câbles signés Luella Coatesnash jusqu'au moment où la terreur et le désespoir l'amenèrent au suicide et que Silas travailla tout à tour pour et contre l'homme qu'il haïssait. Il fit le jeu d'Harkway — Dieu sait avec quelle répugnance! — en effaçant les traces de notre expédition nocturne dans la propriété Coatesnash.

Ce fut naturellement Harkway qui pénétra dans la chambre de débarras et je me demande encore pourquoi il ne m'a pas tuée sur place. Peut-être se sentait-il trop sûr de lui pour commettre inutilement un nouveau meurtre; le ricanement entendu dans l'ombre, dont le souvenir me fait frissonner, semble confirmer cette hypothèse.

Il l'emporta sur nous de bout en bout cette nuit-là. Il subtilisa les bagages de Laura, certain que nous ne devinerions pas le rôle joué par la demoiselle de compagnie et que nous conclurions à son assassinat. Mieux encore, il empêcha l'examen de la fosse du jardin. Revenu de New-York avec sa maîtresse, Ivan, le mastiff avait été tué et enterré à cet endroit. La vue de ce chien nous eut certainement mis, Jack et moi, sur le chemin de la vérité, car en principe il devait se trouver à Paris avec Mrs. Coatesnash.

Mais nous ne vîmes pas le corps de l'animal qui fut incinéré dans le foyer du calorifère et le fragment d'os ne fit qu'égarer nos soupçons. Je me souviens de m'être demandé à plusieurs reprises si le docteur Rand n'aurait pas faussé l'analyse à dessein; n'avait-il pas dissimulé à la police d'autres renseignements d'importance capitale?

Je fis cet aveu au médecin le jour de notre départ. Il éclata de rire et me répondit :

— Nous voilà quittes, jeune Madame! Savez-vous en effet que j'ai pris votre mari pour un individu suspect? Tout semblait l'accuser : le mort trouvé dans sa voiture, la grosse somme d'argent transportée par la victime... or votre mari est un artiste, il n'est pas riche. La situation parlait d'elle-même.

— Evidemment, fis-je d'un ton sec.

Ma réponse provoqua une hilarité générale. La scène se passait par une douce matinée d'avril et les portes et les fenêtres étaient grandes ouvertes pour accueillir le printemps; dans un coin de la pièce, des

bagages attendaient leur transport dans la voiture. Après cette dernière réunion de notre petit groupe, Standish devait nous conduire à la clinique où Luella Coatesnash achevait de se remettre de sa terrible épreuve et il avait amené avec lui Annabelle Bayne. Malgré son épaule bandée, ses yeux voilés de tristesse, je lui trouvai néanmoins meilleure mine. L'angoissante attente était finie; n'ayant plus rien à espérer, elle n'avait par contre plus rien à craindre.

— Je sais, Annabelle, que vous nous avez cru coupables, Jack et moi, lui dis-je.

— Coupables, seulement d'enlèvement, lorsque j'appris qu'il y avait eu enlèvement, répondit-elle.

J'exprimai ma surprise :

— Vous n'avez pas su dès le début que Mrs. Coatesnash avait été enlevée?

— Non, j'ai partagé l'aveuglement général. J'imaginai que Luella, mise au courant de l'aventure de Jane, avait de concert avec Silas comploté le meurtre de Darnley. J'ai vu Luella hier, elle ignore toujours la fin tragique de sa fille et j'espère qu'elle n'apprendra jamais la vérité. Au commencement, Frank lui-même était persuadé que Luella avait machiné l'assassinat de Darnley après son départ pour la France.

— Mais ces lettres qui arrivaient de Paris...

— Ces lettres m'ont trompée aussi, dit Annabelle. Luella les écrivit, en effet, mais dans sa mansarde de Hilltop House; elles étaient ensuite envoyées à Paris d'où Laura les réexpédiait. Un truc ingénieux que j'aurais dû néanmoins percer à jour car Luella fut toujours une détestable correspondante et je me souviens de ma stupéfaction en recevant une demi-douzaine de lettres. Leur ton sonnait faux, sans doute lui dictait-on ce qu'elle devait écrire...

— Darnley n'a donc pas mis Elliott au courant de ce qui se passait? dit Jack.

— Pas le moins du monde. Frank était absent à l'époque du voyage de Darnley, mais je doute de toutes façons que celui-ci eût parlé. A en juger d'après les précautions prises, déguisement, pseudonyme et le reste, il devait être convaincu de la nécessité d'une discrétion absolue...

Un nuage assombrit le visage d'Annabelle.

— ...Je sais qu'on a menacé Frank de supprimer immédiatement Luella s'il laissait échapper la moindre allusion à ses efforts pour obtenir sa rançon. C'est le jour de l'enquête que Frank prit contact avec les « Kidnappers ».

— Avec Harkway! s'écria Standish. J'ai parlé hier à Mrs. Coatesnash et celle-ci, bien qu'elle fût maintenue presque constamment sous l'influence de stupéfiants, se souvient parfaitement d'un colloque entre Harkway et Silas à ce sujet. Silas suppliait, paraît-il...

— Peu importe maintenant qui fut responsable, dit Annabelle avec amertume. Toujours est-il que Frank reçut une lettre signée de Luella — elle y apposa même ses empreintes digitales — l'avisant qu'elle était retenue prisonnière et menacée de mort. Elle lui ordonnait d'apporter à l'auberge de Bally-Ho cent huit mille dollars et d'y attendre un coup de téléphone lui indiquant ce qu'il devait en faire. Frank arriva aussitôt, nous discutâmes ensemble la situation et décidâmes que Frank resterait ici pour attendre les instructions et qu'il essayerait si possible de démasquer les « Kidnappers ».

— Et c'est à ce moment, dit Jack, que vos soupçons se sont portés sur nous.

Annabelle rougit légèrement.

— Si vous voulez. Nous vous avons soupçonnés mais sans plus, alors

que nous fûmes certains de la culpabilité de deux personnes : Laura Twining qui était nécessairement la femme de Paris et Silas.

— Pourquoi Silas?

— Frank vint assister au départ du « Burgoyne ». Il arriva sur le quai d'embarquement au moment où l'on venait de retirer la passerelle. Il reconnut la voiture de Mrs. Coatesnash, il vit Silas au volant et à sa grande surprise il aperçut une femme tout emmitouflée dans des couvertures et assise dans le fond de la voiture. Il sortit vivement de son taxi, il approcha, mais la femme baissa sa voilette et l'auto démarra.

— Mrs. Coatesnash acceptait donc de bon gré que Laura prenne sa place? m'écriai-je.

Standish intervint :

— Attendez. Voici l'explication : la pauvre femme autorisa en effet sa dame de compagnie à s'embarquer à sa place et elle donna tête baissée dans le piège. Ne l'avait-on pas persuadée, au moyen de lettres forgées de toutes pièces, qu'on allait la conduire près de sa fille? J'ai vu ces lettres et je suis convaincu que Laura les écrivit elle-même en imitant l'écriture et la signature de Jane. Chacune suppliait Mrs. Coatesnash de venir en grand secret dans une petite ville du New-Hampshire où elle retrouverait son enfant bien aimée.

Le commissaire soupira.

— ...Aucune explication, sauf une allusion à quelque vague sujet de honte. Mais Mrs. Coatesnash, qui n'avait jamais cru à la mort de sa fille — les misérables le savaient — n'avait pas besoin d'explication.

Je compris enfin pourquoi Laura Twining s'était intéressée aux journaux et à tout ce qui concernait Jane Coatesnash : pour tromper une mère, fut-elle crédule au dernier point, il fallait connaître à fond sa fille.

Annabelle surprit mon regard et devina ma pensée, car elle sourit tristement.

— Tout se tient, n'est-il pas vrai? Vous avez un cerveau très organisé, Lola, et qui devrait vous mener loin!

Le ton amical enlevait tout mordant à la remarque et me prouvait qu'elle nous avait pardonné notre intervention.

Je lui tendis la main, elle la pressa affectueusement. Standish considérait le tableau d'un œil paternel.

— Si nous comptons passer à la clinique, dit-il en se levant, mieux vaut partir. Mrs. Coatesnash n'est pas encore bien vaillante, elle dort de bonne heure et elle tient certainement à vous voir avant votre départ.

J'aurais volontiers évité tout contact avec Mrs. Coatesnash, car l'expression de la gratitude me gêne toujours et je craignais dans mon innocence que la vieille femme ne se répandit en effusions. J'aurais pu m'éviter ce souci.

Mal remise encore de ses émotions et du manque de nourriture, on sentait néanmoins que Mrs. Coatesnash luttait victorieusement contre la maladie, son tempérament ne s'en accomodant pas. Dressée sur le lit étroit comme sur un trône, elle nous salua d'un geste royal; les diamants dont elle ne se séparait jamais brillaient sur ses doigts émaciés. Elle entreprit immédiatement une série de lamentations sur le service défectueux de la clinique, elle se plaignit du bruit. Je me sentis aussitôt soulagée, amusée et — si sévère était son regard — presque coupable.

— Les Storm sont venus prendre congé de vous, ils quittent Crockford demain, dit Standish qui paraissait mal à l'aise.

— Parfaitement, fit-elle.

Après un sourire en coin à mon adresse, Jack s'exprima d'un air suave :

— Nous n'avons pas voulu partir sans vous dire à quel point notre séjour a été agréable.

Elle reçut le compliment avec le plus grand sérieux et elle vanta les agréments du cottage.

Standish qui s'attendait à une toute autre réception laissa percer son irritation.

— Avez-vous donc oublié, Mrs. Coatesnash, que ces jeunes gens vous ont sauvé la vie? Je vous ai raconté à quels dangers ils se sont exposés pour vous!

— Oublié! dit-elle avec indignation, certes pas! J'allais justement les en remercier.

Elle tendit à chacun de nous une main endiamantée et nous donna ainsi une sorte de bénédiction en ajoutant, après une visible lutte intérieure, qu'elle nous coucherait sur son testament.

— Eh bien! Lola, dit Jack quelques minutes plus tard, dans l'escalier, vous devez être ravie! Voilà notre avenir assuré, nous n'avons plus qu'à nous reposer. Quelle générosité! J'espère que vous l'appréciez!

Nous éclatâmes de rire et Standish, après quelques grognements de dégoût, fit chorus.

Nous nous approchâmes de la voiture. Il était quatre heures et par ce bel après-midi tout respirait la joie de vivre.

Jack me dit soudain :

— Aimeriez-vous dîner à New-York ce soir?

— Ce soir? Mais, Jack, c'est impossible, je n'ai payé ni l'électricité ni le téléphone et...

— J'enverrai des chèques. Partons à l'instant. Venez...

— Et nos bagages...

— Nous les ferons suivre.

— C'est moi qui vous les expédierai très volontiers demain, dit Standish.

J'hésitai encore. Jack me souleva dans ses bras, me déposa dans la voiture et démarra aussitôt. J'eus la vision confuse d'un Standish mi-souriant, mi-ému qui nous faisait un signe de la main... Un tournant me le fit perdre de vue. La route large et droite se déroulait devant nous. Je cherchai des yeux une borne indicatrice :

— « New-York, 102 milles ».

Jack l'avait vue aussi. Nous échangeâmes un sourire joyeux.

— J'adore la campagne, dit-il. Pour y faire un séjour...

— Mais je ne voudrais pas y vivre, même à l'œil! répondis-je en riant.

L'AFFAIRE D'UNE HEURE

Nouvelle de Maurice-Bernard ENDRÈBE

Au bout du fil, la voix tremblait d'angoisse :

— Vous dites bien... chez M. Olphan? répéta Bréval.

— Oui... la villa Beauregard... en haut de la côte...

— Bon, je serai là dans dix minutes. Surtout, qu'on ne touche à rien!

L'inspecteur raccrocha le récepteur, repoussa le journal dont on lui avait interrompu la lecture, et sortit rapidement. Comme il refermait la porte d'entrée d'un double tour de clef, il sentit qu'on lui frappait légèrement sur l'épaule.

Il se retourna et vit celle que ses collègues du quai des Orfèvres appelaient ironiquement « son flirt ».

C'était une dame à cheveux blancs, mais dont le visage, resté frais et gai, n'accusait guère plus d'une cinquantaine d'années. Elle était vêtue d'un de ces étranges manteaux que l'on appelle « macfarlane », à carreaux beiges rayés de vert, ouvert sur une robe noire à pois blancs. Un jabot de dentelle où s'incrustait un camée cerclé d'or et un chapeau orné de rhododendrons qui couronnait littéralement son chef, complétaient cet ensemble vestimentaire qui eût été ridicule sur toute autre personne, mais les railleurs éventuels eussent été réduits au silence par le maintien vraiment royal de la vieille dame. De son en-cas à long manche d'ivoire, elle frappait à petits coups l'épaule de Bréval.

— Bonjour, madame Prentice! Vous êtes fraîche comme l'aurore!

Elvire s'épanouit sous le compliment :

— C'est que je me suis levée avec elle pour me promener à travers bois. Je venais vous faire un brin de visite...

— C'est très gentil à vous, mais vous m'excuserez pour cette fois; je suis assez pressé!

Et il se dirigea rapidement vers la grille qui clôturait le petit jardin. Une main le retint par la manche :

— Je puis marcher encore plus vite que vous sans m'essouffler, dit Elvire en lui emboîtant le pas, et je trouve qu'on a, du parc de M. Olphan, une vue magnifique dont il est sage de profiter tant qu'on est encore en vie...

La vieille dame avait terminé sa phrase avec un feint détachement. Bréval s'arrêta et la dévisagea :

— Comment savez-vous que je vais chez M. Olphan et que...

— Vous avez la manie de téléphoner avec la fenêtre ouverte... Je ne pouvais tout de même pas me boucher les oreilles!

— Et alors?

— Alors? Je vous accompagne.

L'inspecteur Bréval avait fait la connaissance de Mme Prentice, l'année précédente, à la suite d'un meurtre compliqué de vol qui s'était déroulé dans une ville d'eaux et qui avait été résolu grâce à la sagacité de la vieille dame. Après avoir lu le rapport que l'inspecteur chargé de l'affaire avait fait, Bréval avait convoqué Elvire Prentice, sous un prétexte quelconque, à son bureau du quai des Orfèvres. Il voulait voir celle qui avait tenu tête à l'inspecteur Deval.

Dès lors, la veuve du richissime Prentice devait lui faire regretter sa curiosité, car elle s'attacha à ses pas avec la constance d'une ombre. Elvire était friande de romans policiers, mais elle aimait encore mieux les vivre que les lire. C'est dans cette intention qu'elle suivait Bréval sans répit, arrachant par son obstination, aux plantons du quai des Orfèvres, le but des déplacements éventuels de l'inspecteur. Elle l'avait même suivi à Saint-Leu, où il était venu prendre quelques jours de repos dans sa petite villa.

— Vous n'avez tout de même pas l'intention de me suivre chez M. Olphan?

— Pourquoi pas? Vous n'avez qu'à me présenter comme votre secrétaire!

— Vous sténographiez?

— Non, mais je sais faire du macramé et je brode au tambour.

— Cela ne m'est d'aucune utilité.

— Peut-être, mais c'est plus distingué, dit la vieille dame en poursuivant une sauterelle avec la pointe de son ombrelle. D'ailleurs, vous savez fort bien que ce qu'il y a là-dedans (elle se

frappa la tempe) vous sera plus utile qu'une douzaine de sténographes!

Bréval qui, en maintes occasions, avait pu apprécier la sagacité de Mme Prentice, en convenait à part soi, mais il se demandait ce que l'on pourrait penser de l'ingérence d'Elvire Prentice dans un affaire dont il avait pris sur lui de s'occuper, alors que normalement il eût dû avertir aussitôt la gendarmerie de Saint-Leu.

Il regarda sa compagne à la dérobée. Elle paraissait indifférente, mais il devina à une moue de sa lèvre inférieure qu'elle était déjà sûre de la victoire et en jubilait intérieurement. En effet, plutôt que de songer à résister au désir d'Elvire, il eût mieux valu partir chasser le grand fauve avec un pistolet à bouchons.

— Eh bien, soit, advienne que pourra! Mais je suis trop bon!

— N'exagérons rien, corrigea posément Elvire en poussant la grille de la villa Beauregard, vous connaissez vos intérêts, et la bonté n'a rien à voir là-dedans.

Comme ils s'avançaient vers la villa, ils virent sur la terrasse formée par le vaste perron, un jeune homme étendu sur un transatlantic qui fumait en feuilletant un magazine.

— On ne se frappe pas trop, à ce que je vois, murmura *mezzo voce* Elvire qui ne détestait pas, à l'occasion, encanailler un tantinet son langage.

Dans la maison, une pendule au son clair égrena dix coups.

Bréval gravit les degrés de pierre, suivi d'Elvire dont le regard brillait d'excitation. Le jeune homme leva la tête et considéra avec stupeur le couple étrange qui lui faisait face.

— Je suis l'inspecteur Bréval. Vous voyez, je n'ai pas mis longtemps. Madame est ma secrétaire. Où est le corps?

— Le corps? *Quel corps?*

Elvire et Bréval échangèrent un regard surpris.

— Voyons, monsieur... .

— Jacques Olphan... le neveu de M. Olphan.

— ... on m'a téléphoné il n'y a pas un quart d'heure me disant qu'un meurtre venait d'être commis à Beauregard et me demandant de venir d'urgence.

— Qui vous a téléphoné?

— Je ne sais pas... une femme en tout cas.

— Une femme!

A ce moment, il y eut un bruit de pas dans le hall qui ouvrait sur le perron et un homme aux tempes grisonnantes, en pantalon de flanelle et chemise Lacoste, apparut marchant dans leur direction d'un air préoccupé, sans paraître les voir.

— Monsieur Montel! appela le jeune homme.

L'autre leva la tête.

— Voulez-vous venir à notre aide? Monsieur est inspecteur de police et il déclare avoir été appelé au téléphone, il y a un quart d'heure, par une femme lui ayant déclaré qu'un meurtre venait d'être commis à Beauregard!

— Quelle stupide plaisanterie! Vous vous êtes dérangé pour rien, inspecteur, et je ne puis pas dire que je le regrette!

Il eut un léger rire. Son regard ne quittait pas Elvire qui, visiblement, l'intriguait.

— Pourtant... commença Bréval.

Montel l'arrêta du geste :

— Je vais vous en convaincre, inspecteur. Il rentra dans le hall et se dirigea vers un vaste gong suspendu dans un angle.

— C'est ça, approuva Jacques, trois coups comme pour les repas.

Montel, d'un geste sec du poignet, abattit le maillet. Une vibration emplit progressivement le silence qui s'était fait soudain. Montel leva à nouveau le bras, mais son geste resta en suspens : une détonation venait de retentir, faisant sursauter Elvire et les trois hommes. Quelques secondes s'écoulèrent dans la stupeur, puis une porte latérale s'ouvrit dans le hall et une jeune fille apparut, aussi blanche que sa robe de tennis. Son regard enveloppa le petit groupe sur la terrasse et Montel près du gong...

— Que se passe-t-il? cria-t-elle.

Au même instant, un jeune homme en robe de chambre surgit par la même porte. La jeune fille poussa un cri et se jeta dans ses bras.

Tout cela s'était passé presque simultanément, en quelques instants, et Bréval s'élança dans le hall :

— Par ici! cria Montel en courant vers le fond du hall, cela semble venir de la bibliothèque!

L'inspecteur s'élança sur ses traces. Ils tournèrent ensemble dans un couloir à angle droit, puis s'arrêtèrent devant une porte :

— J'y ai laissé Olphan tout à l'heure... pourvu que...

Il ouvrit brusquement la porte et s'arrêta sur le seuil : en face d'eux, au pied d'un bureau, un homme était étendu. Sous lui, une large tache rouge et, près de sa main droite, un revolver qui luisait doucement dans une flaque de soleil.

La voix de Mme Prentice dit posément derrière les deux hommes :

— Est-ce M. Olphan?

Montel se retourna et acquiesça en silence. Bréval fit quelques pas dans la pièce et se pencha sur le corps. Il revint ensuite vers la porte, prit la clef qui était à l'intérieur, repoussa Montel et Elvire, puis ferma le battant derrière lui, à double tour.

— Par ici, c'est plus court, dit Elvire en ouvrant une porte proche comme si elle eût été chez elle, et ils se trouvèrent à nouveau dans le hall. L'inspecteur remarqua machinalement que la

jeune fille et le jeune homme en robe de chambre étaient entrés tout à l'heure par cette porte.

L'interrogatoire fut rapidement mené. Montel et Olphan étaient associés pour l'exploitation d'un groupe important de tanneries du centre de la France; la jeune fille, qui se nommait Edith Talmon, était la pupille d'Olphan et le jeune homme, Didier Meyran, le secrétaire particulier de Montel.

— Où étiez-vous quand le coup de feu a été tiré? demanda Bréval au secrétaire.

— Nous étions ensemble dans l'escalier, répondit vivement la jeune fille, j'ai eu peur et je me suis élancée la première.

Elvire qui venait de prendre sur une étagère un bibelot de jade pour l'examiner de plus près, le reposa aussitôt et se retourna, intéressée.

— Quelqu'un de vous, demanda l'inspecteur en s'adressant à ses quatre interlocuteurs, pourrait-il me dire qui avait intérêt à la mort de M. Olphan?

Il y eut un silence embarrassé. Ce fut Montel qui le rompit :

— Mon Dieu! c'est difficile à dire... Moi, le premier, si l'on veut... Depuis deux mois, je talonnais Olphan pour que notre société se rendît acquéreur d'une importante fabrique de chaussures afin que nous ayons un débouché assuré pour nos tanneries. Il était irréductible. Maintenant, j'aurais les mains libres! conclut-il avec un sourire gêné.

— Moi, j'hérite! dit Jacques Olphan.

— Quant à vous, intervint Bréval en s'adressant à Edith et à Meyran, cela ne vous touche sans doute pas?

— Sauf mademoiselle qui se trouve maintenant sans tuteur, dit Elvire en faisant bouffer son jabot.

— Edith aimait beaucoup M. Olphan, intervint Montel.

— Mais ce décès arrange bougrement ses affaires; mon oncle ne pourra plus s'opposer au mariage, n'est-ce pas, mon cher Meyran? lança Jacques Olphan.

Edith eut une exclamation étouffée, mais le secrétaire de Montel acquiesça sans sourciller :

— Il trouvait que ma situation n'était pas en rapport avec la fortune d'Edith, dit-il à l'intention de Bréval.

L'inspecteur eut un geste de la main pour exprimer sa compréhension, mais, à la dérobée, son regard croisa celui de la vieille dame. Il se tourna ensuite vers Montel :

— Voulez-vous téléphoner au docteur Perrin qu'il vienne constater le décès? Pendant ce temps, je vais examiner la bibliothèque. M. Olphan a dû se suicider ou être tué par un étranger, car vous avez tous des alibis impeccables!

Sur cette flèche de Parthe, il quitta le hall et Elvire, s'appuyant avec majesté sur son en-cas, le suivit dans la pièce tragique.

— Que pensez-vous de tout ceci? dit l'inspecteur quand ils furent seuls avec le cadavre.

La vieille dame eut une moue d'enfant gâté :

— Non! Vous d'abord.

— Soit. Que diriez-vous si la charmante Edith avait voulu supprimer l'obstacle à son mariage? Elle a annoncé un peu trop vite, pour mon goût, qu'elle se trouvait avec Meyran quand le crime a eu lieu. Je ne serais pas étonné qu'elle ait menti sur ce point...

— Moi, j'en suis sûre! dit calmement Elvire en caressant distraitement une belle reliure.

Bréval la regarda avec intérêt :

— Ah? Et sur quoi basez-vous votre certitude?

— Sur une preuve psy-cho-lo-gique, mon cher, répondit Mme Prentice en savourant le mot. Elle a dit, si vous vous souvenez : *J'ai eu peur et je me suis élancée la première.* Eh bien, croyez-en ma vieille expérience, il n'y a pas une femme qui, prise de peur, s'éloignera de l'homme qu'elle aime. Ne constitue-t-il pas le refuge idéal?

— Hum! moi, je suis d'accord avec vous, mais je crains bien que le tribunal...

— Oh! inutile de me rappeler qu'il ne faut pas demander aux magistrats d'être psychologues!

— Enfin, nous sommes d'accord pour penser que Mlle Talmon a pu commettre le crime?

— Pas du tout! Elvire ponctua sa répartie en frappant le sol de son ombrelle.

— Comment? Vous venez de me dire que vous étiez sûre...

— ...que Mlle Talmon avait menti! Mais je n'ai pas dit que je la croyais coupable. Non, elle a menti pour donner un alibi à son fiancé. Tout dans son attitude l'indique. A son entrée, elle a regardé autour d'elle et a failli s'évanouir en s'apercevant que Meyran n'était pas là mais qu'il entrait derrière elle. Pour ma part, je préférerais que Jacques Olphan fût le coupable; malheureusement, quelque chose m'empêche d'en être convaincue...

— Quoi donc?

La vieille dame passa sa langue sur ses lèvres, telle une chatte gourmande :

— Le fait que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre.

Bréval la regarda avec ahurissement :

— J'avoue que...

— Vous ne comprenez pas? Mais rassurez-vous, mon cher, ce

n'est pas nécessaire pour l'instant. Derechef, elle s'absorba dans l'examen des livres. Soudain, elle eut une exclamation :

— Oh! voyez donc!

Bréval s'approcha : il vit un petit trou rond dans le dos d'un des livres. Il prit le volume, l'ouvrit, et une balle légèrement aplatie au bout tomba dans sa main.

L'inspecteur eut un petit sifflement :

— Ce n'est pourtant pas la balle l'ayant tué qui a pu ricocher ici. Je me demande...

Il revint rapidement vers le corps et ramassa le revolver délicatement, entre deux doigts. Elvire suivait ses gestes avec attention. Bréval souffla sur l'arme pour la couvrir de buée, la retourna, et recommença la même opération.

— Pas d'empreintes. Il aurait pu, au moins, y mettre celles d'Olphan! Et cinq balles dans le chargeur!

Elvire intervint :

— Mon cher Bréval, de grâce, ne me faites pas croire que vous êtes comme certains auteurs de romans policiers qui paraissent tenir pour impossible le fait de remettre des balles dans le chargeur d'un revolver dont on vient de se servir?

— Dans le cas présent, si. Nous sommes intervenus trop promptement pour que l'assassin ait eu le temps de se livrer à ce petit travail.

Elvire leva les yeux au ciel :

— Mon pauvre ami! Voulez-vous vous donner la peine de réfléchir un peu : combien avons-nous entendu de détonations?

— Une seule... il est vrai que le gong a pu couvrir...

— Non, nous étions sur la terrasse et pas dans le hall où l'on frappait le gong. Le son de ce dernier n'était donc pas assez proche pour couvrir complètement, le cas échéant, la détonation d'un coup de feu.

— Eh bien, alors, cela va à l'encontre de votre théorie des deux coups de feu...

La vieille dame prit un ton pincé :

— Je vous ferai remarquer, mon cher, que ma « théorie » s'appuie sur un fait précis et indéniable : cette balle. D'autre part, si vous voulez bien examiner ce revolver, vous verrez, comme je les vois d'ici, quelques éraflures vers l'extrémité du canon.

— C'est exact! Vous pensez a un silencieux?

— On ne peut rien vous cacher!

— Mais dans quel but? Je n'en vois pas l'utilité!

— Ah? Bon... Et que pensez-vous du coup de téléphone?

— J'avoue qu'il continue à m'intriguer. Peut-être n'émanait-il pas

de Beauregard? Autrement, à moins d'une domestique, je ne vois qu'Edith Talmon qui en puisse être l'auteur.

— Je suis persuadée que c'est elle et puisque vous avez la manie de demander des raisons, je vous répondrai : parce qu'elle aime Didier Meyran.

Bréval eut un mouvement d'impatience :

— Ma chère amie, vous seriez une femme exquise si vous vouliez vous corriger de votre manie de parler par énigmes.

— Je regrette, mais, à mon âge, on ne se corrige plus. Cependant, pour vous être agréable et à titre tout à fait exceptionnel, comme disent les camelots, je m'explique : supposez que quelqu'un dise à Edith : « Je viens de trouver votre tuteur assassiné. Je crains bien que ce soit Meyran qui ait fait le coup, je les ai entendus se disputer. Ne vous affolez pas; si vous voulez bien m'aider, à nous deux nous le tirerons de là. » Comment voulez-vous qu'une fille amoureuse résiste à une telle proposition? Nous autres femmes... Mais non, il est préférable que j'achève mes explications en public, cela mettra plus d'ambiance... Faites-moi confiance, je sais qui a tué Olphan *et je n'ai pas la possibilité de me tromper!*

D'un pas décidé, la vieille dame se dirigea vers la porte et, l'instant d'après, les deux amis se trouvaient à nouveau dans le hall.

— Nous connaissons l'assassin, dit Mme Prentice sans préambule, et il émanait tant d'autorité de sa personne que les habitants de la villa Beauregard ne songèrent pas à s'étonner que ce fût elle qui prît la parole.

— M. Olphan a été assassiné, non tout à l'heure, mais peu avant que l'on téléphonât à l'inspecteur Bréval.

— Allons donc! Nous aurions entendu le coup de feu, dit Jacques Olphan. Moi, du moins, qui n'ai pas quitté la terrasse!

— Il existe des petits appareils appelés « silencieux Maxims » que l'on peut se procurer communément dans certains milieux et qui réduisent le bruit d'un coup de feu à celui d'un simple éternuement. C'est vous, mademoiselle, qui avez téléphoné.

Edith eut un faible cri et Meyran eut juste le temps d'avancer les bras.

— Mettez-la dans ce fauteuil et ne bougez plus!

Didier, subjugué, obéit.

— L'assassin avait besoin d'un alibi. Il fit croire à Mlle Talmon que vous étiez l'auteur du crime, continua Elvire en se tournant vers Didier. Dès lors, il lui fut facile d'obtenir de la jeune fille qu'elle appelle l'inspecteur Bréval. Ils convinrent ensuite qu'elle resterait dans la bibliothèque et tirerait un coup de feu en l'air, sans le silencieux, cette fois, quand l'inspecteur Bréval serait ici. L'assassin promit que M. Meyran serait en présence de l'inspecteur

quand le coup de feu retentirait, afin d'avoir ainsi un alibi inattaquable, car Bréval croirait que le crime venait d'être commis. Mais inutile de vous dire que l'assassin ne tint pas sa promesse; l'alibi, c'était pour lui-même qu'il le voulait et non pour M. Meyran qu'il était, au contraire, bien aise de voir soupçonner.

La vieille dame prit un temps, ravie de tenir ses auditeurs en haleine.

— L'assassin ne peut donc être que Jacques ou M. Montel, si je comprends bien? dit Meyran.

— Non, monsieur Meyran, il n'y a qu'un coupable possible, car il n'y a qu'une personne qui était à même de donner le signal de tirer à Mlle Talmon, et *c'est vous!* lança Elvire en pointant un index accusateur vers Montel.

L'industriel devint écarlate :

— Cette femme est folle! dit-il en se tournant vers Bréval comme pour le prendre à témoin.

— Je ne déraisonne pas le moins du monde. Tous ici peuvent rendre témoignage que le coup de feu a retenti *immédiatement après que vous eûtes frappé le gong!*

Cette fois, Montel eut un cri de rage et parut vouloir s'élancer sur la vieille dame qui brandit son en-cas comme une arme défensive, mais Bréval aussi s'était élancé : il y eut une courte lutte, un déclic, et l'industriel se trouva les menottes aux poignets.

Elvire savourait son triomphe :

— Vous avez commis une faute dès l'abord, cher monsieur, c'est de faire passer l'inspecteur *par le fond du hall* pour aller à la bibliothèque, alors que par cette porte le chemin était beaucoup plus direct. Vous aviez peur que l'inspecteur se rendît compte que deux mètres seulement séparaient la bibliothèque du hall et que Mlle Talmon avait pu aisément les franchir entre le moment où le coup de feu avait retenti et celui où elle était apparue à nos yeux... Malheureusement pour vous, j'ai la manie d'ouvrir les portes pour voir ce qu'il y a derrière!

Edith Talmon reprenait ses esprits et regardait avec étonnement autour d'elle. Didier lui prit tendrement les mains.

— Ce fut ce qui me mit la puce à l'oreille, poursuivit Elvire tandis que Bréval, dans un coin du hall, téléphonait à la gendarmerie, et je n'ai cessé d'y penser par la suite, bien que j'eusse aimé soupçonner M. Olphan, car j'abhorre les jaloux!

Sur cette saillie, la vieille dame se tourna vers un miroir ancien et se mit en devoir de rétablir l'équilibre de son chapeau, quelque peu compromis par la véhémence de son argumentation.

— Je suppose, poursuivit-elle, que vous ne m'avez pas tout dit

concernant cette fabrique de chaussures. Qu'est-ce qu'il y avait là-dessous?

— Elle m'appartenait en propre et était à deux doigts de la faillite. Allez au diable!

Le cartel du hall égrena onze notes, pures et rondes comme des gouttes. Cela rappela quelque chose à la vieille dame. Elle fit à nouveau face à Montel, effondré.

— Quand je pense à tout le mal que vous avez dû avoir pour échafauder ce plan! Qui sait, il y a peut-être des semaines, voire même des mois que vous le préparez, et le mettre à bas n'a été pour moi, Elvire Prentice, que l'affaire d'une heure!

Le Cinéma

NOBLESSE OBLIGE

par

Robert HAMER

*Les Films marqués de * peuvent être vus par tous, ceux marqués de ** doivent être réservés aux adultes et ceux marqués *** sont à réserver à un public averti.*

**Ce n'est peut-être pas *tout à fait* un film policier. Mais la définition du film policier nous entraînerait bien loin, aussi loin sans doute que celle du roman policier, ou du roman tout court. Et j'espère qu'on ne me chicanera plus sur ce point quand on saura que nous assistons à la préméditation et à l'accomplissement d'une bonne demi-douzaine d'assassinats, que le mobile en est l'accession à un titre de duc, que l'assassin est arrêté mais pour un crime qu'il n'a point commis et qu'il est sauvé à la dernière minute sur la promesse qu'il fait à une gracieuse et angélique jeune femme d'ajouter un nom sur la liste de ses crimes inconnus. Et ce n'est certes pas l'absence de détective et de recherche d'un criminel qui peut retirer à *Noblesse oblige* le droit au nom de film policier. Ce qui est plus inaccoutumé avec un tel sujet c'est le ton, qui est celui d'une comédie légère, agréable, spirituelle et pleine d'ironie, et comme je crois seuls les Anglais pourront jamais parvenir à la faire.

Il faut dire que celle-ci est une réussite étonnante. Et si l'entreprise criminelle à laquelle nous assistons ne suscite pas autre chose en nous que des sourires, ce n'est point que le sujet soit traité de façon burlesque et si éloignée de la vraisemblance que tous ces crimes ne nous paraissent pas vrais. Cela est dû à une mesure et à un goût parfaits, à cet inimitable et exquis humour britannique, qui jamais n'a été plus adroitement mis en œuvre. Et puis l'auteur prend bien garde que jamais nous ne puissions nous apitoyer sur le sort de ses personnages, car ils ont toujours mérité par quelque côté d'être punis; si la punition est un peu forte, il faut dire que

la mort nous apparaît toujours ici sous un aspect fort peu macabre.

La mère du héros de l'histoire, une d'Ascoyne, de la très noble famille du duc de Chalmont, s'était mésalliée en épousant le chanteur italien Mazzini. Ce dernier étant mort, la pauvre veuve n'avait rien pu obtenir de sa famille, pas même, après sa mort, d'être enterrée dans le caveau de la famille d'Ascoyne. Devant de tels procédés, le jeune Mazzini n'hésite pas, pour les punir, à faire disparaître successivement tous les membres de sa famille; pour les punir et pour punir aussi Sebella Hallwara, une jeune fille ravissante, mais qui s'est cruellement moqué de sa misère quand il l'a demandée en mariage.

Disons, sans insister, que l'intrigue tout entière est agencée avec beaucoup d'ingéniosité, et que le charme qui en résulte pour le spectateur est décuplé par un dialogue plein d'esprit et par le jeu excellent des acteurs. Dennis Price, l'assassin, est remarquable, et sa beauté sans banalité donne à son talent un support estimable. Valérie Hobson a le rôle d'une grande dame pleine de préjugés, et est si belle qu'on lui pardonne sa bêtise (bêtise du personnage, non de l'artiste, bien entendu), mais la plus exquise est Joan Greenwood, dans le rôle de Sebella, si exquise que toute sa rouerie ne parvient pas à nous la rendre antipathique, et c'est à peine si Mazzini, sa victime, peut lui en vouloir du faux témoignage par lequel elle l'a conduit à l'échafaud. Quant à Alec Guiness, il réussit à incarner huit personnes différentes de la famille d'Ascoyne, sans que le spectateur non prévenu remarque autre chose entre elles toutes qu'un « air de famille ».

Cependant je crois que c'est à Robert Hamer que doivent revenir la plus grande part des éloges dus à ce film, pour sa mise en scène en tous points excellente, pour la qualité de ses images, pour la façon subtile dont sont moqués les préjugés de l'aristocratie anglaise, pour la fantaisie charmante qui préside aux moindres détails d'un film qui vient accroître encore chez le spectateur l'impression que les Anglais sont en passe de devenir, si ce n'est fait, les maîtres du cinéma d'après-guerre.

Intérim.

Le gérant : Bernard PRIVAT.

Imprimé en France

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 7602.

Dépôt légal n° 89. 2e trimestre 1950.

vent, on s'en doute, les fragments ne sont pas immédiatement utilisables ou ne servent à rien. L'esprit du lecteur travaille à plein, car l'auteur l'y oblige. Peu à peu le puzzle se construit et le dessin apparaît. N'est-ce pas ainsi que les choses se passent dans la vie?

Après avoir d'abord été étonné, on sera d'ailleurs récompensé de cette collaboration avec l'auteur, par le plaisir que l'on prendra à lire cette intrigue et son dénouement inattendu. J. P.

** CRIME A HOLLYWOOD, par Richard Sale (traduction Jane Erie). *L'Enigme :* 120 frs.

Ce crime, c'est l'assassinat de Kerry Garth, le grand acteur de cinéma. En réalité, ce n'est pas Garth qui a été tué, mais son sosie, Josué Barnes, mais personne ne le sait. Et Garth a le choix : ou bien s'exposer, de nouveau, aux coups de son assassin, en révélant la vérité, ou revêtir la personnalité de Barnes qui porte des nœuds papillons et des vestes à carreaux. Il y a vraiment de quoi réfléchir.

Et Garth devient Barnes et on devine que les difficultés commencent, car on se doute qu'il ne sait rien de la vie privée et professionnelle de son sosie. Celui-ci menait une existence compliquée. Et ces complications mettent Garth à rude épreuve. En guise d'applaudissements, il est bien prêt de récolter une balle dans la nuque ou une place sur la chaise électrique.

Et ce n'est pas tout. Car si Garth doit se garder des ennemis de Barnes, il faut aussi qu'il arrive à démasquer ses propres ennemis qui n'ont pas hésité à tirer sur lui (ou sur l'homme qu'ils prenaient pour lui). Et ça, non plus, ce n'est pas commode, car ses adversaires sont malins et soupçonnent la vérité.

On lira avec plaisir ce livre écrit avec entrain et qui relève autant d'un roman d'aventures que d'un policier. Le lecteur est tenu en haleine jusqu'à la dernière page où nous est révélé le nom de l'assassin malgré lui qui ne détestait pas sa victime. J. P.

** LES CONFIDENCES D'ARSENE LUPIN, par Maurice Leblanc, *L'Enigme :* 120 frs.

Voilà un livre qui n'a pas vieilli. On dirait que les sept nouvelles qui le composent ont été écrites ces jours-ci. Ces nouvelles, ce sont les récits des exploits d'Arsène Lupin qui triomphe de tous les obstacles, on s'en doute, en dépit des efforts de son vieil ennemi, l'inspecteur principal de la Sûreté, Ganemard. Nous retrouvons ici notre Lupin, gentleman et bandit. Sur les sept aventures racontées, trois et si l'on veut quatre, témoignent de l'esprit chevaleresque que tous reconnaissent à Lupin. Dans les trois autres, il exerce, avec une audace et une habileté hors de pair, sa triste profession de voleur professionnel.

Ces nouvelles sont contées avec agrément. J. P.

Abonnez-vous au **YARD!**

Un an : **650** fr. — Six mois : **325** fr. Virement postal : ÉDITIONS DES LOISIRS. PARIS 22-31-15.

... et demandez-nous nos RELIURES pouvant contenir six numéros du ***YARD***

au prix de : **150** fr. — Franco : **200** fr.

Du nouveau dans le **ROMAN POLICIER**

Une formule inédite en France :

"LE YARD"

Magazine policier mensuel

La Publication policière
la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne

par sa conception
vivante et inédite

"LE YARD" publie tous les mois : **Un Roman policier complet** traduit de l'anglais — Une **Nouvelle** — des **Récits** — Une **Chronique des Livres**, du **Cinéma**, du **Théâtre** — Les **Actualités**, etc...

par son format
commode

Semblable à celui des **publications américaines**, aisément maniables et faciles à mettre dans la poche.

par son prix
imbattable

Puisqu'elle offre un **long roman** signé de l'un des meilleurs auteurs du genre, Carter Dickson, D. Fielding, Fletcher, etc... et une **partie chronique** pour la somme vraiment **imbattable** de

60 francs

N. M. P. P.

MAI : 1950

LE YARD

NUMÉRO : 19

Magazine policier mensuel PRIX **60 FRS**

Dans ce Numéro :

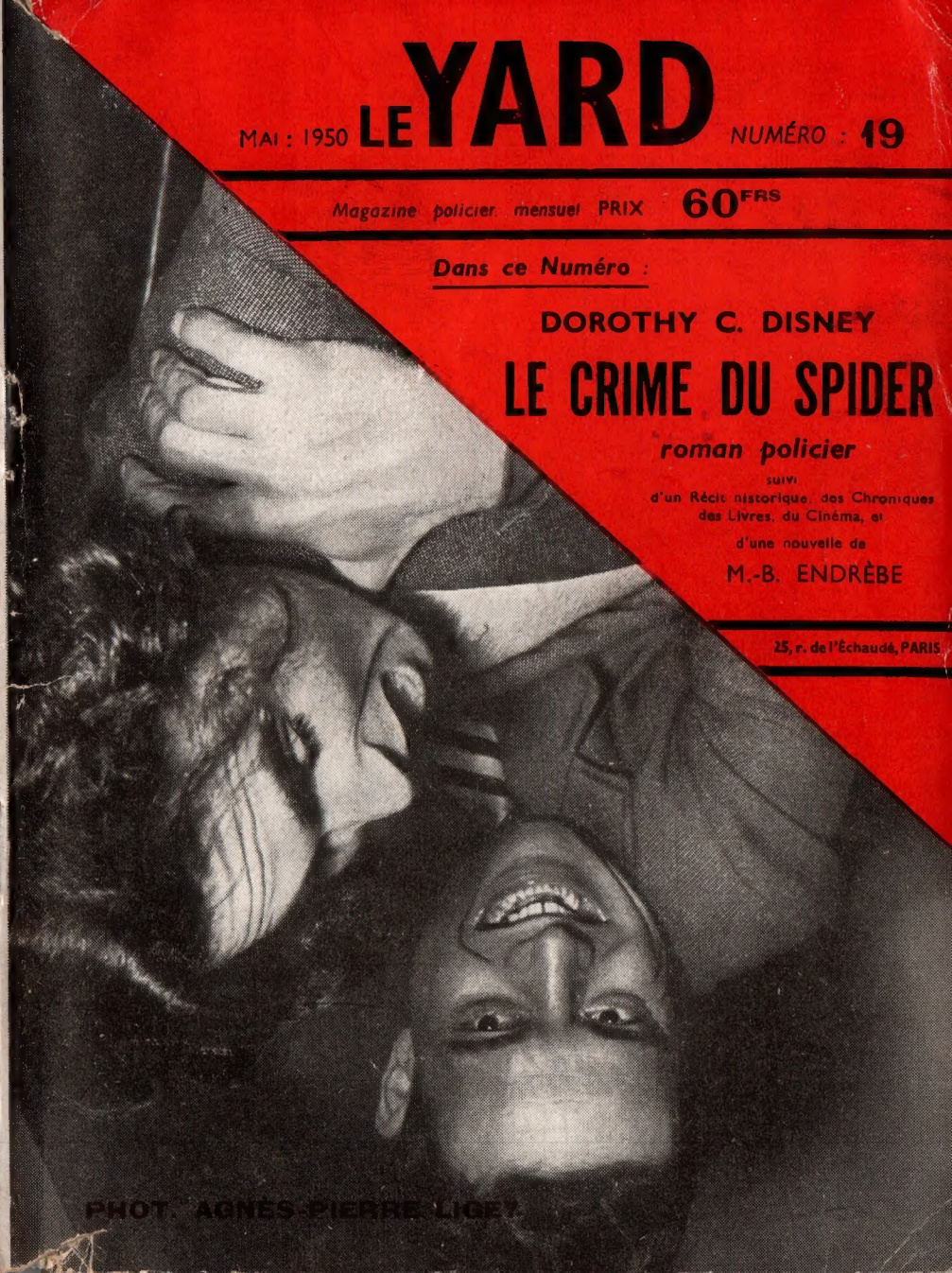
DOROTHY C. DISNEY

LE CRIME DU SPIDER

roman policier

suivi
d'un Récit historique, des Chroniques des Livres, du Cinéma, et
d'une nouvelle de
M.-B. ENDRÈBE

25, r. de l'Échaudé, PARIS



PHOT. AGNÈS PIERRE LIGEY